

Jean Chassagneux
(témoignage)

STO
(Service du Travail Obligatoire)
Auschwitz - Königstein
(1943-1945)

Village de Forez
2002

Je venais d'achever d'écrire mon récit : *STO, Auschwitz-Königstein* lorsque j'ai appris les coordonnées de notre ancien chef Georges Toupet. Ayant renoué les relations, je lui ai adressé mon texte en lui proposant de le présenter. Ce qu'il a accepté volontiers, avec ces mots : "En te retrouvant avec émotion 56 ans après notre retour, je nous sens toujours proches frères dans la foi et le patriotisme qui nous rendaient irrésistiblement confiants".

Un grand merci à Georges Toupet pour cette présentation. Un plus grand merci encore pour l'aide immense qu'il nous a apportée au cours du STO. Merci à lui et au chef Devaux, décédé en 2000, et à tous ces chefs des Chantiers "volontaires" au service de leurs frères plus jeunes, pour les accompagner et les ramener.

J. C.

Noël 2001

STO : Service du Travail Obligatoire
auquel ont été contraints environ 600 000 jeunes Français de 1943 à 1945

Couverture : réalisation d'Edouard Crozier

21 décembre 2001

N'est-il pas étrange qu'un certain parti pris finisse d'écarter de la mémoire collective certains faits de guerre cependant méritoires, courageux, parfaitement établis et reconnus ? C'est le cas des jeunes de la classe 42 contraints au S.T.O. à leur sortie des Chantiers, obligés à vivre loin de chez eux, à travailler de longues heures, à endurer des risques et des conditions d'existence pénibles quelquefois atroces et parfois dans un impitoyable univers concentrationnaire.

Devant la rigueur de la loi bien sûr nous ignorions tout ce qui nous attendait. Mais il était intolérable de ne pas tout faire pour accompagner, aider, protéger et ramener en France ce gros contingent. Approuvé par le général de La Porte du Theil, je l'ai fait de toutes mes forces et de tout mon cœur. Je n'ai pas été le seul.

Merci à Jean Chassagneux, témoin attentif et intelligent, d'être devenu, avec une conscience élevée, l'historien de cette longue aventure. Son récit authentique et rigoureux n'oublie rien de ce qu'il pouvait observer ou savoir. Le secret était ma sauvegarde.

Cette aventure souvent dramatique est parfois drôle. Elle reflète bien l'esprit d'une jeunesse courageuse et moqueuse, solidaire dans la discipline collective, la foi et le patriotisme (nous n'avions pas plus de 25 ans !).

Merci pour tous nos camarades morts ou vivants.

Merci pour l'honneur des Chantiers ainsi bien établi.

Merci pour cette page de l'histoire des jeunes Français victimes mais aussi porteurs d'une invincible espérance.

Georges Toupet

**commissaire adjoint des Chantiers de Jeunesse
en mission de protection des jeunes S.T.O. à Auschwitz,
agent de renseignement (immatriculé) de la France Combattante
chef du Réseau Evasion/Renseignement du MNPG pour la Haute-Silésie
officier de la Légion d'honneur (guerre)
commandeur de l'ordre national du Mérite (ancien combattant)
croix du Combattant volontaire de la Résistance
croix du Mérite du gouvernement polonais avec glaives en argent etc.**

*A la mémoire
de mes camarades des camps d'Auschwitz et de Königstein,
morts au STO : maladies, accidents, bombardements,
ou abattus sur un silo de pommes de terre.*

*A la mémoire
de tous les autres membres du STO,
requis ou jeunes des Chantiers avec leurs chefs,
morts en Allemagne en 1943-1945.*

*En remerciement
à tous ceux et celles qui nous ont aidés là-bas :
Polonais ou Allemands, prêtres ou laïcs, civils ou militaires.*

*En souvenir des "Gars de la Loire"
de l'équipe 8, Lager II d'Auschwitz
fraternellement unis du 24 juin 1943 au 21 mai 1945.
Neuf sont déjà décédés.*

Livre de l'Ecclésiaste

*Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel
Un temps pour enfanter et un temps pour mourir,
Un temps pour planter et un temps pour arracher le plant,
Un temps pour tuer et un temps pour guérir,
Un temps pour saper et un temps pour bâtir,
Un temps pour pleurer et un temps pour rire,
Un temps pour se lamenter et un temps pour danser,
Un temps pour jeter des pierres et un temps pour amasser des pierres,
Un temps pour embrasser et un temps pour éviter d'embrasser,
Un temps pour chercher et un temps pour perdre,
Un temps pour garder et un temps pour jeter,
Un temps pour déchirer et un temps pour coudre,
Un temps pour se taire et un temps pour parler,
Un temps pour aimer et un temps pour haïr,
UN TEMPS POUR LA GUERRE ET UN TEMPS POUR LA PAIX.*

Qohélth III 1-8

Avant-propos

Vouloir relater des événements vieux de 60 ans, n'est-ce pas un projet insensé, une gageure prétentieuse, ridicule, impossible ? Je me suis posé la question avant de commencer.

Des anciens du STO ont déjà raconté leurs souvenirs¹. Fallait-il en rajouter ?

Il est vrai que depuis 50 ans, on a parfois dit n'importe quoi. N'a-t-on pas un peu vite oublié les 5 ou 600 000 requis du STO et leurs nombreux morts. Les circonstances de leur départ ont-elles été comprises ? "Pourquoi sont-ils partis ? Pourquoi n'ont-ils pas pris le maquis ?" Ces questions montrent bien l'ignorance de ceux qui n'ont pas vécu cette triste époque. Mon récit constitue un modeste témoignage : le mien, le nôtre.

Personnellement je n'avais jamais évoqué sérieusement l'éventualité de raconter mon séjour au STO. D'ailleurs je n'en aurais pas eu le temps. Mais depuis que je suis à la retraite, deux circonstances ont fait germer en moi le projet d'écrire.

D'abord j'avais participé à la publication d'un livre de Bernard Krouck sur Victor Martin. Ce Victor Martin était un universitaire belge que la Résistance de son pays avait envoyé en Allemagne en janvier 1943. Sous couvert de travaux de sociologie, il était parti volontaire pour connaître ce que devenaient les trains de Juifs partant de Bruxelles vers l'est.

Après son passage à Kattowitz et au ghetto de Sosnowitz, il est arrivé à Auschwitz, cinq mois avant nous. Il avait pu entrer au camp des Français de la *Relève*² ou du STO. Il avait même réussi à pénétrer dans le grand chantier de l'IG Farben et à parler avec des prisonniers juifs. Arrêté, emprisonné, évadé, il avait pu rendre compte de sa mission. Il est mort en 1989.

Voulant raconter cette odyssée, Bernard Krouck m'avait demandé, ainsi qu'à Henri France, de Moingt, mon camarade de STO, ce que nous savions alors sur ce camp de concentration. Nous lui avons donné les renseignements demandés. Ils sont repris dans son livre paru en 1995 : *Victor Martin un résistant sorti de l'oubli*³.

Par la suite la Télévision belge a voulu produire une émission à partir de ce livre. L'équipe de tournage, avec Didier Rothen, m'a rencontré à Montbrison, en décembre 2000. J'ai eu ainsi l'occasion de participer directement à ce film de 52 minutes : *La mission de Victor Martin*⁴.

Dans le même temps je collaborais à l'équipe de *Village de Forez* au Centre Social de Montbrison. J'effectuais des travaux sur le patois. Des membres de cette équipe, dont Albert Cellier de Saint-Etienne, ancien STO, ayant appris mon expérience passée, m'ont fait remarquer que notre cas était assez particulier. Nous avons côtoyé à Auschwitz les déportés juifs de ce sinistre camp : peut-être cela valait-il la peine d'être raconté. Mon ami Yves Paloque, de Toulouse, avait déjà publié un livret : *STO à Auschwitz*. J'aurai l'occasion de parler de lui.

Ce sont les deux circonstances qui m'ont amené à rédiger ce récit. Il se présente comme un simple témoignage, le mien, celui de mes camarades.

¹ Voir Gérard Aventurier, Albert Cellier, *Village de Forez*, suppléments aux n° 69-70 et 73-74.

² *La Relève* : l'Allemagne demandait l'envoi de deux hommes contre la libération d'un prisonnier malade. La Relève avait été un fiasco, comme, auparavant, l'envoi de volontaires.

³ Les Eperonniers, 236, rue Royale, 1210 Bruxelles.

⁴ Film de Didier Rothen, 2000, La Huit Production, *Les films de la mémoire*, TV 10, Angers, R.T.B.F. (télévision belge).

Plusieurs choses ont facilité ma tâche. D'abord j'ai gardé une bonne mémoire de ces années 1942-1945. Certains moments paraissent flous, d'autres me sont encore très présents.

Par ailleurs, ma famille avait conservé toutes mes lettres numérotées, écrites de juillet 1943 à juillet 1944. Après cette date nous ne pouvions plus correspondre. Avant mon départ pour l'Allemagne j'avais convenu avec les miens d'utiliser un langage codé dans mon courrier : appeler "copains" les Allemands et "camarades" mes compagnons français. J'ai souvent utilisé le stratagème. Parfois j'ajoutais une demi-phrase en patois. Ca a toujours passé, sauf une fois où la censure a gratifié ma lettre d'un coup de ciseaux⁵.

Evidemment, dans mes lettres, je pratiquais une rigoureuse autocensure. Je ne disais pas tout. J'embellissais la situation pour ne pas trop inquiéter mes parents. Il est vrai que la camaraderie et l'entente entre les 22 "gars" du même "pays" ont constitué un ressort extraordinaire pour notre moral.

Enfin, et surtout, j'ai gardé mes trois agendas des années 1943, 1944 et 1945. J'y avais noté au jour le jour – pas tout bien sûr, à cause d'une fouille possible - les événements marquants, avec leur date précise, mes réactions, les nouvelles, les bobards aussi !... Même si des mots ne me disent plus rien aujourd'hui, les carnets me font revivre le passé.

Il faut enfin ajouter mes trois visites à Auschwitz en 1974, 1987 et 1990 et les livres sur le camp des Juifs, qui m'ont donné, après coup, des détails inconnus à l'époque⁶.

Le lecteur aura peut-être une surprise. Notre séjour de 18 mois à Auschwitz n'a pas constitué la partie la plus dure pour moi et mes camarades. Cela tient à différentes raisons qui apparaîtront dans le récit. Pour nous, le pire était à venir : les six derniers mois, de décembre 1944 à mai 1945.

Mais nous vivions sans cesse dans l'ambiance "camp de concentration". Il y a des risques que nous ne prenions pas : le danger était si proche. Cependant nous étions loin de partager la vie terrible imposée aux *pyjamas*, comme nous les appelions, c'est-à-dire aux Juifs du camp de concentration.

Après plus d'un demi-siècle, le regard et le jugement sur ces événements ont évolué vers plus de sérénité. Tout simplement je livre comme une relecture de mon passé ce qui subsiste de ces deux ans qui ont constitué un "événement fondateur" de ma vie d'homme et de prêtre.

Jean Chassagneux

⁵ Voir p. 57

⁶ Voir bibliographie p. 94

Première partie

Auschwitz

Chapitre I

Les "Chantiers de la Jeunesse Française" (C. J. F.)

"Nous sommes les Chantiers..."⁷

Pour comprendre les tragiques événements de 1940-1945, il faut d'abord mesurer l'impact du coup de massue que nous avons reçu en juin 1940. L'un des plus terribles de notre histoire nationale : la défaite, la débâcle, l'occupation... Quel choc pour les anciens de 1914-1918 ! Quelle rage dans nos cœurs de 18-20 ans ! Nous avons grandi, bercés dans le souvenir de Verdun, de la Marne, de Joffre, Foch et Pétain... Vraiment nous tombions de très haut.

En juin 1940 les responsables du pays ont sur les bras les jeunes hommes de la classe 40 (nés en 1920). Ceux nés dans les trois premiers mois (du 1^{er} janvier au 15 avril) ont été mobilisés au début du printemps et comptent des prisonniers. Les autres ont été appelés au service en pleine débâcle. Ils étaient environ 90 000. Que faire de ces jeunes errants et démoralisés. Le maréchal Pétain s'adresse au général de la Porte du Theil⁸, âgé de 56 ans. Il a ramené de l'Aisne à l'Allier le 7^e Corps d'armée qu'il commandait depuis le 10 mai. Il avait été commissaire du scoutisme pour l'Ile-de-France. On le charge de trouver une solution.

Il va inventer les "Chantiers de Jeunesse" sur le modèle du scoutisme de Baden Powell : travail, vie au grand air, formation morale... D'abord improvisés à la hâte, les chantiers s'organiseront laborieusement. Puis il sera décidé que tous les jeunes de la zone libre et de l'Afrique du Nord y participeront. Ils seront appelés trois fois par an : mars, juillet, novembre, pour effectuer un service de 8 mois. On a estimé à 380 000 le nombre de jeunes hommes ayant passé par les Chantiers (classes 40, 41, 42 et 43).

C'est ainsi que j'ai été affecté au Groupement 22 : "Joffre", à Messeix (Puy-de-Dôme) le 4 novembre 1942 ainsi que la vingtaine de camarades que je retrouverai à Auschwitz. Les recrues de cinq ou six cantons de la Loire allaient dans ce groupement, d'autres ailleurs. Il y avait un certain roulement. Nous y avons trouvé des jeunes du Cher et de l'Indre. Nous les appelions les *Vois-le donc* !... Alors que ceux de la Loire étaient les *Vois-tu le* ! Il était facile de repérer l'origine de chacun.

⁷ *Nous sommes les Chantiers, nous avons la fierté qui anime les yeux et rend les cœurs joyeux...* C'était le refrain du chant officiel des C. J. F.

⁸ Il mourra le 5 novembre 1976. Il évoque dans ses souvenirs une entrevue avec le maréchal Pétain : *"Faites-moi une armée", me disait le Maréchal. Telle était bien mon idée.* Cf. Mission des CJF en Allemagne de P. Martin, p. 63-64.



**Groupement 22 :
une équipe un dimanche**



**Groupement 22 : Peloton des chefs d'équipe
(certains aspects de la vie des CJF
rappellent le scoutisme)**



**Groupement 22 :
Le ravitaillement se fait avec les mulets.**

Insignes et grades aux Chantiers de jeunesse

Un gradé des Chantiers porte sur le côté droit de la poitrine un insigne cartonné et entoile de 8 cm sur 2, avec son grade : des étoiles ou des barrettes.

- Insigne blanc pour le **Commissariat général** à Châtelguyon.
- Insigne bleu pour les **Commissariats régionaux** : 4 régions en France, 1 en Afrique du Nord.
- Insigne rouge pour les **groupements** : en tout 53, numérotés de 1 à 47 en France, de 101 à 106 en Afrique du Nord.

Les grades se subdivisent comme suit :

- 5 étoiles : **commissaire général** (général de La Porte du Theil) ou régional ;
- 4 étoiles : **commissaire chef de groupement** (8 à 10 groupes) ;
- 3 étoiles : **commissaire adjoint** ;
- 2 étoiles : **chef de groupe** (une douzaine d'équipes) ; poste très important ;
- 1 étoile : **assistant** ;
- 2 barrettes d'or et une barrette blanche : **chef d'atelier** ;
- 2 barrettes blanches : **chef d'équipe** (une équipe compte de 10 à 15 hommes) ;
- 1 barrette blanche : **second d'équipe**.

Chaque groupement a un numéro, un insigne, une devise.

Par exemple le Groupement 22 à Messeix (Puy-de-Dôme) s'appelle "Joffre" ; son insigne est le bâton étoilé de maréchal, trois couleurs, sa devise : "Obstinément".

Le Groupement 22 était organisé comme tous les autres, avec à sa tête un chef de groupement (4 étoiles). Théoriquement chaque groupement comprenait de 800 à 1 200 hommes répartis en une dizaine de groupes, plus ou moins importants, assez indépendants les uns des autres, sous la direction d'un chef de groupe (2 étoiles).

Le centre du Groupement 22 était situé dans le village de Messeix (au sud du Puy-de-Dôme). Là se trouvaient le G.D. (Groupe de direction) et les principaux services. Dix autres groupes étaient dispersés dans le canton, certains à 10 km. Travaux effectués : agriculture, coupe de bois, débardage, fabrication de charbon de bois...

Pour ma part j'ai été incorporé au Groupe 7 mais j'ai fini au Groupe 3 (Le Liégeois, à 7 km de Messeix).

La vie aux Chantiers n'était pas très drôle, contrairement au refrain : le froid, la faim, le débardage du bois dans les ravins de la Dordogne ou du Chavanon... Sept jours après l'incorporation, le 11 novembre 1942, suite au débarquement américain en Afrique du Nord, les Allemands envahissaient la zone libre. Les événements allaient se précipiter. Mais, dans nos forêts auvergnates, qu'en savions-nous ? Pas de journaux, pas de radio... Quelques nouvelles nous arrivaient par les civils, par l'aumônier en visite, par certains chefs. La plupart d'entre eux étaient résistants. Je ne me souviens pas d'avoir appris la chute de Stalingrad en janvier 1943. Tout au moins, je n'en avais pas mesuré la portée. Jusqu'en 1942 l'Allemagne triomphait. Peu à peu, cependant, début 1943, nous devinions que le sort des armes basculait.

"Mais dans cette antre..."

En janvier 1943, devant l'échec de la "Relève", Hitler avait exigé l'envoi de "requis"⁹ en Allemagne. Les premiers étaient partis dès janvier 1943 et d'autres sitôt votée la loi du "Service du Travail Obligatoire" (STO) du 16 février. Comme cela ne suffisait pas à l'occupant, Laval annonça dans un discours radiodiffusé le 31 mai : "J'ai décidé que la classe 42 partirait tout entière pour l'Allemagne"¹⁰.

Nouveau coup de massue. Nous étions en juin 1943, à quelques semaines de la "quille", la libération des Chantiers. Au début les cultivateurs pensaient y échapper. Mais il a fallu vite déchanter... Que faire ?...

Le maquis ? J'en avais entendu parler par hasard dans un train en avril 1943... On racontait aussi que certains magasins des Chantiers étaient pillés par des jeunes... Que pensaient nos chefs ? Certains étaient d'accord avec le point de vue de Laval : il faut lutter contre le bolchevisme mais sans partager la "collaboration", au contraire.

La plupart de ces chefs, fidèles au maréchal Pétain, étaient contre l'occupant allemand et ne s'en cachaient pas. Le chef de groupe commandant mon peloton de chefs d'équipe avait choisi comme devise : "On les aura quand même". Le chef de groupement lui a conseillé plus de prudence. Alors il n'a gardé que la fin : "Quand même !" Ca nous suffisait. C'était d'ailleurs la devise du Groupement 21 (Les Noës, Loire)... Bref, de gré ou de force, le groupement 22 a organisé en mai et juin 1943 le départ de la classe 42 tel qu'il était programmé en haut lieu.

Oui, que faire ? De temps en temps des jeunes s'enfuyaient des camps C. J. F. pour échapper au départ. Ils se trouvaient condamnés à vivre cachés, sans carte d'alimentation, à la merci des gendarmes de leur canton, voire d'une dénonciation. Je ne pense pas qu'ils aient alors envisagé de passer au maquis. "Ils se tiraient", c'est tout. Et nous ne leur jetions pas la pierre. "Ils tentaient leur chance", selon l'expression d'alors.

Le cardinal Gerlier avait fait savoir aux séminaristes de Lyon : "Les camarades partent, vous partez..." C'est tout, et nous le comprenions. C'est ainsi que le diocèse aurait 60 séminaristes au STO. On nous disait également : "Si vous ne partez pas, ils prendront vos frères et vos sœurs".

Le Père d'Haene, notre aumônier, n'était pas d'accord pour ce départ. Il devait démissionner des Chantiers peu après. Mais il nous laissait libres de notre décision. Sa crainte : que les Américains et les Russes ne se brouillent avant la fin de la guerre. Comme il ne manquait pas d'humour, il ajoutait : "Je vous apprends trois mots d'allemand : *Essen, trinken, schlafen*"¹¹, avec ça vous pouvez partir". Ce prêtre lillois, solide et optimiste, nous a été d'un grand secours.

Finalement nous avons eu trois jours de permission pour aller saluer notre famille, chercher des effets civils et préparer nos bagages. Car nous devions laisser le paquetage "Chantier" au camp. Ces trois jours, du 7 au 9 juin, ont été pour moi parmi les plus tristes de ma vie. Mon père, ancien de 1914-1918, avait lu La Fontaine et me rappelait la fable *Le lion malade et le renard* :

*Mais dans cette antre,
Je vois fort bien comment l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.*

⁹ Voir page 41, *Les "requis"*.

¹⁰ Effectivement seule la classe 42 a été envoyée en totalité en Allemagne.

¹¹ Manger, boire, dormir.

Un voisin, Jules, m'emmenait avec sa voiture à cheval jusqu'au car qui nous conduirait à la gare de Saint-Romain. Ma sœur partait avec moi rejoindre son travail. Ma mère et ma sœur aînée n'avaient pas eu le courage de me suivre jusqu'à la maison du voisin. Mon père m'y avait accompagné et m'avait embrassé furtivement. Et je le vois encore aller vite pleurer sous un arbre assis sur une pierre. Et Jules de conclure : *Porou petyi !...* (Pauvres enfants !...)

Le départ

L'arrivée à mon groupe (le n° 3 Le Liégeux) est douloureuse. Des permissionnaires ne rentrent pas. D'autres jeunes, de plus en plus nombreux, des "Vois-le donc" surtout, disparaissent dans la nature. Ambiance malsaine dans le camp : "C'est le grand cirque", disions-nous. Le départ est fixé au 19 juin. Puis repoussé... Le 20 nous rendons le paquetage et partons le 22 à Messeix (centre du groupement). Contre-ordre et remontée au camp... Finalement nous descendons le 25 à Messeix, d'où j'envoie un dernier télégramme et nous prenons le train à la gare de Bourg-Lastic-Messeix. Combien sommes-nous ? Sans doute une bonne centaine : tous ceux qui restent de la classe 42. Un autre départ avait eu lieu fin mai. Seuls restent aux Chantiers de Jeunesse les jeunes de la classe 1943, arrivés en mars 1943, en attente de l'incorporation de juillet.

Le train s'ébranle. Des camarades disent : "Michon et Bourgin tentent leur chance." Effectivement ils sautent du train en marche. Ils rentreront chez eux, à Saint-Bonnet-le-Château, sans encombre, et ne seront pas inquiétés... Ce que nous leur souhaitons...

Nous roulons lentement vers Ussel, Meymac et débarquons à Limoges, gare des Bénédictins. C'est avec Avignon et Pont-de-Claix (Isère) l'un des 3 centres de départ au STO. Au café de la gare nous allons boire un verre. "Pourquoi partez-vous, nous demande la jeune serveuse, il n'y a pas de forêts chez vous ?" Je lui réponds : "Mademoiselle, si nous ne partons pas, c'est vous qui partirez". Elle ne trouve rien à répondre...

Après les inscriptions et diverses formalités au camp du Palais nous quittons Limoges le samedi 26 à 10 heures du soir. Il faut s'organiser à 9 dans le compartiment : 1 dans chaque filet, 2 par terre entre les banquettes, 2 couchant tête-bêche sur chaque siège, le 9^e dans le couloir. Les sacs et les caisses sont empilés ici et là. Cette installation durera jusqu'à l'arrivée à Auschwitz le soir du 1^{er} juillet après 5 jours de voyage. De temps à autre, aux arrêts, nous toucherons du ravitaillement chaud ou froid, nous pourrons nous laver, marcher un peu.

En cours de route nous aurons l'occasion de mieux faire connaissance entre nous dans les compartiments du même wagon. Nous sommes une vingtaine de la région de Montbrison, avec deux "Vois-le donc". Nous décidons de tout faire pour rester ensemble. C'est alors que s'est soudée notre camaraderie, force puissante pour la suite.

Le 27 juin : Limoges-Dijon. Devant la gare, deux chefs des Chantiers se présentent pour nous haranguer. L'un d'eux, Georges Toupet, prend la parole : il est volontaire pour nous accompagner, dit-il, et nous ramener... Il se fait huer copieusement : "Salaud ! Vendu !..." Il n'insiste pas et encaisse en silence. Nous le reverrons bientôt. La nuit se passe dans la célèbre *General-Krien-Kaserne*.



1. Tous les habitants du camp doivent être rentrés à la caserne à 23 h. au plus tard, la caserne étant fermée à 23 h. précises. 2. Les heures des repas sont à observer exactement : matin : 8 h. — midi : 12 h. — soir : 18 heures. <u>Mors de ces heures il ne sera déllvré aucune nourriture.</u> Le chef du camp.
1. Sämtliche Lagerinsassen müssen bis spätestens 23 Uhr in der Kaserne sein, da die Kaserne pünktlich um 23 Uhr verschlossen wird. 2. Die Essenszeiten müssen pünktlich eingehalten werden: Morgens: 8 Uhr. — Mittags: 12 Uhr. — Abends: 18 Uhr. <u>Ausser diesen Zeiten besteht kein Anspruch auf Essensausgaben.</u> Der Lagerleiter.

Laissez-passer à la caserne de Dijon (recto et verso)

Le 28 à midi, départ de Dijon, via Belfort, Mulhouse. Nous voyons avec émotion des drapeaux tricolores brandis furtivement des fenêtres pendant la traversée de l'Alsace, devenue allemande. Ca nous fait chaud au cœur. A 18 h 45, le Rhin est franchi à Neu-Brisach, nous roulons en Allemagne vers Karlsruhe¹².

Le 29 Stuttgart, Nuremberg, Leipzig, Bautzen, lieux de bataille de Napoléon. Puis Dresden où nous admirons l'immense gare neuve que nous retrouverons peu avant sa destruction. La traversée d'une Allemagne, intacte sous le soleil, m'avait frappé. On nous avait dit le pays bombardé. Je n'ai remarqué que deux traces de bombes, ce qui m'avait rendu pensif. Il paraît que j'ai dit aux camarades : "Les gars, on est là pour 2 ans !" Je l'avais oublié. Ils me l'ont rappelé lors du retour.

¹² Tous ces détails sont marqués sur mon petit agenda scout "Kim" 1943. Il ne m'a jamais quitté.

Le 30 nous voilà à Breslau et Oppeln. J'ai l'occasion d'acheter une carte de la *Grossdeutschland*, avec l'argent touché en route, et de dire mes premiers mots d'allemand : *Wieviel, danke, genug* ¹³, etc. J'étais surpris du nombre de mots pour dire "toilettes". *Damen, Toiletten*, je comprenais... Mais : *Abort, Frauen, Männer*¹⁴...! Pour moi c'étaient aussi des mots signifiant : toilettes. Le "ch" de *Achtung*¹⁵, lu sur les affiches et entendu au micro des gares, paraissait bizarre à mon gosier français. C'est aussi à Oppeln que j'ai fait la connaissance des grandes latrines collectives : un alignement de trous que j'avais d'abord pris pour des fourneaux !

Nous ne savions pas où nous allions. L'agriculture ? Les usines ? On nous parlait de Kattowitz, un mot que j'avais repéré sur la T. S. F. d'un oncle. Nous laissions des gars en route aux divers arrêts à partir d'Oppeln. Comme nous l'avions décidé d'un commun accord : si on en demande 22, nous descendons, sinon nous allons jusqu'au bout. C'est ce qui est arrivé. Après Kattowitz, nous voilà en gare d'Auschwitz¹⁶, le jeudi 1^{er} juillet vers 11 heures du soir.

Nous sommes environ 600 ou 700. La majorité de ces jeunes est issue des Groupements 28 (Castillon, Ariège), 35 (La Bruguière, Tarn). S'y ajoutent quelques isolés venant d'autres groupements et s'étant trouvés par hasard au départ de Limoges. Quant aux autres camarades du groupement 22 – le mien – ils avaient été affectés ici ou là en cours de route. Seuls restaient les irréductibles gars de la Loire... A Dieu vat !...



**Auschwitz (1943) : place centrale où avaient lieu les grandes célébrations nazies,
au fond "l'église blanche"**

¹³ Combien, merci, assez.

¹⁴ Toilettes, femmes, hommes...

¹⁵ Attention.

¹⁶ Auschwitz se trouve à une trentaine de km au sud de Kattowitz et à une cinquantaine à l'est de Krakau (Cracovie).

L'arrivée à Auschwitz

Le camp, les camarades

Quitter le train nous avait redonné un peu de moral. En traversant Auschwitz nous avons même chanté ! Et nous voilà au camp français à 500 mètres au nord-est de la ville. Nous y retrouvons nos bagages apportés en camion.

Dès l'annonce de notre arrivée, les premiers "requis" français¹⁷, présents à Auschwitz depuis quelques mois, viennent nous saluer. Nous leur posons des questions :

- "Vous êtes tombés dans un drôle de pays, vous allez voir ça, nous disent-ils, avec les *pyjamas*, les kapos, les S.S.

- C'est quoi les *pyjamas* ?"

Ils nous expliquent que ce sont les Juifs encadrés par des kapos, des Allemands, condamnés de droit commun. Ils effectuent le sale travail que les S.S. ne s'abaissent pas à faire... Nous écoutons, interloqués.

En même temps nous nous installons dans les baraques, nettement meilleures que celles des Chantiers. Nous avons chacun un demi-placard où nous tassons nos affaires. Derrière : le châlit double. Je coucherai en haut. Des tables, des tabourets. C'est propre. Les 600 Français qui arrivent sont logés au *Lager 2* (camp n° 2). Les autres Français sont dans d'autres *Lager*. Chaque *Lager* compte un certain nombre de baraques ; chacune accueille 3 équipes de 22 hommes. On nous donne une grande gamelle ronde émaillée. Pour se laver ? Non. Pour toucher soupe et *rata* (repas en argot militaire). Elle ne nous quittera jamais. Nous allons à la cantine. Elle dégage une odeur forte bien particulière. On s'y habituera. Nous touchons la première ration : plat national, confiture de rhubarbe au milieu !!! Peu ragoûtant. Le lendemain aura lieu l'organisation dans le camp, avec douche, photo, carte d'identité : le fameux *Ausweis* à ne pas perdre.

Quod scripsi, scripsi !...¹⁸

C'est alors que j'ai écrit ma lettre n° 1. Je la relirai à mon retour, avec surprise et consternation ! Je décrivais à mes parents le voyage, l'arrivée, le camp, les camarades déjà présents, l'immense chantier qui nous attendait... Bref, ce que nous venions d'apprendre.

Et en bas de la page : *Il y a ici 15 nations représentées, France, Belgique, Angleterre... Juifs surtout. Ceux-ci sont en camp de concentration. Chaque peuple est à part, mais ça communique, à part les Juifs et les assassins qui sont fermés, tous deux de la sale race !...* Je ne me souvenais plus d'avoir écrit une chose pareille !

"Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit". J'en ai encore honte. C'est donc que je le pensais. Pourquoi ? Des Juifs, je n'en avais jamais vus dans mes monts reculés du Forez. Je savais que Jésus était juif, mais ça ne me dérangeait pas. La propagande vichyssoise de 40 avait rabâché que c'étaient les Juifs, les communistes et les francs-maçons qui nous avaient fait perdre la guerre. Je revois encore la dernière page du très catholique *Pèlerin* des années 35, avec ses

¹⁷ Voir page 41.

¹⁸ Parole de Pilate, Evangile de saint Jean, concernant la pancarte sur la croix de Jésus : *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.*

bandes dessinées. Elles présentaient la "Germania" (Allemagne) avec ses gamins et ses saucisses, le Juif au grand nez serrant une bourse, le franc-maçon avec un triangle sur le ventre, le bolchevique un couteau saignant entre les dents !... La propagande dans mon cas avait été efficace. Elle avait travaillé aussi de l'autre côté de la frontière. Nous aurons l'occasion de le constater.

J'ai parlé des Juifs une deuxième fois dans la lettre n° 4, le 14 juillet. Cette lettre avait été portée en cachette par le camarade permissionnaire Michat de Sury. Il en avait ainsi plusieurs à poster à Paris. Je disais seulement que le camp des Juifs et le nôtre ne communiquaient pas. C'est tout... Silence total sur ce sujet dans tout le reste du courrier. C'était dangereux, ça risquait d'effrayer ma famille. Et surtout : j'avais compris !... Quant à mes parents, ils m'ont dit au retour n'avoir pas du tout réalisé la situation... Tant mieux pour eux...

"Les pyjamas"

C'est le 2^e ou le 3^e jour que nous les avons aperçus. Nous étions en groupe, sortis du camp, et allions à l'embauche. Et nous croisons un commando de femmes juives : maigres, tondues, foulard sur la tête, veste et jupe rayées blanc et bleu dans le sens de la longueur. Elles sont en train de décharger un camion de petits pavés pour la route en construction. Je les vois encore croisant furtivement nos regards ébahis, sous les cris des femmes kapos, aux longs cheveux, hurlant et gesticulant, devant les S.S. armés, impassibles, tenant leurs chiens en laisse.

Ce spectacle ne disparaîtra pas de ma mémoire. D'autant plus que nous ne verrons presque jamais plus de commandos de femmes. Pourquoi ces malheureuses étaient-elles là ? Les paroles entendues la veille prennent tout leur sens : "Vous êtes tombés dans un drôle de pays !" Nous n'étions pas au bout de nos surprises, les mauvaises et parfois aussi les bonnes.

Surprises de l'embauche

Les 600 ou 700 jeunes arrivés en train se présentent par groupe à l'embauche. Il y a des Allemands, en civil, d'autres en tenue nazie jaune, celle des S.A.¹⁹, des interprètes. On demande les cultivateurs. Ce sont les plus nombreux. On les affecte au terrassement ou à la construction.

Les Allemands pensent que les autres sont tous spécialistes : maçons, mécaniciens, fraiseurs, électriciens... Mais voilà qu'il y a des étudiants. Nous sommes là une quinzaine, quelque peu anxieux... Je suis le premier de la série. Me voici devant une table face à des Allemands et à un homme parlant très bien le français. Il me demande :

- *Quelle est votre profession ?*
- *Etudiant.*
- *Etudiant en quoi ?*
- *Etudiant en théologie.*

Il me fixe dans les yeux : *Vous êtes tonsuré ?*²⁰ Encore un coup de massue... *Oui, j'ai même reçu les premiers ordres mineurs dans le diocèse de Lyon.*

- *Et moi, ajoute-t-il, j'ai été tonsuré dans le diocèse de X...*

Et il me demande ce que nous faisons là, moi, un autre séminariste, un instituteur et des étudiants divers... Il ignore tout des conditions du STO. J'ai su peu après que cet ancien séminariste français, que j'appellerai Monsieur L... est un collaborateur bon teint à la moralité plus que douteuse.

¹⁹ Voir l'encadré *Organisation nazie* p. 26.

²⁰ La tonsure était jadis le 1^{er} engagement d'un séminariste, avant les ordres mineurs, puis majeurs...

Toutefois, ma tête et ma situation ont eu l'heur de lui plaire. Sans réciprocité aucune. *Qu'est-ce qu'on va faire de vous ?* Je n'ai pas osé lui dire ce que nous pensions tous : *Qu'on nous ramène à la maison*. Il discute avec les Allemands et nous recevons tous une feuille *Bürohilfskraft*. Le début *Büro* nous intrigue. Nous apprendrons plus tard le sens de ce long mot : "aide employé de bureau". Une planque phénoménale !...

C'est ce M. L. qui donnera des cours d'allemand à ceux qui le voudront. J'irai pendant quelque temps. Il est vrai que nous n'avions pas beaucoup de zèle pour apprendre la langue de Goethe, et cela tient à plusieurs raisons. D'abord c'était celle de nos vainqueurs et, ostensiblement, nous marquions notre réserve. C'était notre façon de faire de la résistance. Ensuite parler assez bien l'allemand avait des inconvénients. On était repéré : Dolmetcher, komm : interprète, viens toi !... Ca pouvait amener des ennuis. Alors il valait mieux avoir l'air de ne pas comprendre et répondre comme le Français moyen : *Nix ferchten* pour *nicht verstehen* : pas comprendre... Ou bien gratifier l'interlocuteur d'une série de *Ja, Ja* !... Il s'énervait et répondait : *Franzosen, immer ja ja* ²¹. Et nous répondions imperturbablement : *ja, ja*, en riant sous cape. L'allemand nous l'apprenions sur le tas, au chantier, dans les sorties, les diverses rencontres. Puis, peu à peu, les cours vont s'effiloche. Ils reprendront ici ou là...

Notre équipe à l'arrivée à Auschwitz

Arnaud Joannès (+)	Saint-Bonnet-le-Courreau
Bachelard Jean	Usson-en-Forez
Baroux Marcel (+)	La Chapelle-en-la-Faye
Berthon Joseph	Saint-Etienne
Boibieux Louis (+)	Sauvain
Bonnefoy Jean	Sury-le-Comtal
Champet Jean	Verrières
Chapuy Henri (+)	Marols
Chassagneux Jean	Saint-Jean-Soleymieux
Chazal Michel (+)	Saint-Bonnet-le-Courreau
Equy Pierre	Usson
Fraissinède Robert	département du Cher
France Henri	Moingt
Gagnaire Jean (+)	Saint-Jean-Soleymieux
Genevrier Pierre (+)	La Chapelle-en-la-Faye
Juban Marius	Saint-Etienne
Maisse Jean	Saint-Bonnet-le-Courreau
Martial Jean	Montarcher
Passel Joannès (+)	Moingt
Petat Marcel	département du Cher
Sahuc Victor	Saint-Etienne
Soulier Honoré	Estivareilles

Notre adresse : Lager 2, Buchenwald West, baraque 2, équipe 8, Auschwitz
O/S Deutschland [O/S : Haute-Silésie]

Dans d'autres équipes :

Sauvade Elie (+)	Saint-Bonnet-le-Courreau
Brunel Louis	Lérigneux

²¹ "Ah ces Français, ils ne savent que dire ja ja", oui, oui.

La vie à Auschwitz

Le chantier de l'IG Farben²²

Pour être à l'abri des bombardements les Allemands avaient décidé de situer le plus à l'est possible leur grand complexe de produits chimiques. Ils avaient aussi choisi Auschwitz où ils auraient une main-d'œuvre inépuisable et à bon marché. La construction de cet immense chantier : *Buna Werke* (usine de caoutchouc synthétique), avait commencé en avril 1941. C'était l'œuvre des premiers prisonniers d'Auschwitz.

Il se trouvait à 3 km de l'est de la ville²³. Mesurant environ 5 km de long sur 2 km de large, il était entouré de barbelés et avait plusieurs portes d'entrées, gardées par des *Werkschutz* à qui il fallait montrer l'*Ausweis* (la carte d'identité) à l'entrée et à la sortie. C'étaient des vieux de la guerre de 1914-1918, toujours armés.

Ce chantier était quadrillé de voies ferrées et de routes, souvent en construction, pour desservir les divers bâtiments. Au centre se dressait la tour en bois et la célèbre grande cheminée, visible de loin.

Le principe de la firme était le suivant : à partir du charbon, produire du méthanol (essence synthétique) du *Buna* (caoutchouc), de *Karbid* (carbure) et divers produits vinyliques tous issus de la houille, et indispensables à la conduite de la guerre.

Le méthanol pouvait avoir l'aspect du *Schnaps* (alcool). Certains étaient tentés d'en boire. Les Allemands avaient bien averti les travailleurs : ce méthanol tuait, rendait aveugle ou fou. Des tracts étaient distribués ici ou là. Parmi les morts : trois Français (ou Belges) décédés le 11 septembre 1943. C'étaient des volontaires. A l'époque nous ne l'avions pas su...

Les installations étaient en construction, certaines produisaient déjà. L'ensemble donnait une impression énorme. Tout était colossal sur cet immense terrain plat, sans cesse tourné et retourné, avec la boue en hiver et la poussière en été. Partout des bâtiments en construction : structure métallique et murs en brique. Des montagnes de sable, de pavés, de sacs de ciment... Des hommes, des femmes de toutes les nations, creusaient, bâtissaient, transportaient, montaient des appareils, dans le bruit de camions, de bétonneuses, les cris de *Kapo* ou de *Meister* (contremaître) en colère... Véritable tour de Babel dans laquelle nous étions plongés.

Betriebskontrolle (BK)²⁴

Le lundi 5 juillet 1943 nous commençons notre première journée de travail à la firme *Betriebskontrolle*, c'est-à-dire "contrôle de la production". Les bâtiments se situaient à environ 1 km de l'entrée, vers le centre du terrain. C'était le cœur du complexe.

Nous y arrivons ensemble : les 12 destinés au bureau, et une dizaine d'autres pour l'atelier. Nous avons droit à un petit discours de bienvenue par le Docteur Eggert, le patron de la firme. C'était un petit bonhomme à lorgnon, très francophile, heureusement pour nous. Il parlait un français correct, parfois hésitant. Ainsi il confondait "tout à l'heure" et "tout à coup", ce qui donnait parfois un résultat cocasse.

²² *IG Farben Industrie* : grand complexe de produits chimiques ; maison mère à Ludwigshafen.

²³ Voir p. 27.

²⁴ Je l'appellerai le plus souvent BK au cours du récit.



Durch Genuß von
Methanol
starben an Vergiftung:

Semen Danczuk, Lager II Ost
† 12. 5. 1943

Jacow Kulik, Lager II Ost
† 12. 5. 1943

Josef Kletzka, Lager I
† 26. 6. 1943

Louis Barbin, Lager II West
† 11. 9. 1943

Eduard Caron, Lager II West
† 11. 9. 1943

Michel Beheydt, Lager II West
† 11. 9. 1943

Il y a encore de la place sur cet avis mortuaire.
Voulez-vous que votre nom y soit renseigné aussi?
Nous vous rappelons vivement notre avertissement:
Le Méthanol sent et goûte comme l'alcool.

**SI VOUS BUVEZ DU METHANOL
VOUS EN MOURREZ OU EN
DEVIENDREZ AVEUGLE.**

Même allongé avec de l'eau, le Méthanol reste un poison.
Ne vous laissez jamais tenter à boire du Méthanol, ou d'autres
liquides fabriqués dans nos installations et ayant l'apparence du
«Schnaps».

Ne les achetez pas au marché noir, ils peuvent être votre mort.

Les morts renseignés sur cet avis, et beaucoup de malades, savaient
que le Méthanol est un poison, malgré cela ils en burent. Cela leur
a coûté la vie.

A la moindre apparence d'empoisonnement par du Méthanol, appelez
immédiatement le médecin.

Celui qui admet que son camarade dérobe du Méthanol, et ne le
renseigne pas, est coupable de la mort de son collègue et se rend
punissable. Si vous observez quoique ce soit en rapport avec un
détournement ou un emploi non autorisé de Méthanol, renseignez le
immédiatement au Werkschutz ou au Sicherheitsingenieur.

Tract pour informer du danger de boire du méthanol

Traduction de l'affiche :

Après l'absorption de méthanol, sont morts empoisonnés : ...

Son petit discours se voulait cordial. Ignorant comme tous les autres les conditions de notre arrivée, il nous souhaitait la bienvenue, à nous qui venions par notre travail lutter contre le bolchevisme. Et il terminait par ces mots que je n'ai jamais oubliés avec leur accent germanique : *Et nous espérons que nous ferons avec vous meilleur travail que vous avez fait avec les Anglais !* Nous avons écouté le plus sérieusement du monde. Sans applaudir cependant !...

Puis chaque groupe a gagné son lieu de travail : les ouvriers à l'atelier et nous dans les bureaux. Nous étions dans 2 pièces, 8 d'un côté et 4 de l'autre. Chacun de nous était pris en charge par un ingénieur qui nous distribuait la tâche. Ce premier jour s'est passé à apprendre quelques mots d'allemand, à faire connaissance avec la règle à calculer et autres objets.

Nous devons faire des calculs, des courbes, les reproduire sur des feuilles de trois couleurs. Je les vois encore ; rouge : *Dampf* (vapeur) ; jaune : *Gas* (gaz) ; verte : *Flüssigkeit* (liquide). Ayant une sainte horreur des maths, je n'ai jamais cherché à savoir à quoi ça servait. Mon ami Yves Paloque de Toulouse avait réussi à s'extraire de la dure firme *Karbid* (Carbure), et à se faire embaucher à BK par le docteur Eggert. Lui comprenait un peu. C'était un matheux et un scientifique.

Nous étions toujours seuls ; les ingénieurs passaient plus ou moins régulièrement. Peu à peu, ayant compris le manège, nous ne faisons à peu près rien, sinon lire, jouer à Trafalgar, dormir et chahuter. Cela devait durer environ 2 mois. Jamais personne ne nous a fait d'observation. Sans doute le devons-nous au docteur Eggert. Peut-on imaginer de tels comportements de potaches en ce lieu sinistre d'extermination ? En Allemagne on voyait tout et son contraire.

L'un de nous, Charles Quiquendon d'Issoire, arrivé au bureau avec du retard, a même réussi la performance de ne travailler pour personne. Car chaque ingénieur avait "son" ou "ses" Français et ne s'occupait pas des autres. C'était un comédien fieffé. Il avait devant lui une feuille quadrillée qu'il changeait quand elle était sale. Un jour, Henri France, de Moingt, ayant fait une erreur de calcul, se le faisait remarquer par son ingénieur. Quiquendon se lève, s'avance cérémonieusement et lui déclare sévère et péremptoire : *Comment allons-nous gagner la guerre si tu fais des erreurs pareilles, etc.* L'ingénieur s'était reculé avec respect. Nous pouffions de rire. Sauf le pauvre France qui se contenait difficilement, et qui a vivement morigéné le comédien après l'affaire... Il y avait parfois des disputes entre les ingénieurs. Je note dans mon carnet le 19 octobre : *Ca barde entre les huiles.*

Ca a duré comme ça pendant deux mois. Puis les Allemands ont fini par mesurer notre zèle et notre productivité. Peu à peu ils nous ont "virés" poliment. Ca a commencé ainsi : *Drei Mann, Fünf Mann, Transport...* Trois hommes, cinq hommes pour transporter, à 500 m ou 1 km, des vannes, des manomètres, des tuyaux... Nous revenions ensuite au bureau. En fin de compte, nous avons tous été affectés à la pose des appareils de mesure, ici ou là, à travers l'immense chantier. J'en reparlerai. Le dernier à être "viré" a été Yves Paloque, reconnu comme le plus "rentable" à cause de ses connaissances, malgré son zèle très moyen. En effet, Il avait impressionné les Allemands en leur calculant rapidement le volume d'une grande cuve métallique de forme irrégulière. Eux n'y étaient pas arrivés.

Une journée type de STO au camp français d'Auschwitz

La journée commence très tôt. Lever à 5 h. Chacun va à la baraque des douches faire sa toilette. L'homme de jour court à la cantine chercher 2 brocs de "jus", mélange noir de je ne sais quoi. Les hommes bougent, mangent et boivent dans un silence monacal. Puis ils mettent la gamelle et le casse-croûte dans la musette et partent au chantier.

En sortant du camp ils traversent le vieux cimetière juif abandonné, aux tombes brisées ou branlantes dans les herbes et les ronces. Il faut une demi-heure de chemin jusqu'à l'entrée du chantier, plus le trajet pour rejoindre la firme. Le travail commence à 6 h ou 6 h ½ après pointage.

Durée de travail : 10 ou 11 heures selon la saison. Le samedi arrêt à 13 h. Travail 1 dimanche sur 2 jusqu'à 13 h.

Les travaux sont plus ou moins pénibles. Certains jeunes sont au terrassement ou à la construction, avec un *Meister* (contremaître) toujours sur le dos. Pas facile de "tirer au flanc". D'autres sont à l'intérieur des bâtiments, parfois à l'abri, si la construction est achevée, souvent au courant d'air. En hiver on trouve ici ou là des braseros. Les uns montent des machines, d'autres soudent des tuyaux, tapent, scient, liment.

L'essentiel est d'avoir l'air de travailler : bouger, faire du bruit. C'est un art qui s'apprend vite. Mais attention au *Meister* qui connaît ses hommes. Si c'est un "chic type" ça va sinon... Attention aussi et surtout aux SS des déportés et aux civils louches qui circulent ici ou là à travers les bâtiments du chantier.

A midi le travail s'arrête. On apporte les seaux de soupe. Elle est servie sur place dans la gamelle émaillée, abondante mais pas bonne. Il y a 3 menus à Auschwitz : le pire, celui des Juifs et des prisonniers russes. Au-dessus, celui des travailleurs soi-disant libres, nous, les Polonais, les Tchèques, les Italiens... En haut, le menu des Allemands. L'astuce c'est de se payer une soupe allemande et de donner la nôtre aux déportés juifs.

Les événements ont même facilité la chose à BK. Un jour Henri France trouve un bout de bois dans la soupe de midi. D'office il bondit avec sa gamelle chez le docteur Eggert. Ce dernier téléphone à la cantine, et finalement nous déclare que désormais nous aurons droit à la soupe allemande. Ainsi le seau qui doit nous revenir nous le donnons au *Kommando* des déportés. Les premiers temps les serveurs nous refoulaient quand nous présentions un ticket allemand. Puis ça n'a plus fait de difficulté.

Pour toucher cette soupe il fallait rejoindre la cantine du chantier. Si elle n'était pas trop loin de notre lieu de travail, nous prenions le temps de boire une bière. En effet l'eau n'était pas potable, et nous n'en buvions jamais. Le "jus" du matin et la bière, brune ou blonde, excellente d'ailleurs, suffisaient à nous désaltérer. Une bière coûtait 50 pfennig (un demi-mark), me semble-t-il.



billet de 2 marks :
environ 40 F de 1943

A 13 h reprise du travail dans les mêmes conditions. Il dure jusqu'à 16 ou 17 h. C'est l'heure du *Feierabend* : terme employé par les Allemands pour dire la fin du travail. Les Français connaissaient bien ce mot qu'ils prononçaient *fairam*, comme ils avaient entendu. Chacun va pointer et reprend le chemin du camp où il arrive 30 ou 45 minutes plus tard. Juste le temps de poser ses affaires et de courir à la cantine pour toucher le repas, avec nos tickets. La firme, en effet, distribue pour une semaine une souche de tickets à 3 volets par jour : *Werke Suppe* (soupe), *Mittagessen* (rata) de midi, *Abendkost*²⁵ (pain, saucisse, margarine). L'astuce consiste à passer les premiers ou à attendre la fin. Car nous sommes à peu près 2 500 Français à être servis.

Il faut faire la queue, parfois trois quarts d'heure. Nous touchons au rata, une gamelle de pommes de terre et choux, un morceau de viande, puis une demi-boule de pain, un cube de margarine, de la saucisse. Parfois s'ajoutent du pain blanc, un cornet de sucre, un petit pot de miel, dit synthétique. Pour nos estomacs de 20 ans ce n'était pas suffisant. Mais que dire en pensant au régime du KL (camp de concentration).

Après le repas pris à la cantine avec une bière, ou emporté à la baraque chacun est libre. On va à Auschwitz, on lit, on fait le courrier, la lessive, la partie de belote. On crie, on chante, ça se dispute, ça rigole. Et chacun gagne son châlit pour un repos mérité, vers les 21-22 heures.

Lorsque mon groupe eut définitivement quitté le bureau, nous avons été dispersés par petites équipes de 3 ou 4 et envoyés dans divers points de l'immense chantier. Nous dépendions toujours de BK et montions des appareils de mesure un peu partout. Le travail aurait été intéressant. Par exemple : monter un manomètre, calculer les dimensions pour les tuyaux d'arrivée et de retour, depuis la cuve jusqu'à l'appareil, en contournant les obstacles et en gardant les distances... C'étaient des tuyaux en fer gros comme le doigt, à couder à froid d'un coup sec, à faire souder, à ajouter. Nous ne sabotons pas le travail. Le rural n'aime pas le sabotage. Surtout nous connaissions la sanction : le camp de concentration, alors *Achtung* (attention). Nous nous contentions de faire un peu de travail chaque jour, juste assez pour que ça se voie.

Notre camarade Marius Juban avait pris un risque. Etant tourneur de métier, il avait fabriqué pour chacun d'entre nous une petite quille²⁶ en cuivre de 5 centimètres de long. Je l'ai gardée en souvenir. S'il s'était fait prendre, il n'échappait pas au KL.

Le plus intéressant, pour nous, c'est que nous étions inconnus dans le bâtiment en question où nous ne restions que quelques jours. Nous jouissions d'une relative liberté. En cas de danger, faire un trou dans un mur, limer une ferraille, couper une planche, ça nous couvrait. Bref nous avons été monteurs de manomètres. Et ils fonctionnaient ! Nous étions même qualifiés de spécialistes, appelés en cas de panne et assez considérés. L'essentiel pour nous : avoir l'air d'y croire.

En ce qui concerne la paye, nous avons 60 *Pfennig*²⁷ à l'heure, moins les retenues et la nourriture. Tous les 15 jours nous recevions un acompte, et en fin de mois le supplément correspondant à la fiche de paye. En tout nous recevions net 90 à 100 *Mark* par mois. A titre de comparaison : une journée de travail s'élevait à 6 *Mark* brut, ce qui équivalait à 6 cigarettes ou 1 kg de pain au marché noir.

Mais que faire de cet argent ? A part la bière, les timbres et le pain au marché noir, il n'y avait rien à acheter. Parfois nous allions au *Gasthaus* (restaurant) ou à la *Konditorei* (pâtisserie). A la pâtisserie nous pouvions acheter des gâteaux avec les tickets de pain blanc donnés par la

²⁵ "Nourriture du soir".

²⁶ La quille : objet hautement symbolique de la fin de notre déportation.

²⁷ Un timbre-poste nous coûtait 25 pfennig ; 100 Pfennig = 1 Mark = 20 F de l'époque.

firme à l'occasion des permissions. Au restaurant nous pouvions trouver un *Stamm* (*Stammgericht*) : menu à prix fixe. C'était sans carte et pas trop cher : quelques pommes de terre en sauce. Nous pouvions trouver un gâteau ou un menu sans carte. Avec des surprises possibles. Un jour, à 3 ou 4, nous étions au restaurant de la ville. Aucun plat présenté sur le menu ne nous plaisait. Nous avons commandé le seul de la liste dont nous ne comprenions pas le sens. La serveuse nous amène des oignons cuits dans du vinaigre ! Eclat de rire général !... Ah ces Français a-t-elle dû penser !...

Il nous arrivait de pouvoir envoyer de l'argent en France. Je l'ai fait une fois. Nos plus grandes dépenses, à nous étudiants, étaient réservées à nos sorties : Kattowitz, Bieliz, Jelesnia... les petites villes du sud des Beskides, le massif de Pologne et de Tchécoslovaquie, au nord des Carpates. Nous pouvions circuler dans un certain rayon : une cinquantaine de kilomètres nous avait-on dit. Il fallait être bien en règle. Nous avons obtenu parfois plusieurs jours de congé. Alors nous recevions de la firme un certificat d'*Urlauber* (permissionnaire) et les tickets alimentation nous permettant de manger dans les restaurants. Nous partions à plusieurs, et profitions de quelques heures de vraie liberté, avec souvent de bonnes parties de rire.

Urlauber 50g R-Brot	Urlauber 50g R-Brot	Urlauber 50g R-Brot	Urlauber 50g R-Brot	Urlauber 50g R-Brot	Urlauber T 25g Nährmittel	Urlauber 10g Butter	
Urlauber 50g R-Brot	Urlauber 50g R-Brot	Reichskarte für Urlauber Göltig im deutschen Reichsgebiet 5. Ausgabe				Urlauber 10g Butter	
2 Tage		Diese Karte enthält Einzelabschnitte über insgesamt: 640 g Brot, davon 450 g R-Brot 50 g Fleisch 65 g Butter 25 g Nährmittel				Ausgabestelle: EA:  Name: <i>E. Müller</i> Wohnort: Straße: Ohne Namensangabe ungültig! Nicht übertragbar! Sorgfältig aufbewahren! - Abtrennen der Einzelabschnitte nur durch Kleinverleiher, Gaststätten usw.	Urlauber 10g Butter Urlauber 10g Butter Urlauber 10g Butter
10g Brot	10g Brot	Urlauber 50g Brot	Urlauber 50g Brot	Urlauber 50g Brot	Urlauber 5g Butter	Urlauber 5g Butter	
10g Brot	10g Brot	50g Brot	50g Brot	50g Brot	5g Butter	5g Butter	

Ticket d'alimentation (pain, beurre) pour permissionnaire (Urlauber)

Nos relations

1 - Avec les déportés : les *Häftlinge*²⁸ du *Konzentrationslager* (KL) Auschwitz

Le camp

Lorsqu'on parle d'Auschwitz il faut s'entendre. Oswiecim était une petite ville polonaise sur la Sola, affluent de la Vistule. Les Allemands l'avaient rebaptisée du nom d'Auschwitz. Elle devait compter en 1939 une quinzaine de milliers d'habitants avec, sans doute, près de la moitié de Juifs.

A côté de la gare se trouvait une caserne de l'armée polonaise, avec de nombreux bâtiments. Les occupants l'avaient transformée au début de la guerre en camp d'internement des juifs²⁹ et aussi des opposants : communistes, chrétiens, etc. Ils avaient inscrit à son entrée la sinistre devise bien connue : *Arbeit macht frei*, le travail rend libre.

On avait extrait des prisons allemandes certains détenus de droit commun condamnés à de lourdes peines : assassins, bandits, trafiquants... Ils étaient promus à Auschwitz au grade de *Kapo*, ayant autorité sur une équipe de prisonniers. Ces *Kapos*, brutes sadiques pour la plupart, étaient les exécutants des basses œuvres des SS gardiens du camp. Ces derniers avaient sur les détenus tout pouvoir de vie ou de mort. Ils l'abandonnaient parfois aux mains des *Kapos* qui jouissaient en retour d'avantages substantiels : nourriture, logement, tenue, etc.

Il est vrai que tous les *Kapos* ne se ressemblaient pas. A côté de sombres brutes se trouvaient des êtres plus humains. La chance était de tomber sur "un bon *Kapo*". Difficile tâche pour ces derniers. D'abord faire exécuter les ordres et respecter les règlements du camp et du travail. D'autre part jouir d'un certain respect de la part de leurs hommes. Chaque *Kapo* avait un commando de 10 à 20 prisonniers sous sa responsabilité. Mais il est lui-même sous la coupe des super *Kapos*, grands caïds, les plus féroces, et surtout sous celle des SS à tête de mort.

Peu à peu des filiales du premier camp, appelé alors KL Auschwitz, virent le jour. Ce premier camp fut donc appelé Auschwitz I ou A I. Puis apparurent Auschwitz II Birkenau (A II), Auschwitz III Monowitz (A III) et les divers camps de transit.

La plus grande filiale était A II Birkenau, le vrai centre d'extermination. Il se situait à 3 km d'A I et de la gare, sinistre camp avec sa voie ferrée traversant la "porte de la mort". Birkenau (en polonais Brzezinka : "Petit bois de bouleaux") se trouvait au centre de la boucle que la rivière Sola formait en se jetant dans la Vistule. Les Allemands avaient expulsé tous les Polonais de ce secteur. Commencé en 1941, il finira par atteindre un maximum de 100 000 prisonniers hommes et femmes, en juillet 1944.

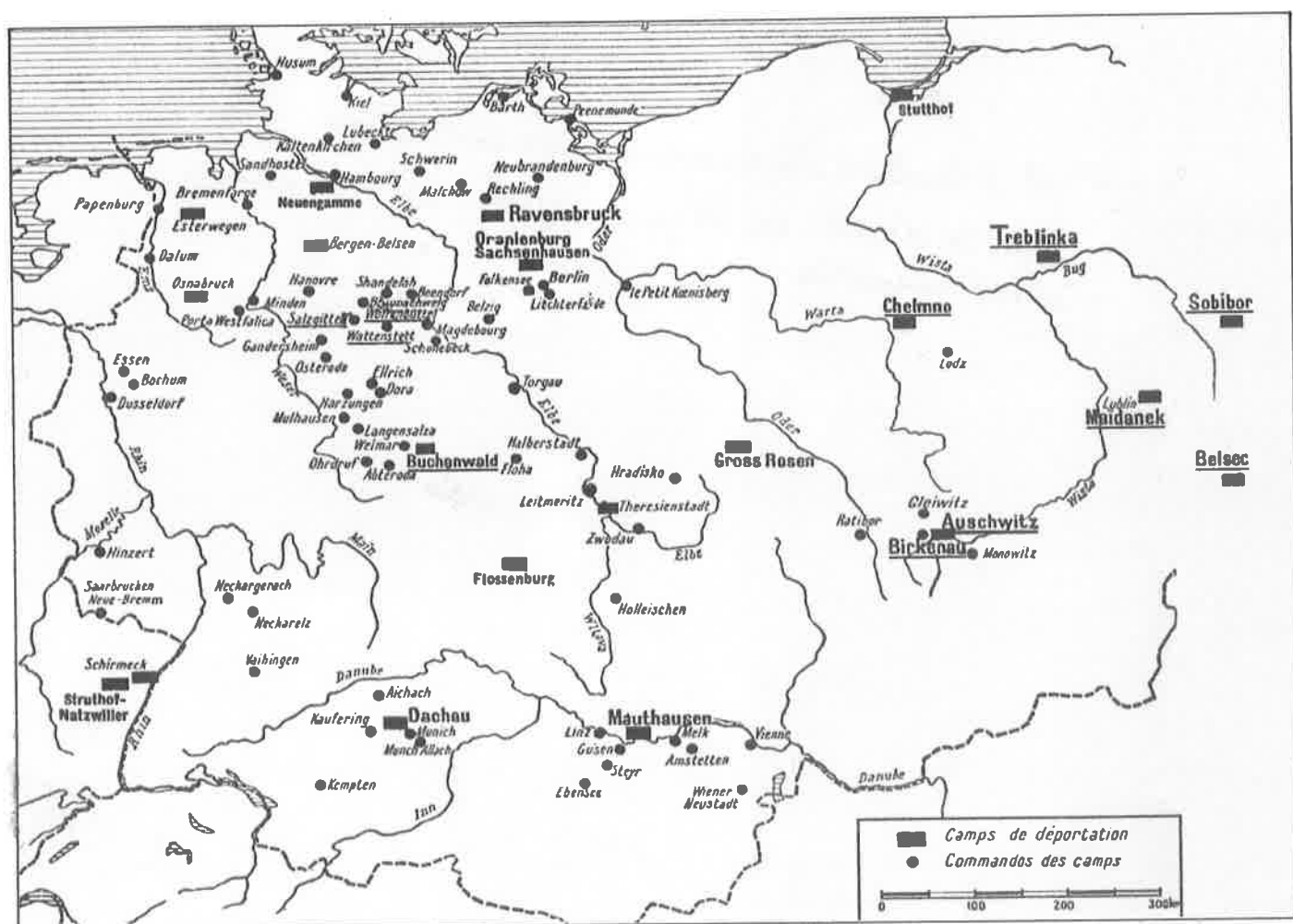
²⁸ Les détenus : c'est le terme employé par les Allemands pour désigner les déportés des camps. Nous les appelons couramment les *pyjamas* à cause de leur tenue. Les prisonniers de guerre étaient appelés *Kriegsgefangenen* (KG).

²⁹ En 1940 un premier projet de Hitler consistait à "parquer" 4 millions de juifs à Madagascar (cf. *Shoah l'impossible oublié*, p. 80).

En août 1944, les trois camps d'Auschwitz³⁰ : A I (gare), A II (Birkenau) et A III (Monowitz) compteront en tout 105 000 prisonniers (hommes et femmes). S'y ajoutaient environ 50 000 autres prisonniers en "dépôt" dans les camps de transit. Ces camps, près d'une trentaine étaient dispersés en Haute-Silésie. A l'époque nous ne connaissions que A I, A II et A III que nous ne distinguions pas. Nous ignorions d'ailleurs l'existence d'autres camps de ce genre en Allemagne.

Birkenau était un véritable complexe d'extermination parfaitement organisé. Pour la plupart des arrivants ce n'était, hélas, qu'un bref lieu de passage. Il avait de grandes chambres à gaz, ressemblant à des douches, pouvant tuer 1 000 à 1 500 personnes en 20 minutes. De puissants fours crématoires brûlaient les victimes. D'où l'expression courante au camp français : "passer par la cheminée", c'est-à-dire : mourir.

Lorsque les fours crématoires ne suffisaient pas, surtout en juillet 1944 avec l'arrivée des Juifs hongrois, on en vint à brûler les cadavres dehors, en tas avec du bois et de l'essence. L'odeur de la chair brûlée nous parvenait souvent, selon la direction des vents. Nous devions être à 3 ou 4 km de là.



Situation des camps de concentration :
sur la droite, en Pologne occupée, les six camps d'extermination.

³⁰ Cf. *Auschwitz, camp hitlérien d'extermination*, p. 35.

Les camps de concentration : *Konzentrationslager* ou *KL*³¹

Himmler en est le responsable.

1933 :

création du premier camp pour opposants allemands, à Dachau. Une douzaine d'autres vont s'ouvrir jusqu'en 1939.

1940 à Oswiecim que les Allemands appellent Auschwitz :

Janvier : décision d'ouvrir un KL pour opposants dans la caserne polonaise.

Mars : arrivée de 40 détenus du KL Sachsenhausen (condamnés de droit commun). Ils seront les premiers *Kapos* (responsables d'un commando de détenus).

Juin : arrivée du premier convoi de prisonniers polonais.

1941 : projet d'agrandissement du KL d'Auschwitz I.

Expulsion des populations : les SS et les spécialistes de la future firme prennent la place dans la ville d'Auschwitz.

Mars : début de la construction de l'usine Buna Werke – IG Farben ; agrandissement de A I et construction d'Auschwitz II sur un terrain de 720 m sur 2 740 m, capable de recevoir 100 000 prisonniers : Birkenau. Puis construction d'Auschwitz III, Monowitz, pour recevoir les ouvriers de l'usine à construire. Création successive de filiales d'Auschwitz III (20 ou 30 dans la région).

1942 : 20 janvier : conférence de Wannsee, décision de la "solution finale" des Juifs ; janvier : début de l'extermination des Juifs.

1944 : tous les camps de concentration d'Auschwitz sont à leur maximum : 150 000 hommes et femmes. Plusieurs millions sont gazés et brûlés sans être enregistrés.

On trouve 400 000 enregistrés. Ne recevaient un numéro que ceux qui étaient sélectionnés pour le travail. Le dernier numéro, 202 499, a été donné en janvier 1945.

Il y avait dans le Reich un grand nombre de camps de concentration : Dachau, Dora, Struthof (en Alsace) etc. Tous les camps d'extermination se trouvaient sur le territoire polonais. Il y en avait six : Chelmno, Treblinka, Sobibor, Maïdanek, Belzec et Auschwitz-Birkenau³².

Les nazis avaient déjà gazé des malades mentaux ou profondément handicapés au monoxyde de carbone dès 1935 (*Opération T 4*). Mais ils avaient dû les interrompre face aux réactions des Eglises. Ces gazages recommenceront avec la guerre dans des camions aménagés, à l'arrière du front russe. Ils seront organisés à partir de décembre 1941 à Chelmno, 1^{er} camp d'extermination des Juifs. Puis seront bâties les chambres à gaz avec utilisation du célèbre *cyclon B*. Tout cela, bien sûr, nous l'ignorions lors de notre séjour à Auschwitz.

³¹ Tous les détails de cet encadré sont tirés de *Auschwitz* (Interpress), *Volontaire pour Auschwitz* ou *Schoah, impossible oubli*, voir bibliographie p. 94

³² Cf. carte p. 24.

Quelques termes pour comprendre

Le **N.S.D.A.P.** : Parti national socialiste des travailleurs allemands. Parti unique en juillet 1933.

La **SA (STURM ABTEILUNG)** : "section d'assaut du parti". Mise au pas par HITLER et la SS en 1934 ("Nuit des longs couteaux"). Le SA (membre de la SA) porte un uniforme jaune, croix gammée au bras gauche.

La **SS (SCHUTZSTAFFEL)** : "la garde de protection" avec Himmler et des hommes sélectionnés (race, idée...). Le SS porte un uniforme noir : "l'Ordre Noir". Certains SS portent la tenue *Feldgrau* avec la tête de mort (gardiens des camps). La **WAFFEN SS** correspond à la branche armée. Elle sera ouverte à des volontaires non allemands qui cèderont à la propagande.

La **GESTAPO (GEHEIME STAATSPOLIZEI)** : "police secrète d'Etat" dépendant de la SS.

La **HITLER JUGEND** : Jeunesse hitlérienne (garçons et filles).

Je me souviens de la matinée du dimanche 9 juillet 1944. Alerte ! Nous prenons nos sacs contenant les "choses à sauver" et courons hors du camp du côté de la Vistule. La ligne de chemin de fer passait par là. Nous voyons arriver un long train de wagons à bestiaux. Il n'entre pas en gare à cause de l'alerte. Il stoppe à quelque 200 mètres de nous. Des SS paraissent, montent sur le toit des wagons, d'autres font les 100 pas autour, avec leurs mitraillettes et leurs chiens. Nous avons compris tout de suite qu'il s'agissait d'un train de déportés juifs et nous nous sommes bien gardés d'approcher. Le convoi venait de Budapest. Nous retrouverons les survivants 8 jours plus tard sur le chantier.

Auschwitz III Monowitz (KL A III) fut créé à 6 km à l'est d'Auschwitz. C'était près de l'immense terrain où devait s'élever l'usine *Buna Werke IG Farben*, dont la construction avait commencé en 1941. Ce KL A III était là pour fournir la main-d'œuvre de l'usine. C'étaient les prisonniers de ce camp qui travaillaient avec nous. Il n'y avait que des hommes. Les accords passés entre la firme *IG Farben* et la SS, prévoyaient que l'IG payerait à la S.S., 3 Mark par jour pour un ouvrier qualifié, et 2 Mark pour un ouvrier non qualifié. Certains textes disent 4 et 3 Mark. Le détenu, bien sûr, ne touchait rien.

D'autres filiales furent créées ici ou là dans les environs du bassin industriel de la Haute-Silésie, autour de Kattowitz, Sosnowitz... Peut-être 30 ou 40 sous-camps. Chacun était régi par la SS. Un commandant en était responsable sous l'autorité du grand commandant d'Auschwitz I. Plus tard, l'un d'eux, le commandant Rudolf Höss³³, fut pris, condamné et pendu dans son camp d'A I en 1947, devant les premiers crématoires à avoir fonctionné ! On lui avait laissé le temps d'écrire ses mémoires. Elles ont été éditées³⁴.

Chaque camp comptait une unité de soldats SS. Chacun portant une tête de mort sur le calot. Les divers KL d'Auschwitz comptaient 3 250 SS de tout grade en août 1944. Leur

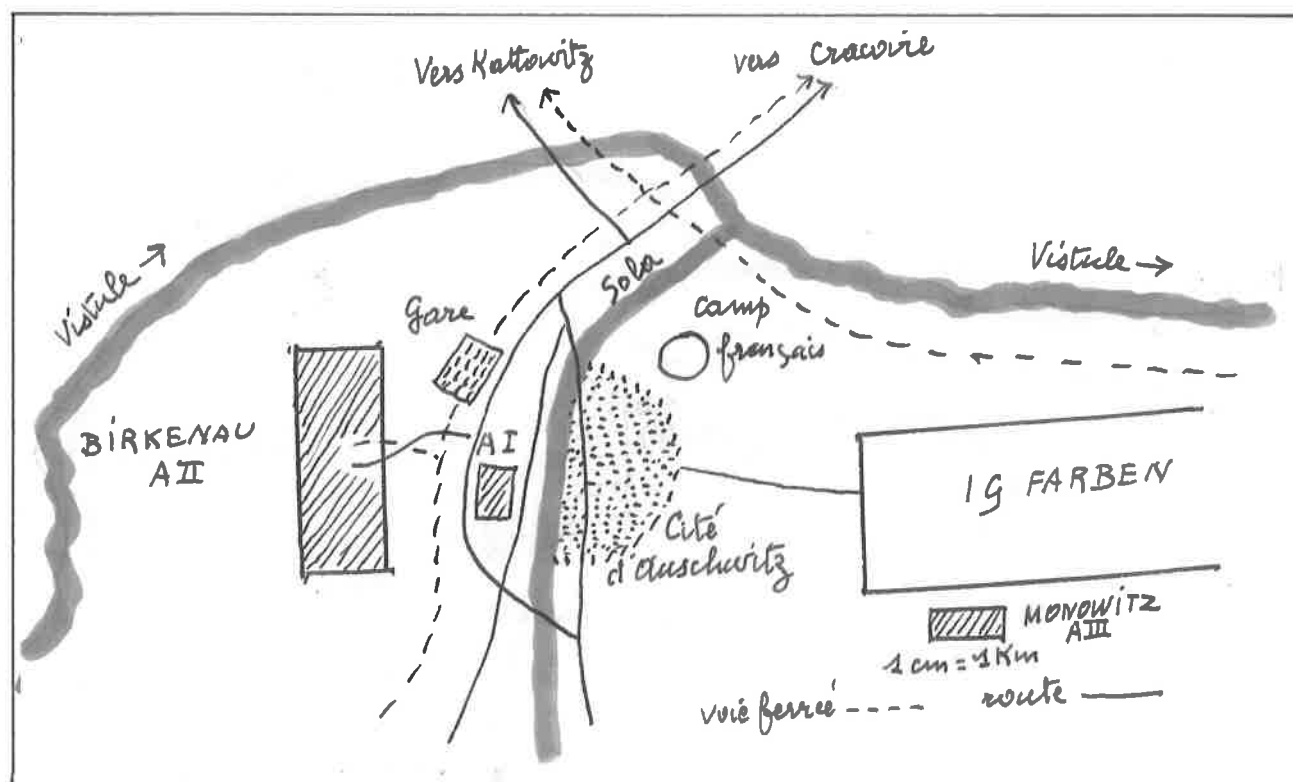
³³ A ne pas confondre avec Rudolf Hess, dignitaire nazi qui s'était enfui en Angleterre en 1941 et qui est mort à la prison de Spandau (Berlin) en 1988.

³⁴ *Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz parle*, La Découverte, 9 bis, rue Abel-Moualacque, Paris 1995.

"honneur" était d'assurer une rigoureuse discipline et d'obéir aux ordres sans se poser de questions. Avec leurs mitraillettes et leurs chiens tenus en laisse, ils accompagnaient les commandos allant au travail. Souvent les détenus portaient une civière pour ramener le camarade qui mourrait sur le chantier. Les *Kapos* n'arrêtaient pas de compter et recompter leurs hommes. Ils en étaient responsables.

Personnellement je n'ai jamais vu de SS tuer ou frapper un détenu³⁵. J'ai vu des *Kapos* frapper et crier. Il est vrai qu'une évolution s'était produite. Peu après l'ouverture d'A I avait été prévue la "solution finale" : gazage et crématoires. Ne survivraient alors que les ouvriers sélectionnés indispensables à la marche du camp. Entre autre le *Spezial Kommando*, chargé du gazage et des fours. Ils avaient quelques avantages (nourriture, logement) mais ils y "passaient" à leur tour lorsque les arrivées se ralentissaient. Tous les autres détenus, laissés en vie, étaient maltraités et très mal nourris.

Puis, fin 1942 début 1943, le sort des armes changea. Les responsables nazis pensèrent alors à "rentabiliser" les prisonniers. On ne gazait que les moins de 14 ans, les plus de 45 et les malades. Les autres, hommes et femmes, après la sélection, étaient répartis dans les divers camps et les usines. On calculait qu'un détenu pouvait survivre 6 mois au travail. De ce fait, la discipline devint moins rude, l'alimentation moins réduite, c'est à cette époque que nous avons rencontré le sinistre camp. De fait, en novembre 1943, Höss fut nommé à Berlin. Son remplaçant Liebehenschel relâcha un peu la discipline du camp³⁶.



Plan d'Auschwitz avec les 3 camps de concentration (A I, AII et AIII),
le chantier IG Farben, la ville et le camp français.

³⁵ Garlinski, dans son livre : *Volontaire pour Auschwitz* (p. 189 et suivantes) cite quelques SS ayant des sentiments humains, aidant les déportés. Certains sont dénoncés, dégradés et fusillés.

³⁶ Cf. *Volontaire pour Auschwitz*, op. cit., p. 200.

Les *Häftlinge* du KL Auschwitz

Les prisonniers du camp de concentration

Leur triste sort a été très bien décrit par Primo Levi dans son livre : *Si c'est un homme*³⁷. Lui-même, Juif italien, déporté au camp de Monowitz, travaillait à l'*IG Farben*. Il a été libéré in extremis par les avant-gardes du général Koniev, le 27 janvier 1945. Il raconte ce qu'il a vécu et enduré.

Le déporté juif qui, à la sélection, échappait à la chambre à gaz, était rasé entièrement et tatoué sur le bras gauche d'un numéro matricule. Son identité était gommée, il venait de perdre son nom, remplacé par ce numéro. Il devait l'apprendre par cœur et le réciter à toute occasion sans bredouiller. Il revêtait un uniforme rayé en longueur bleu et blanc. Sur la veste, le pantalon et le pardessus d'hiver était cousue une bande d'étoffe portant le numéro et les triangles de couleur précisant son origine. Triangle vert : droit commun ; rouge : politique ; rose : homosexuel ; violet : témoin de Jéhovah ; noir : asociaux. Les Juifs portaient l'étoile de David à six branches formée par un triangle rouge sur un triangle jaune. C'étaient les plus nombreux sur le chantier. L'un d'eux m'avait donné un numéro en souvenir : le sien ? celui d'un autre ? J'ignore...³⁸

En hiver les détenus portaient un frêle pardessus également rayé. Parfois un tricot en dessous. Ils entouraient leurs pieds de bouts d'étoffe et chaussaient les célèbres *Holzschuhe* : sortes de galoches hautes. Ils étaient coiffés d'une calotte : la *Mütze*, qu'ils devaient apprendre à quitter prestement aux ordres de *Mütze ab !!* ("quittez la calotte"). Cet habillement insuffisant n'arrivait pas à les protéger des rigueurs de l'hiver polonais, avec parfois 20° ou 25 ° en dessous de zéro.

Le matin les commandos quittaient le camp, en rang par 4, pas cadencé, au rythme de l'orchestre du camp. Même cérémonial au retour. Ils étaient répartis comme nous dans les diverses firmes. C'est là que nous les rencontrions. BK avait un commando d'une dizaine d'hommes. Ils mangeaient assez près de nous, nous pouvions voir leur "menu". A midi ils touchaient une infâme soupe ; et le soir, nous disaient-ils, au retour un repas insuffisant : pommes de terre et choux, avec de la margarine, une saucisse et un morceau de pain noir.

Dans le camp des détenus s'était constituée une hiérarchie. En haut les *Prominenten*, les dégourdis, les bien placés qui constituaient la classe supérieure des prisonniers. Nous en avons repérés. Au fond les *Muselmanen* (en argot du camp), ceux qui étaient épuisés, moralement et physiquement : on les voyait dépérir peu à peu et disparaître du chantier. La chance de survie variait beaucoup selon le travail, la relation au *Kapo*, la faculté ou non d'appartenir à un groupe. On comptait les Juifs polonais – les plus nombreux – les Juifs allemands, hongrois, français, etc. Leur capacité de résistance dépendait de nombreux facteurs : chance, moral, débrouillardise surtout. Je n'ai pas vu de prisonniers russes avec les déportés juifs de Monowitz. Ils avaient un camp spécial, à mon avis.

Beaucoup parlaient plusieurs langues. Je me souviens d'un Juif fort disert, survolté par l'événement du débarquement : il donnait une sorte de conférence de presse, en quatre langues, à l'abri des machines dans l'atelier. Il semblait bien documenté. Beaucoup parlaient yiddish, sorte de patois des communautés juives d'Europe centrale. Parfois des Juifs français causaient avec nous. Tout à coup ils parlaient yiddish entre eux, ce qui mettait vite une barrière entre les deux groupes.

On trouvait aussi des non-Juifs parmi les déportés. J'ai rencontré deux Français du STO, classe 42 comme nous, l'un d'Angers, l'autre d'Andrézieux. Tous deux, pris avec une fille allemande, avaient été condamnés au KL ; la fille à la prison. J'ai retrouvé plus tard celui

³⁷ Guilio Einaudi, éditeur, Turin 1958-1978.

³⁸ Voir planche couleur p. 55.

d'Andrézieux : il m'a raconté la fin de son martyre en 1945. Il est décédé depuis longtemps. On trouvait aussi des déportés tsiganes, des déportés homosexuels, sans oublier les détenus politiques ou de droit commun. Ces derniers étaient souvent *Kapos*.

Théoriquement nous n'avions pas le droit de leur parler. Mais allez nous en empêcher !... Les Juifs français recherchaient notre compagnie, ce que nous comprenions bien. Et nous y arrivions derrière les bâtiments, les machines ou les sacs de ciment. Si nous étions pris, eux seuls payaient la facture aux *Kapos*, voire aux SS. Cependant il fallait bien se parler à cause du travail. Je me souviens du soudeur de BK, Français souriant et sympathique. Il soudait nos tuyaux. Avec lui nous étions bien renseignés sur leur vie au camp. Je me rappelle aussi ce grand docteur juif de Nice qui me donnait de la poudre de charbon contre la diarrhée et me pressait un furoncle au front. Sans doute l'ai-je payé d'une tartine de margarine ? J'ai oublié ! Un autre, ancien capitaine de Chasseurs Alpains, petit homme très noble, mais un peu susceptible...

Un autre très soigné prétendait ne manquer que de deux choses : les femmes et je ne sais plus quoi... Un autre, me sachant séminariste, m'expliquait paternellement le sens des termes grivois que j'ignorais. Cet autre encore, maigre, efflanqué, que j'ai vu se lever au milieu de ses camarades assis à la pause ; il a fait un grand signe de croix avant de manger son pain... Je n'ai pu repérer de loin la couleur de son triangle. Que de rencontres plus ou moins furtives, et que de surprises !...

Avec les déportés nous faisions du troc, du marché noir. Ils se débrouillaient pour obtenir - je ne sais comment - des effets pillés dans le secteur *Canada* du camp. *Canada* était l'immense entrepôt où étaient triés et stockés les bagages volumineux déchargés à l'arrivée des convois. Les déportés nous vendaient en cachette les produits de ces fuites, contre du pain ou des cigarettes. Le trafic des biens de *Canada* était immense. S'y adonnaient aussi bien les détenus avec les *Kapos* que les SS eux-mêmes. Parfois le commandant du camp devait intervenir et sévir lourdement.



Entrée du camp Auschwitz II Birkenau : la célèbre *Porte de la mort* par où arrivaient les convois.

Les déportés nous racontaient leur arrestation, leur terrible voyage, leur arrivée, leur vie au camp. Parfois 3 heures au garde-à-vous, tête nue, la nuit dans la neige, comme punition collective. Une autre fois la longue attente, même attitude, pour assister à une pendaison, suite à une évasion manquée. Ces évasions étaient rarissimes. On compte qu'il a pu s'en produire, en tout, seulement 450, dont à peine 200 réussies. Ces tentatives étaient désespérées, vouées à l'échec si on n'était pas Juif polonais³⁹, car il fallait trouver de l'aide une fois hors du camp et se faire comprendre.

Au bout de quelques semaines, ou de quelques mois, nous étions tous au courant de cette vie concentrationnaire, terrible et sans issue. C'est ce que je raconte dans ces lignes, en y ajoutant les précisions que divers ouvrages sur le sujet m'ont appris après mon retour. A cette époque, connaissant cette tragique vérité, qu'y pouvions-nous ? Étions-nous préparés à pareille confrontation ? Je me pose encore ces questions. A part une conversation avec les détenus, une partie de rigolade – certains étaient jeunes comme nous – une tartine, une cigarette, une soupe...

Voilà bien un constat triste à reconnaître... Eux et nous : deux mondes se côtoyaient et, sans plus, prenaient acte de cette fréquentation. Surpris au début, choqués en découvrant le sort de ces hommes et de ces femmes, les plaignant de tout notre cœur, nous avons fini par nous habituer à leur présence. Ils étaient partout, dans tous les secteurs de l'immense chantier. Nous ne pouvions les ignorer. Leur présence constituait pour nous une épée de Damoclès sur nos têtes, au cas où.... ! Ca nous faisait réfléchir.

Le soir, eux rejoignaient leur enfer. De notre côté nous rentrions au camp, où nous étions entre Français... Oui, vraiment, un autre monde !...

2 - Avec les Allemands

Quelques précisions d'abord. Rappelons que nous étions dans la Pologne d'avant 1939. Nous ne rencontrions donc pas de civils ni de familles allemandes. Ceux que nous pouvions côtoyer étaient travailleurs à la firme *IG Farben*, hommes surtout, mais en général assez âgés ou réformés, ou surtout indispensables à l'usine.

Encore fallait-il distinguer deux catégories d'Allemands. D'abord les Allemands de souche, la plupart venant de la vallée du Rhin où était le siège de l'*IG Farben* à Ludwigshafen. Ensuite les Allemands appelés *Volksdeutschen*, certains d'origine tchèque ou polonaise, à qui on avait octroyé la nationalité allemande. A tort ou à raison nous n'accordions pas à ces derniers une confiance totale : nous ne savions pas bien où les situer dans leurs opinions.

Mais avant d'aller plus loin essayons de répondre à cette question : que pensaient les Allemands des jeunes Français travaillant en Allemagne, ceux de l'*Arbeitsdienst*⁴⁰ comme ils disaient ? Ce n'est pas très facile de répondre. On leur avait dit que ces jeunes venaient, par leur travail, aider l'Allemagne à combattre le bolchevisme. Ils l'avaient cru. Puis intrigués par notre comportement frondeur, notre peu de zèle au travail, ils finissaient par se poser des questions. Des questions qu'ils nous adressaient parfois, s'ils avaient confiance. Nous leur répondions... plus ou moins... un peu ou beaucoup, car il fallait toujours se méfier... Peut-être à la fin de la guerre avaient-ils découvert une grande partie de la réalité ?

Nos rapports avec l'armée allemande

Avec les SS : c'étaient les purs et les durs de l'armée, ceux qui dirigeaient la *Gestapo* (Police secrète). Nous n'avions aucun rapport avec eux. Nous les évitions. C'était la méfiance la

³⁹ *Volontaire pour Auschwitz* ; Joseph Grabowski raconte dans ce livre son évasion réussie.

⁴⁰ Le service du travail qui englobait aussi les Allemands.

plus totale. Nous les croisions surtout sur le chantier, avec leur tête de mort sur le calot, mais aussi parfois lors d'une sortie ou d'une permission.

Le dimanche 24 octobre 1943, nous étions 3 ou 4 à Kattowitz à attendre le tram. Un SS nous aborde. Il est Alsacien et ne nous inspire pas confiance : un Alsacien chez les SS, ça nous paraît louche. Naïvement, prétextant notre ignorance, nous lui demandons où se trouvait le front : "Il s'est bien rapproché", nous répond-il. Nous n'insistons pas. Lui non plus.

Un autre dimanche j'allais voir un camarade malade dans un hôpital de Sosnowitz. J'avais perdu mon chemin. Je m'enfile dans une grande cour : c'était une caserne SS. J'allais effectuer un rapide repli stratégique lorsque je m'entends héler dans un accent de titi parisien : *Hé toi, là-bas, qu'est-ce que tu fais là ?* Un Français avec son béret ça se reconnaît de loin. Dans un groupe de tout jeunes SS je découvre celui qui m'appelait. Il était de Paris et s'était engagé dans la *Waffen* SS. Il m'a donné mon renseignement, et je ne me suis pas attardé par là.

Avec la *Wehrmacht*, l'armée allemande ordinaire. C'était tout différent, nous faisions parfois des rencontres sympathiques et vraies, surtout fin 1944.

Un dimanche, encore, nous étions à Kattowitz, 3 ou 4 Français attablés à côté de 2 soldats allemands assez âgés. Nous bavardions. Ils me faisaient des compliments sur mon allemand – ça fait toujours plaisir ! Ils étaient mobilisés depuis 7 ou 8 ans, portaient sur la poitrine les insignes de leurs campagnes, et ils en avaient assez : *Scheisskrieg* ! (Merde à la guerre !). Tout d'un coup entre un jeune *Waffen* SS belge qui tape les talons et salue : *Heil Hitler* ! Les 2 soldats chuchotent à nos oreilles : *Ganz dumm ! Ganz verrückt !* (Complètement idiot, complètement cinglé !!). Ces deux soldats devaient être très amis, et se sentir en confiance avec nous, pour parler aussi librement. Il est vrai que "ça sentait déjà la fin".

Mon camarade Jean Gagnaire de Saint-Jean-Soleymieux s'était un jour camouflé derrière des machines pour "tirer au flanc" un dimanche de travail. Passe un SS gardien de déportés qui l'insulte et le fait lever promptement. Arrive un soldat de la *Wehrmacht*, sans doute gardien des Anglais. Il parle au SS. Malheureusement Gagnaire ne comprenait pas. Tout d'un coup le ton a monté entre les 2 militaires. Le SS le prend de haut. Le soldat lui montre calmement ses insignes à la poitrine : *Afrika Korps, Ost Front* (Armée d'Afrique, Front de l'Est)... Le SS "s'écroule" et disparaît pendant que le soldat sourit malicieusement. Entre la SS et la *Wehrmacht* ce n'était pas le grand amour, loin de là... Et depuis longtemps.

Pendant les moments les plus durs de l'hiver 1944-1945, quand nous étions errants et affamés, les soldats allemands nous ont parfois donné du pain. Je ne l'ai pas oublié !

Quelques figures d'Allemands

Le docteur Eggert

J'ai raconté son accueil qu'il voulait sympathique à notre égard. Cet ingénieur de plus de 55 ans parlait un français convenable. Mais surtout son attitude a toujours été très correcte avec nous. Si nous n'avons jamais été inquiétés au bureau, c'est sans doute à lui que nous le devons. Il nous a rendu de fiers services. J'en reparlerai...

Le docteur Müller

Un autre cas... C'était l'un des grands ingénieurs de BK, raide, toujours dans sa blouse blanche, regardant les gens de haut. Il nous expliquait un jour que le *very gentleman* parlait allemand et anglais... A nous de conclure. Il prétendait ne pas comprendre le français. Un jour, faisant la queue à la pointeuse, je me mets à chanter sur son passage :

*Ca s'est passé un dimanche,
Un dimanche au bord de l'eau,
Elle avait mis sa robe blanche...*

Il m'a foudroyé du regard. J'avais compris. Aussi lorsque nous étions convoqués dans son bureau pour le travail, nous faisons nos réflexions en argot "pour qu'il y pige couic !"

Le docteur Gnann

C'était l'ingénieur chargé de mon équipe : un Rhénan sympathique, avec ses petites lunettes, parlant bien français. Nous l'avons vu avec l'uniforme jaune des SA et la croix gammée, comme la plupart des autres ingénieurs, lors des grandes manifestations nazies. Se disant catholique et intrigué par notre présence, il m'a demandé pourquoi un séminariste était en Allemagne, à l'*Arbeitsdienst* ? Je le lui ai expliqué clairement. La confiance s'était établie.

Meister X

J'ai oublié son nom, mais pas le ton de nos relations. C'était un *Obermeister*, contremaître supérieur. Il parlait bien le français avec un fort accent germanique. Nos premières rencontres avaient été aigres. Lui et moi, on ne se "loupait" pas, dans un humour parfois grinçant. Un jour, me voyant arriver, il me lance : *Allons z'enfant de la patrie...* Je lui réponds : *Le jour de gloire est arrivé.* - *Non, le chour de trefail est arrivé.*

Une autre fois l'échange a été encore plus acide. Trouvant Henri France dans le couloir du bureau, il l'arrête : *Les Franzais zont des zalauds !* (la phrase est marquée sur mon carnet : 22 octobre 1943). Les toilettes étaient sales, paraît-il. Henri France monte dare-dare chez le docteur Eggert faire le rapport. *Meister X* a dû présenter des excuses. Tout ça augurait mal de l'avenir. Nous allions l'apprendre plus tard à nos dépens.

Meister Y

J'ai oublié le nom de ce petit chef d'équipe teigneux à qui nous avons joué un bon tour. Un matin, l'un de nous ferme sa caisse à outils et garde la clef. Nous épions la suite du coin de l'œil... L'homme arrive et trouve sa caisse fermée. Il fouille ses poches, regarde autour de lui sur l'établi, par terre, rien... Nous avons compris et nous lui proposons fraternellement de l'aider à chercher. Ça dure un bon moment au cours duquel nous faisons des réflexions moqueuses... en bon français. Quand nous estimons que la comédie a assez duré, l'un de nous le heurte légèrement pendant que l'autre lui glisse la clef dans la poche. Quelques minutes encore de recherches infructueuses, lorsque notre homme met machinalement la main dans sa poche... et trouve sa clef, interloqué... Nous poussons des ah ! mais nous "l'engueulons" copieusement pour nous avoir fait perdre un temps de travail précieux ! Une bonne histoire à raconter à l'équipe le soir...

Hütter, dit *Komm komm*⁴¹

Je crois que toutes les usines allemandes avaient un *komm komm*. Le nôtre était patron de l'atelier BK et surveillait la pointeuse. Il criait souvent et très fort. Mais au fond c'était un brave homme qui nous a toujours respectés. L'inverse était-il vrai ? Un matin en arrivant nous l'entendons crier et pleurer à son bureau. "Son fils a été tué sur le front est", dit quelqu'un. "Ca en fera un de moins", commente un de nous... Dans ce sinistre lieu d'Auschwitz d'où les sentiments humains étaient bannis, nous nous laissions imprégner par l'ambiance.

Ziemann

C'était notre contremaître au montage des machines. Un homme sans histoire, ayant dépassé la cinquantaine, comme tous les autres. Avec un accent bien particulier : *zwanziche...* *fertiche* pour *zwanzig* (vingt), *fertig* (fini). Je crois qu'il en avait pris son parti avec ces surprenants Français : les laisser travailler à leur guise, ne pas leur faire d'histoires pour être tranquille. Le seul problème pour nous : il arrivait sur le lieu de travail en vélo, alors attention à ne pas nous faire surprendre à ne rien faire. Mais il savait avoir de l'humour.

⁴¹ Langage habituel du contremaître pour nous appeler : *Viens ici...*

Mitchke

Réformé de la *Wehrmacht*, il avait le visage déformé de naissance. Il travaillait parfois près de nous silencieux, taciturne. Je le prenais pour un peu "demeuré". Un jour nous en sommes venus à parler. Il m'a demandé ma profession : *Etudiant*. – *En quoi ?* – *Etudiant en théologie*. – *Clergé régulier ou clergé séculier ?* Ajouta-t-il. – *Clergé séculier*. Il regarde autour de lui. Personne. alors il sort son portefeuille de la poche et me montre une photo : une famille avec un prêtre en soutane. *C'est le frère de ma femme, il est Jésuite...* Là-bas les surprises ne manquaient pas. Dès lors nous nous sommes regardés différemment.

La Grand' blonde

Nous rencontrions très peu de femmes allemandes, celle-ci était connue de tous les Français qui n'avaient pas hésité à la baptiser de ce nom. Elle régnait en patronne sur l'immense cantine et sur les longues queues attendant la distribution. Elle faisait régner par sa prestance et sa voix un ordre bien germanique. Tout le monde la craignait car elle pouvait nous refouler. A une certaine époque, à cause de mes horaires de travail, j'arrivais souvent à la fin de la distribution. Les serveurs étaient absents du guichet, je devais me manifester. Elle m'avait remarqué ; touchée sans doute par mes bonnes manières – nous savions pratiquer l'opération charme – j'avais droit à un sourire et surtout à une louche avantageuse de rata... Nos relations ne sont jamais allées plus loin.

3 - Avec les prisonniers britanniques

Ils étaient anglais, canadiens, australiens et néo-zélandais, tous arrivés à la firme le 24 septembre 1943. Sans doute étaient-ils plusieurs centaines. Certains avaient fait partie du corps franc lancé sur Dieppe le 22 août 1942⁴². Quelques-uns nous racontaient leurs cruautés sur les soldats allemands, à leur débarquement, et les sévices endurés en représailles les 6 premiers mois de leur captivité ? Fallait-il croire ces "têtes brûlées" ? Elles étaient minoritaires dans le commando de prisonniers de guerre britanniques, gardé par la *Wehrmacht*.

La plupart avaient été pris par l'*Afrika Korps*. Ils arrivaient le matin à l'usine, flegmatiques, sanglés dans leur uniforme au pli de pantalon impeccable. Ils étaient encore plus "flemmards" que nous, et les Allemands n'y pouvaient rien. Théoriquement nous n'avions pas le droit de communiquer. Mais nous ne nous gênions pas. Quelques Canadiens parlaient français. Les autres non. Comme mes connaissances en anglais étaient minces, ça n'allait jamais bien loin.

Un jour d'hiver cependant, le 8 décembre 1943, la neige étant tombée, les Français de la firme profitent de l'arrêt de midi pour entreprendre une bataille de boules de neige contre les Anglais. La lutte venait de commencer, ardente et joyeuse, quand le docteur Eggert, passant par là, intervient : *Il ne convient pas de vous battre avec les Anglais*. Aussitôt nous cessons le combat. J'ai simplement noté sur le carnet : la bataille de boules de neige. C'était une bataille fraternelle ; malgré la "dent" que la France gardait contre l'Angleterre qui avait écrasé la flotte française à Mers el-Kébir le 7 juillet 1940. La propagande allemande avait su utiliser l'événement.

Les Anglais de ce camp ont payé très cher au premier bombardement d'Auschwitz le 20 août 1944. Ils ont déploré 39 morts. Ils avaient eu un tué dans un accident de chantier le 23 février 1944. Je signale que dans la Haute-Silésie nous n'avons jamais vu de prisonniers français. Roger Tardy, séminariste de Lyon, disait avoir vu des prisonniers français transformés en travailleurs libres au sud-ouest de la Haute-Silésie. Cela nous étonnait mais c'était possible.

⁴² 6 000 hommes sont lancés sur Dieppe, pour tâter les défenses : moins de 3 000 pourront rentrer. Les autres sont tués ou prisonniers (cf. *2 194 jours de guerre*, op. cit., p. 282).

4 - Avec les Polonais

Nous étions chez eux, même si les Allemands avaient germanisé au maximum la ville et la Haute-Silésie (Oberschlesien-O.S.). Nous avons l'impression de rencontrer surtout des vieilles femmes⁴³ et peu d'hommes. Où étaient-ils ? Sur le chantier ou ailleurs ?

Au travail nous rencontrions des Polonais de deux catégories : les prisonniers de guerre avec un grand P dans le dos qu'ils ont gardé pendant 6 mois, et d'autres plus jeunes au travail obligatoire comme nous. Ces derniers en voulaient à la France de les avoir abandonnés en septembre 1939. Je me souviens d'une discussion orageuse à ce sujet un jour de travail pendant la pause de midi. Ils avaient quelques raisons d'être amers.

Les hommes plus âgés restaient plus mesurés. Leur attachement à la France était resté intact après notre défaite de 1940. Beaucoup d'ailleurs parlaient français et avaient travaillé chez nous avant la guerre.

Les Français du camp avaient quelques occasions de rencontrer la population polonaise. La langue limitait cependant la communication. Nous rencontrions des femmes dans les magasins de la ville. Nous y étions bien reçus, après le premier mois difficile où nous nous faisions refouler. Je le dirai plus loin. Mais ces commerçantes étaient-elles polonaises ou allemandes ? Car c'est en allemand que nous parlions. Nous croisions aussi les jeunes filles polonaises qui nettoyaient les baraques pendant que nous étions sur le chantier.

Les rencontres les plus intéressantes avaient lieu lorsque nous allions nous promener dans la campagne environnante. Les gens parfois nous invitaient à entrer chez eux et nous offraient à boire. Il se produisait des histoires cocasses. Un dimanche, le camarade français interprète du camp se promenait et ne trouvait plus son chemin. Il arrête un Polonais et le questionne en allemand. L'autre ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre. Le camarade dépité s'exclame en français : *Oh merde ! dans ce sale pays, impossible de se faire entendre !* – *Ah mais vous êtes français*, répond le Polonais dans notre langue. Il avait vécu chez nous. Que de surprises !...

Nous, les séminaristes, n'avions guère plus de relations avec les civils que les autres Français du camp. Sans doute les gens de la ville nous avaient repérés aux messes ou avec leurs prêtres. Aux grandes fêtes, en effet, nous participions à l'office en soutane et en surplis blanc. Certains nous disaient bonjour avec un sourire. Le 4 novembre 1944, après la messe, dans le tambour⁴⁴ de l'église, une jeune femme me bouscule et me refile un paquet avant de s'éclipser sans un mot. C'étaient des vivres. Que voulait-elle par ce geste ? Il fallait toujours se poser des questions. Les prêtres n'ont pas pu savoir qui elle était, d'après la description vague que nous leur avons faite... Quelques jours après, même surprise... Nous ouvrons le paquet. Il contient une lettre en polonais. Aussitôt nous la portons traduire. Le prêtre dit : *Nous la connaissons bien, c'est une bonne chrétienne, elle sait que vous êtes loin de chez vous et elle veut vous aider un peu*. J'ai écrit sur mon carnet le 4 novembre 1944 : *Les vivres tombent du ciel*.

J'ai oublié le nom de cet ouvrier polonais que nous rencontrions tous les jours en entrant dans l'atelier de BK et en allant pointer. Il était responsable du magasin d'outillage et distribuait scies, marteaux, mèches... Nous avons vite appris qu'il fournissait en cachette des faux tickets de pain. Comme notre ration ne nous suffisait pas, cet homme devenait très intéressant pour nous.

⁴³ Il est vrai que leur habillement les vieillissait beaucoup.

⁴⁴ Le tambour de l'église : intervalle sombre entre la grande porte d'entrée et celle qui ouvre sur l'intérieur.

Nous le connaissions assez bien. Un jour je tente ma chance avec lui dans le marché noir du pain : 1 ticket d'un kilo vaut 6 Mark. C'est le tarif en vigueur⁴⁵. Il me montre un ticket : à 2 mètres on voit qu'il est faux. Je fais la moue : *Gut gut*, il est bon, me dit-il. Alors va pour 1 kg. On verra bien. Limitons les risques pour la première fois.

Le soir je me "pointe" à la boulangerie près de l'église blanche⁴⁶. J'attends qu'il n'y ait personne dans le magasin et que la porte soit ouverte, en cas de repli stratégique d'urgence ! Poliment je salue, je pose mon ticket et demande 1 kg de pain. *Jawohl*, mais oui, me dit la boulangère avec un sourire. Elle me coupe 1 kg en ajoutant : *Bitte schön*, s'il vous plaît. Je paye mon pain⁴⁷, je remercie vivement et redescends au camp annoncer aux camarades : "Ca marche..."⁴⁷

Effectivement ça a toujours marché dans les deux boulangeries. Il m'arrivait d'acheter pour les camarades 20 ou 30 tickets d'un kilo. D'autres le faisaient aussi. Je n'ai jamais compris comment un marché noir à aussi grande échelle a pu marcher si longtemps : environ 1 an, car la période des vaches maigres viendra. J'en ai conclu que les deux boulangères devaient être polonaises et parfaitement conscientes du trafic. Que de mystères non éclaircis !

Le fournisseur polonais m'a raconté qu'un soir d'hiver il a été pris dans une rafle. Il a eu l'habileté de se délester d'une liasse de faux tickets pendant que le groupe était conduit à la police. Chance pour celui qui les aura trouvés. Plus grande chance encore pour notre homme : à coup sûr il serait allé droit au camp de concentration ou au poteau d'exécution !...

5 - Avec les autres nationalités

Les Russes

Les Allemands avaient fait prisonniers un grand nombre de soldats soviétiques. Certains avaient été "liquidés" après leur capture. D'autres avaient été envoyés au KL mais je ne me souviens pas d'en avoir vus à Auschwitz. D'autres encore se trouvaient dans des camps de prisonniers. Habillés en haillons, maigres et hirsutes, ils étaient aussi maltraités que les Juifs et partageaient le même régime alimentaire. Nous n'avions en réalité aucun rapport avec eux. Parfois il nous arrivait de croiser leur commando. Ils travaillaient aux postes les plus durs.

Restait une dernière catégorie de Russes, travailleurs comme nous mais assez peu nombreux. Je ne sais comment ils étaient arrivés là.

Je me souviens de quelques-uns d'entre eux. D'abord Morozof, le balayeur d'un grand bâtiment. Il finissait d'un côté et recommençait de l'autre. Personne ne le bousculait. Il n'était pas l'inventeur des "Orgues de Staline"⁴⁸ !!! Après plusieurs mois de gestes et de mimiques, j'avais cru comprendre son histoire. En juin 1941 le jour de l'attaque allemande, il se trouvait près de la frontière, en prison, suite à une beuverie excessive. La *Wehrmacht* l'avait "libéré" et embauché comme travailleur soi-disant libre.

Se trouvaient dans le même cas Nikotochine et Nekrasof : un tout jeune Russe et un ancien lieutenant d'intendance de l'Armée rouge. Ce dernier avait été fait prisonnier et avait malencontreusement opté pour l'armée Wlassof, ce général russe que les Allemands avaient

⁴⁵ Le ticket payé 6 Mark au marché noir donnant seulement droit à acheter le pain, restait à le payer : 30 ou 40 Pfennig le kg, je ne sais plus. Il n'était pas cher en vérité.

⁴⁶ Nous l'appelions ainsi à cause de son crêpi blanc.

⁴⁷ Tarifs du marché noir : 6 Mark = 6 cigarettes = 1 kilo de pain, autrement dit le salaire d'une journée de travail. Les prix monteront en flèche à la fin de 1944, puis le marché noir deviendra impossible.

⁴⁸ Les célèbres pièces d'artillerie à plusieurs tubes, de l'Armée rouge.

"retourné" pour créer une division à leur service. Elle ne devait d'ailleurs jamais devenir opérationnelle... Les Allemands s'en méfiaient. Ce lieutenant parlait bien allemand et avait conscience de son erreur. Nous étions en décembre 1944, il s'attendait à être repris et envoyé en camp de concentration. *Il y en a donc aussi chez vous ?* lui avais-je demandé. *Bien entendu*, m'avait-il dit. Qu'est-il devenu ? Sans doute une balle dans la nuque ? Sauf s'il a pu inventer une histoire plausible en changeant de nom.

Les Ukrainiennes

Il y avait aussi les Ukrainiennes : ces jeunes femmes robustes, rougeaudes, que l'on contraignait à creuser des tranchées ou des fondations. Malgré ce travail elles riaient et avaient l'air d'avoir le moral. Nous n'avions pas le droit ni la possibilité de leur parler. Parfois des liaisons se produisaient, mais elles étaient payées cher. Un prisonnier anglais s'est fait prendre un jour. La fille surtout a payé... Une affiche avait été apposée à la cantine du chantier. J'ai oublié la sanction... Toutes ces jeunes femmes ukrainiennes portaient dans le dos trois grosses lettres : OST (Est). Au début j'avais pensé STO, lu dans le désordre !

Le camarade français interprète travaillait dans un bureau avec des jeunes filles allemandes. Devant le spectacle du OST et des P sur le dos des gens, il avait dit en riant que si les Russes gagnaient la guerre, les Allemands porteraient un D dans le dos. Une jeune fille n'avait pas du tout apprécié la plaisanterie. Ca avait failli mal tourner.

Les Italiens

Ils étaient nombreux. D'abord des travailleurs de l'*Arbeitsdienst*, comme nous. Plusieurs se trouvaient dans ma firme. L'un d'eux, de Turin, très digne, était de commerce agréable. Un autre, pas très futé, victime d'un bégaiement tenace, saluait un jour d'un grand *Heil Hitler* notre contremaître Ziemann qui ne lui a pas répondu. L'Italien a eu droit à notre réprimande et à notre moquerie. Jamais je n'ai entendu dire qu'un Français du camp ait "levé la patte". C'est ainsi que nous appelons le salut hitlérien – ses camarades l'auraient assommé !!! Les Allemands, justement, nous respectaient, sachant bien que jamais nous ne nous écrasions devant eux.

Le pire pour les Italiens s'est produit après le 8 septembre 1943⁴⁹ et la capitulation du Maréchal Badoglio, suite au débarquement allié en Sicile et en Italie. Malgré des nids de résistance héroïque et désespérée, face aux Allemands, l'armée italienne est capturée. Nous avons vu arriver à Auschwitz ces prisonniers déguenillés, humiliés et maltraités par les Allemands. Leur sort a dû ressembler un peu à celui des prisonniers russes, au moins au début. Après ? Je l'ignore car nous ne les avons pas vus longtemps.

Dans mon carnet, à la date du 8 septembre (fête de la Nativité de Marie) je lis : *Italia Kaput*. Dans la lettre à mes parents (n° 18) j'écrivais : *Ces jours-ci les "copains"⁵⁰ sont nerveux et pas très satisfaits*. Dans la lettre suivante (n° 19) j'en rajoute : *Les "copains" ont changé, depuis la fête de la Nativité de la Sainte Vierge surtout*. Mes parents comprenaient.

⁴⁹ Rappel des événements (cf. 2 194 jours de guerre, p. 419 et suivantes) :

- 10 juillet 1943 : débarquement allié en Sicile.
- 25 juillet 1943 : Mussolini est écarté ; le roi charge le maréchal Badoglio de former un gouvernement.
- 6 septembre 1943 : débarquement allié en Italie.
- 8 septembre 1943 : Badoglio signe l'armistice avec les Alliés. Aussitôt les Allemands désarment certaines unités italiennes et doivent se battre contre d'autres en révolte, surtout à Rome réoccupée par la Wehrmacht le 10 septembre. L'armée italienne n'existe plus.

⁵⁰ Dans mes lettres, les "copains" sont les Allemands.

Les Hollandais et les Belges

Nous avions aussi avec nous quelques jeunes Hollandais toujours très dignes et réputés grands commerçants et forts pour le marché noir. Surtout il y avait un groupe de Belges qui travaillait à BK J'avais été frappé de l'opposition entre les Wallons et les Flamands. Peut-être les Allemands la favorisaient-ils ? Les jeunes Wallons étaient comme nous, "flemmards" et "rigolards", toujours prêts à faire quelques tours aux Allemands. Nous nous entendions bien avec eux.

Je me souviens de ce contremaître allemand, raide, l'air triste à mourir. Je l'avais baptisé : *corbillard* ; les Belges l'appelaient : *clou de cercueil* ! Coïncidence !

Et les autres...

On pourrait également citer les Tchèques, comme nous ne pliant pas devant les Allemands... Les Slovaques, les Yougoslaves... Bref "la tour de Babel" et la confusion des langues. Mais tous avec l'espoir et la certitude, en cette année 1944, que notre présence là-bas allait prendre fin...

6 - Avec les prêtres polonais

"L'église blanche" et "l'église rouge"

Il y avait deux églises à Auschwitz : l'église blanche, crépie d'un enduit clair – d'où son nom pour nous -, se trouvant à l'entrée ouest de la ville après le pont sur la Sola. Le clergé paroissial la desservait. Plus loin à droite, derrière la grande place où avaient lieu les parades nazies, se dressait l'église rouge, en brique, sous la responsabilité des Pères Salésiens. Comme tous les Polonais, ceux d'Oswiecim (Auschwitz) étaient restés très pratiquants, proches de leurs prêtres et de leurs religieuses.

Le premier dimanche après notre arrivée, le 4 juillet 1943, je vais à la messe à 10 heures à l'église blanche. Elle est bourrée de monde : pas facile de se faire une place. Je trouve bien long le sermon en polonais. L'office en latin me remet à l'aise. A la fin de la messe je tente une entrée à la sacristie. Je tombe sur un prêtre sympathique et jeune : Marian Stawarz. Je lui parle en français : il me répond en polonais. J'essaye en anglais ; il reprend en allemand. Alors je me lance en latin – j'avais déjà une phrase toute prête : *Ego sum clericus e dioecese lugdunensi in Gallia* (je suis séminariste du diocèse de Lyon en France). Large sourire ! Il m'apprend qu'un autre séminariste est déjà venu à la messe précédente.

Les dés sont jetés. Les premières impressions, de part et d'autre, sont excellentes. J'apprends que Marian Stawarz est vicaire – environ 27 ans me semble-t-il. Je saurai bien plus tard qu'il est l'ami d'un certain Karol Wojtyla, futur Jean-Paul II. Nous sommes dans le diocèse de Krakau (Cracovie). Il y a aussi le père Adalbert Bartosik, plus âgé, disert et comédien, né à Chicago !... Nous le verrons plus tard traduire avec des jeunes *De bello gallico*⁵¹ de César. C'est lui qui baptisera familièrement les séminaristes français du nom de *Magni drabi* (pour *Magni diaboli* : les grands diables !

⁵¹ *La guerre des Gaules* : textes pour les élèves de 4^e ou 3^e.



COMMENT TE CONFESSER ?

1. Récite d'abord : « Notre Père » et « Je vous salue Marie ».
2. Fais ton examen de conscience en t'inspirant des divers points ci-contre.
— Présente cette formule au prêtre étranger que tu as rencontré.
— « Je désire me confesser. Pouvez-vous entendre »
» ma confession en dehors du confessionnal ? Je ne
» parle que français, mais je puis vous indiquer mes
» fautes sur un examen français-allemand. »
— Ich möchte beichten. Können Sie meine Beicht
ausserhalb des Beichtstuhles hören ? Ich spreche nur
französisch, aber, ich kann Ihnen meine Sünden auf
einem französisch-deutschen Blatt auf zeigen.
— Desidero confiteri. Potesne confessionem meam
audire ? gallice tantum loquor, possum autem tibi
peccata mea indicare in libello quodam gallice-
germanice.
— Indique, sur la feuille, sans rien écrire, avec la
pointe de ton crayon, le péché que tu veux confesser,
et indique le nombre de fois sur tes doigts
— Fais ton acte de contrition. Attends la Pénitence
et l'absolution.
Et pars tranquille ! Tu es pardonné.

AUMONERIE des TRAVAILLEURS A L'ÉTRANGER

2, rue Leneveux - PARIS-XIV^e

Fiche de confession

pour travailleurs français en Allemagne
(archives personnelles de l'auteur)

- | | |
|--|--|
| 1. Ma dernière bonne confession a eu lieu il y a (1) ... semaines ; (ou) ... mois ; (ou) ... années ; (ou) à Pâques. | 1. Meine letzte gute Beicht war vor ... (1) Wochen ; (oder) ... Monaten ; (oder) ... Jahren ; (oder) in der letzten Osterzeit. |
| 2. J'ai manqué la messe les dimanches et les fêtes d'obligation sans motifs légitimes ... (2). Je n'ai pas prié. | 2. Ich habe an Sonn- und Feiertagen aus eigener Schuld die heilige Messe versäumt ... (2). Ich habe nicht gebetet. |
| 3. J'ai fait de mauvaises confessions ... (2). | 3. Ich habe schlechte Beichten getan ... (2). |
| 4. J'ai fait de mauvaises communions ... (2). | 4. Ich habe schlechte Kommunionen getan ... (2). |
| 5. J'ai parlé de Dieu d'une manière irrespectueuse. | 5. Ich habe durch Gotteslästerung versündigt. |
| 6. J'ai parlé contre la religion ; le Pape, les prêtres. | 6. Ich habe gegen die Religion, den Papst, die Priester schlecht geredet. |
| 7. J'ai eu de mauvaises pensées ... (2) ; de mauvais désirs ... ; des lectures mauvaises ... ; des conversations ... ; des regards ... ; des actions seul ... ; avec d'autres ... ; avec des jeunes filles ... ; avec des femmes ... ; je suis marié ... | 7. Ich habe schlechte Gedanken gehabt ... (2) ; Begierden ... ; schlechte Lektüren ... ; schlechte Reden ... ; schlechte Blicken ... ; schlechte Handlungen allein ... ; mit anderen ... ; mit Frauen ... Ich bin verheiratet. |
| 8. A. J'ai volé de la nourriture à mes camarades.
B. J'ai volé une importante somme d'argent à mes camarades.
C. J'ai un peu volé. | 8. A. Ich habe meinen Kameraden Esswaren gestohlen.
B. Ich habe meinen Kameraden viel Geld gestohlen.
C. Ich habe ein wenig Geld gestohlen. |
| 9. A. J'ai été désobéissant.
B. J'ai menti.
C. J'ai été paresseux. | 9. A. Ich bin ungehorsam gewesen.
B. Ich habe gelogen.
C. Ich habe durch Trägheit gesündigt. |
| 10. A. J'ai trompé mon prochain.
B. J'ai parlé en mal de lui.
C. Je me suis disputé avec lui.
D. Je lui ai fait du tort.
E. Je l'ai scandalisé en paroles ou en action. | 10. A. Ich habe den Nächsten betrogen.
B. Ich habe über Nächsten schlecht erzählt.
C. Mit ihm gestritten.
D. Schaden zugefügt.
E. Ihm Aergernis gegeben durch Wort oder Tat. |
| 11. J'ai péché contre l'Espérance. | 11. Ich habe an Gott verzweifelt. |

Reste le prêtre faisant fonction de curé : le Père Stanislas Bayer, la cinquantaine, assez réservé et un peu cérémonieux. Le curé titulaire a été "embarqué" par les Allemands qui occupent la cure près de l'église, je ne me souviens plus des circonstances. Les prêtres se sont réfugiés chez les religieuses franciscaines derrière la grande place.

L'église rouge abrite une communauté de prêtres salésiens. L'un d'eux le Père Cotula parle français, les prêtres sont Polonais ou *Volksdeutschen*⁵². C'est cette église que fréquentent certains Allemands pratiquants de IG Farben. D'autres vont à la messe du prêtre allemand dans la petite chapelle des religieuses. Il nous arrive d'aller à la messe ou en confession à cette église rouge. Mais nous ne rencontrons pas le même accueil ni la même chaleur que chez les prêtres de l'église blanche. Notre cœur reste et restera chez eux.

Quatre séminaristes à Auschwitz

Le hasard a jeté ensemble 4 séminaristes français à Auschwitz. Nous faisons vite connaissance entre nous : André Gaulin, novice bénédictin des Pyrénées, Georges Didier, rédemptoriste des Vosges, Noël Lacam de Cahors, et moi. Les prêtres de l'église blanche nous inviteront à aller chez eux. Nous le ferons très souvent et très régulièrement après la journée de travail pour communier, soit à l'église, soit à la chapelle des sœurs. Parfois, aux grandes fêtes, nous participerons aux offices paroissiaux. Nous profiterons de ces visites chez les prêtres pour bavarder, plaisanter, jouer au ping-pong, commenter les nouvelles ou discuter sérieusement. Souvent nous partagerons des pommes⁵³, une boisson, un goûter.

Le 14 août 1944, veille de la fête du vicaire Marian Stawarz, c'était la fiesta à la cure. Après la confession j'y suis invité : une sœur me propose un goûter avec au début un verre de vodka. Je le bois lentement, appréciant modérément cet alcool. La sœur m'en sert un autre pendant que je mange : *austrinken* ! Ce que je traduis par "cul sec" ! Puis un troisième, peut-être un quatrième, je ne sais pas. Quand j'ai fini de manger je me lève pour partir... Voilà que la pièce fait un quart de tour devant moi : je trouve la porte, je prends la descente et je m'enfuis au camp. A la cantine j'avale le rata. Tout est rentré dans l'ordre. *Achtung* ! Je me suis fait surprendre !...

Nos conversations se déroulent en latin. Le temps de nos versions n'est pas si loin, et au grand séminaire le latin tient de la place. Ce n'est pas toujours le brillant discours de Cicéron, mais nous nous débrouillons bien. Il nous arrive d'inventer des mots : *bombae* (les bombes), *aviones Anglo-Americani* (avions anglo-américains). Les barbarismes sont nombreux, mais ne nous arrêtent pas. Nous évitons le plus possible les subjonctifs au profit de l'infinitif ou du "gérondif en *dum*". Si le mot désiré ne vient pas, nous le remplaçons par le mot français ou allemand correspondant, si bien que tout le monde se comprend. Sans oublier le langage international par gestes ou mimiques. Ce qui donne de bonnes parties de rire...

Comme les prêtres écoutaient la radio anglaise nous avions des nouvelles plus sûres. Il nous semblait bien que ces prêtres étaient en lien avec la résistance. Mais nous évitions de leur poser des questions indiscretes. Nous savions seulement que le père de Marian Stawarz avait été tué par les Allemands, en 1939. De même nous parlions peu du camp de concentration. Toute la population était au courant, mais ne tenait pas à s'appesantir sur ce sujet.

Les catholiques pratiquants du camp français étaient assez nombreux. Plusieurs allaient à la messe du dimanche à l'une des églises. Un jour, en revenant, je bavardais avec mon camarade J. Maisse. Je m'attendais à ce qu'il me dise n'y avoir rien compris. Au contraire, "tu as entendu, il a dit : *Dominus vobiscum*, comme à Saint-Bonnet-le-Courreau". En entendant du latin, il s'était senti chez lui au milieu de la foule polonaise !...

⁵² Personnes d'origine tchèque ou polonaise à qui l'Allemagne avait octroyé la nationalité germanique.

⁵³ Les fruits surtout nous manquaient beaucoup.

A l'occasion de Pâques 1944 des confessions avaient été prévues avec les prêtres des deux églises. Nous avons reçu des fiches de confession en 2 colonnes : d'un côté la "série possible des fautes", en français ; en face la traduction allemande. Il suffisait d'indiquer avec le doigt. C'était sommaire. Mais c'était le moyen que l'aumônerie des travailleurs avait trouvé. Nous avons préparé au Père Marian Stawarz un petit mot "passe partout" en français. Il le répétait à chaque pénitent, ce qui mettait un petit air de "chez nous".

Le jour de Pâques, le 9 avril 1944, le chef du camp français avait obtenu, non sans peine, l'autorisation au Père Stawarz de nous célébrer la messe au camp. Beaucoup y sont venus, surtout ceux des CJF. Je n'ai pas noté de chiffre. Là aussi nous avons composé pour la prédication une homélie simple et courte qu'il a lue sans problème. J'ai toujours admiré la facilité qu'avaient les Polonais à redire, presque sans faute, une phrase de français. L'inverse nous était impossible malgré notre bonne volonté.

C'est la seule fois qu'un prêtre polonais a eu l'autorisation de venir célébrer la messe à la cantine du camp français. Le dimanche de Pentecôte 18 mai 1944, après maintes difficultés, nous avons pu obtenir la messe du prêtre allemand, le soir à 19 h, à un horaire pas très pratique. Il y avait moins de 100 jeunes. Ce prêtre reviendra – un peu à reculons à Noël 1944. Peut-être n'était-il pas très libre lui-même de ses mouvements. Il est vrai que nous étions de plus en plus surveillés et "vissés". J'en reparlerai... A ce dernier Noël, j'ai noté 250 présences et 50 communions ; bien loin de certains chiffres triomphalistes qui ont pu être annoncés ici ou là⁵⁴.

Pour nous, séminaristes, les prêtres polonais ont été d'un grand secours. Au plan humain par leur accueil et leur sympathie, et surtout dans notre préparation au ministère. J'ai eu l'occasion de le leur dire par la suite : ma vocation a reçu d'eux un appui considérable.

Après la guerre j'écrirai plusieurs lettres en latin à Marian Stawarz. Il ne les a jamais reçues, étant suspecté et surveillé par le régime communiste. Nous avons pu rentrer en relation en 1971 seulement, quand la Pologne a connu un certain relâchement. Un prêtre français allant à Cracovie nous avait rapporté son adresse. Le Père Marian Stawarz a eu enfin un visa pour Rome et la France. Il m'a rendu visite à Saint-Bonnet-le-Château avec deux autres prêtres en 1972. Il m'a raconté leur vie là-bas après la fin de la guerre. Malheureusement il est mort rapidement du cœur en 1973, et je n'ai donc pas pu le revoir, ni lui ni les 2 autres connus à Auschwitz, au cours des trois voyages que j'ai effectués par la suite en Pologne.

Je termine par une dernière remarque. Le Père Marian Stawarz se savait surveillé par la police qui envoyait des "auditeurs" à ses prédications. Chaque fois qu'il demandait un visa de sortie, m'a-t-il dit, on lui répondait : *Tel dimanche vous avez dit ceci...* Raison suffisante pour expliquer la "perte" de nos lettres. Peut-être y en a-t-il une autre ? Nous écrivions en latin, et la censure devait se trouver perplexe devant une telle correspondance.

Plus loin je parlerai du Père Dobrowolski⁵⁵ qui m'avait écrit en français en février 1946, et de Sœur Jeanne⁵⁶ dont j'ai reçu quatre lettres également en français de 1946 à 1949. L'un et l'autre n'habitaient pas Auschwitz et n'étaient sans doute pas dans le collimateur du régime.

⁵⁴ Cf. l'article de Robert Hervet, "Les Chantiers de la Jeunesse", *Miroir de l'Histoire*, n° 312, octobre 1979. L'auteur de cette étude - excellente cependant - indique "près de 1000 communions" ! ce qui est très exagéré.

⁵⁵ Voir page 52.

⁵⁶ Voir page 48.

Le camp français

Préliminaires : les premiers arrivants

Les "volontaires" :

C'étaient les plus âgés et les plus anciens parmi les Français. Ils logeaient dans un *Block*⁵⁷ voisin. Combien étaient-ils ? Plusieurs centaines. Pourquoi étaient-ils venus ? Aventure, appât de l'argent, désir de se faire oublier ou sympathie pour les idées nazies ?... Ils étaient là depuis 10 mois. Ils avaient vraiment piètre allure, sales, déguenillés, mal embouchés. Leur attitude les avait fait prendre en grippe par tous les commerçants de la ville : *Franzosen heraus*, les Français dehors ! C'est ce qu'on nous lançait à la figure, les premières semaines, quand nous entrions dans un établissement. Mais peu à peu notre tenue avait rétabli la réputation des Français.

Les volontaires étaient les rois du trafic. J'ai été mêlé à une affaire avec l'un d'eux, voulant lui acheter un ciré en caoutchouc. Il devait être dans le collimateur de la police. J'ai réussi à garder le ciré, mais, outre son prix, j'ai dû céder 2 paquets de *Gauloises* aux policiers. Surtout j'ai vécu ma première expérience avec la police, et j'ai eu quand même un peu la "trouille".

Les premiers jours à la cantine je faisais la queue pour avoir une bière. A mes côtés un volontaire bedonnant et mal rasé criait : *Alors, çâ vient pâs quoi lâ bâs*. Son accent le trahissant, je lui ai demandé : *Vous êtes de Saint-Etienne ? Ouaié*. Il y avait parmi eux pas mal de Parisiens et de gars du Nord : les "chtimis". Je me souviens de celui qu'on appelait "le père siffleur". Monté sur une table à la cantine, il aurait sifflé des heures, à condition d'être abreuvé.

Un autre, portant le nom à particule d'une noble famille de France s'était laissé aller à la "débine". Le chef Toupet⁵⁸, en le valorisant à ses propres yeux, avait réussi peu à peu à lui faire retrouver dignité et tenue. Dans la pratique nous rencontrions les volontaires au chantier ou à la cantine. Mais nous les fréquentions très peu, à cause de leur tenue et parce qu'ils étaient volontaires.

Les "requis"

Ils étaient un peu plus âgés que nous. Certains pouvaient atteindre la trentaine. Leurs usines françaises avaient été contraintes d'envoyer en Allemagne un quota d'ouvriers. A charge pour elles de désigner les partants, pas plus volontaires que nous. C'étaient les "requis". Certains étaient arrivés fin janvier 1943. Combien étaient-ils ? Environ 800 à 1 000.

Ces hommes venaient de toutes les régions de France. On les repérait vite à leur accent. Ils nous avaient expliqué dès le début la physionomie particulière d'Auschwitz. Nous nous rendions parfois visite. Leur *Block* n'était pas loin du nôtre. C'était le block 3. Nous entretenions de bonnes relations. Bientôt certains d'entre eux feraient partie de notre groupe CJF. Un certain nombre, issus de zone libre avaient d'ailleurs effectué leurs 8 mois aux chantiers CJF.

⁵⁷ Ensemble de baraques constituant un groupe bien délimité. Ils étaient au block 5, et nous au 2.

⁵⁸ Voir p. 43.

Le camp CJF (Chantiers de la Jeunesse Française)

1 - les chefs volontaires

Ne juge pas la démarche de ton frère tant que tu n'as pas mis le pied dans son soulier

La Mission Chantiers

Avant de décrire le camp français CJF, voici quelques précisions pour situer cette mission dans un ensemble. Je les ai tirées, ici et là, du livre *Mission des Chantiers de Jeunesse en Allemagne* de Pierre Martin⁵⁹.

Cette *Mission Chantiers* était voulue par le général de La Porte du Theil. Pour exister elle n'avait pas d'autre solution que de s'intégrer au *Commissariat d'Action Sociale auprès des travailleurs français en Allemagne*, seul organisme de Vichy habilité par Berlin. Ce jumelage allait créer des difficultés inévitables. Mais c'était le passage obligé. Heureusement le légendaire colonel Furioux⁶⁰ allait prendre en main cette "Mission Chantier" et lui insuffler un élan considérable. Mais, surveillé par la police allemande, malade et usé, il doit rentrer en France en mars 1944.

Son travail continuera, avec son successeur le commissaire Cottin, grâce aux chefs volontaires auprès des jeunes du STO, malgré la suppression des Chantiers en France le 15 juin 1944, et l'arrestation du général de La Porte du Theil par la Gestapo et sa déportation le 3 janvier 1945.

En effet dès les premiers départs des jeunes CJF en mai 1943, plusieurs chefs de groupe ou assistants, de divers groupements des Chantiers de Jeunesse, sont volontaires pour nous accompagner. Leur objectif : maintenir le moral de ces jeunes, les regrouper, les défendre et les ramener. "Vous ferez ce que vous pourrez", avait dit le Général aux chefs volontaires partants. Ces chefs n'étaient guère plus âgés que nous : 22, 23 ou 24 ans. Ils étaient presque tous issus des écoles d'officiers ou de sous-officiers de l'armée française. Animés de "l'esprit Chantier", ne se lançaient-ils pas dans une mission impossible ?

J'estime encore aujourd'hui qu'il leur fallait une bonne dose de patriotisme, de courage et d'esprit de service pour entreprendre une pareille aventure. Que dis-je ?... Pour foncer tête baissée dans pareil guêpier. Et qu'en serait-il à leur retour ? Ils portaient "volontaires", un terme qui sentirait le brûlé. Ils faisaient partie des "Chantiers" : organisme de Vichy qui, aux yeux de certains, serait donc grevé d'un péché originel indélébile ! Oui, vraiment peut-on porter sur ces événements un regard objectif si on ne les a pas vécus ?

Combien étaient-ils ces chefs ? Aux premiers départs, peut-être 30 ou 40. Mais d'autres les rejoindront au début de 1944⁶¹. D'autres, eux-mêmes STO, seront repérés et appelés par la "Mission Chantier". En réalité on en comptera plus de 200 à la fin, encadrant près de 100 000 jeunes du STO (CJF ou requis). Parmi eux 60 seront arrêtés ou expédiés au KL, aucun de chez nous. Plus de 40 mourront, abattus, fusillés, morts dans les bombardements ou les camps de concentration... Parmi eux : Georges Laurens, que j'ai connu comme chef du GD 22 (Groupe de Direction) à Messeix. Il sera tué au combat dans le maquis slovaque le 26 mars 1945.

⁵⁹ Ed. Lavauzelle, 1992 ; Pierre Martin : classe 40, engagé en 1939, aspirant d'infanterie, volontaire pour la "Mission Chantiers". Il en partagera la responsabilité jusqu'au bout, comme adjoint du commissaire Cottin à Berlin.

⁶⁰ Voir ci-après p. 50.

⁶¹ Tous les autres chefs des Chantiers, la majorité, étaient restés dans leurs groupements jusqu'à la dissolution des CJF en juin 1944.

Le chef Georges Toupet

Il était l'un d'entre eux. J'ai déjà parlé de lui lors de notre passage à Dijon⁶². Nous avons froidement accueilli sa harangue, et nous le retrouvions à la descente du train à Auschwitz. C'est lui qui prendra la responsabilité du camp CJF, assisté du chef René Devaux, volontaire comme lui, chef de groupe avec deux étoiles, comme lui.

Nous étions d'accord pour reconnaître Georges Toupet comme un véritable chef. Je n'ai pas oublié son visage souriant et énergique, avec un regard droit et perçant. Il était arrivé à bien connaître les hommes, à leur parler dans un langage direct et vrai. Payant de sa personne, il respirait et inspirait "l'esprit Chantier" : joie de vivre, sens de l'effort, esprit de solidarité et de service, fierté d'être français, refus du nazisme et résistance à la propagande.

N'ayant pas que des amis dans le camp à son arrivée, il était surveillé et menacé par la police allemande, la Gestapo et autre... Pensons à tous ces Français, collaborateurs de tout crin, que les nazis avaient repliés à Sigmaringen après septembre 1944⁶³. Ils avaient créé un gouvernement fantoche. C'étaient les plus dangereux, car ils connaissaient les vraies motivations des chefs CJF.

Toupet a eu la chance surtout de connaître un Allemand anti-nazi francophile : l'Assessor Helmut Schneider, directeur social de IG Farben à Auschwitz. Mais cela, bien sûr, nous ne le savions pas. Comme nous ignorions les difficultés, les traquenards que les chefs ont rencontrés à Auschwitz et après.



L'équipe des chefs CJF avec le chef Toupet (le chef Devaux est l'opérateur)

⁶² Voir p. 11.

⁶³ Suite aux 2 débarquements : 6 juin en Normandie, 15 août en Provence, et à la libération de la France. Sigmaringen se trouve dans le Jura souabe, au sud-ouest de l'Allemagne.

2 - Organisation du camp

Un lent travail

En débarquant du train le soir du 1^{er} juillet 1943 le chef Toupet jouissait d'un autre atout dont il allait bientôt apprécier le poids. Les 600 jeunes qu'il accompagnait venaient directement des "Chantiers", sans avoir passé de temps à être "démobilisés" – à tous les sens du terme. Pour eux, suivre un chef CJF, et un de la trempe de Toupet, est très vite allé de soi.

En revanche, le camp était déjà habité de nombreux Français. D'abord les "volontaires" chez qui il y avait de tout, parfois de dangereux mouchards. Certains s'engageront d'ailleurs dans la Waffen SS. Il y avait aussi un bon lot de "requis", arrivés depuis février-mars. Ils avaient notre âge, ou guère plus. Assez perdus et désorganisés dans ce milieu, ils rallieront peu à peu en grand nombre le groupe des CJF.

Avec patience et ténacité le chef Toupet va commencer son travail, et Auschwitz sera le 1^{er} camp CJF à être organisé, malgré le rude encadrement allemand. Le 1^{er} *Oberlagerführer* (1^{er} chef de camp) et ses acolytes ne sont pas faciles à manœuvrer. L'objectif de Toupet est d'établir la souveraineté française dans le camp. Il y sera parvenu en février 1944. Aussi les *Werkschutz* gardant l'entrée du camp seront remplacés par des jeunes CJF. Nous étions déjà bien mieux entre nous. Et le camp s'appellera : camp CJF Napoléon⁶⁴.

Cependant il y aura toujours un *Oberlagerführer* allemand à la *Verwaltung*⁶⁵, avec laquelle les chefs français devront composer. Nous ne nous en rendions pas toujours compte. Parfois, surtout au début, les baraques étaient visitées par ces responsables allemands. Un jour ils entrent dans mon équipe escortés de Monsieur L.⁶⁶, leur interprète. Ils nous demandent nos premières impressions. Comme nous faisons la moue, M. L. me dit : *Au grand séminaire la vie ne doit pas toujours être facile non plus ?* Je lui réponds du tac au tac : *Mais au grand séminaire on y entre et on en sort quand on veut !...* Il n'a pas donné la traduction... Peut-être les visiteurs comprenaient-ils ? *Tu es gonflé de lui avoir répondu ça*, me dira ensuite un camarade. Ma réplique n'a jamais eu de suites...

La tenue et la propreté des lieux n'étaient pas idéales dans ce terrain plat où la boue séjournait ici et là. Au bout de quelques mois les allées, les massifs apparaissent. Ils étaient réalisés par quelques jeunes malades que le chef Toupet avait réussi à faire affecter au camp. Tout sera enlaidi fin 1944 par la construction de murs en moellon pour pallier les incendies en cas de bombardement.

L'entretien des baraques sera confié à un personnel polonais féminin un peu plus choisi qu'à notre arrivée : ce qui amènera un certain nettoyage moral. Au début les coucheries n'étaient pas rares entre les filles du balayage et certains Français, volontaires ou non. Que je sache, nous n'en avons plus entendu parler.

Il y avait bien la *B-Barake* (baraque B...). Je ne pense pas que les jeunes CJF aient été les clients les plus assidus de l'établissement. Au passage je signale que les camarades nous taquinaient parfois sur ce sujet. Lors d'un repas sur le chantier, l'un d'eux dit dans mon dos : Il paraît qu'il y avait les séminaristes hier à la Baraque B....? Le mieux était d'en rire. Ce n'était pas méchant...

⁶⁴ Napoléon était admiré par les Allemands : grand conquérant ayant fait une "certaine Europe".

⁶⁵ *Verwaltung* : le direction du camp.

⁶⁶ L'ancien séminariste français qui nous avait planqués, voir Chapitre 2, l'arrivée à Auschwitz.

Les chefs et les activités

Le chef Toupet avait repéré parmi les jeunes arrivants du STO, certains des classes 40, 41, 42, ayant déjà eu un grade dans leur groupement : chef d'atelier surtout. Dont Henri France. Il les avait fait sortir des usines IG Farben pour constituer la vingtaine d'adjoints responsables de divers services à l'intérieur du camp : sanitaire, entretien, entraide, sportif, culturel... Ils encadreront la colonne aux deux exodes de janvier et avril 1945.

Service culturel surtout. Il fallait lutter contre la propagande déversée par les journaux français : "L'Echo de Nancy", "le Pont", et à la fin, alimentée par les gens de Sigmaringen. Une bibliothèque fournie a bientôt vu le jour avec des ouvrages qui avaient été envoyés par les responsables des Chantiers de France. Un journal mural a paru : "le Grognard". Il donnait les nouvelles du camp, les programmes de rencontres, les résultats sportifs mais jamais de nouvelles politiques ou militaires. Toutes les qualités sportives, artistiques, musicales et théâtrales des jeunes ont été décelées. Bien vite on a vu et entendu un orchestre se produire. Certains jeunes avaient amené leur instrument mais d'autres avaient été envoyés de France. Une troupe théâtrale s'est montée dans le classique ou le moderne. Elle a donné *Les Plaideurs* de Racine, *Marius* de Pagnol - je faisais souffleur ! - *Cyrano* de Rostand etc.



Le responsable du journal mural *Le Grognard* à son travail

Je faisais surtout partie de la chorale. Nous avons même participé à la rencontre de Königshütte, le dimanche 12 décembre 1943, où des jeunes de divers camps et diverses nationalités se produisaient. Sans doute peut-on dire que nous marchions dans le sens des Allemands, organisateurs de la fête. Sur les banderoles on lisait : *Les travailleurs et travailleuses de toute l'Europe chantent, jouent et dansent pour la VICTOIRE !* Mais cela nous sortait un peu et nous maintenait dans un certain esprit français et cocardier qui ne nous déplaisait pas.

Ce jour-là, 12 décembre 1943, nous avons bien ri en voyant et en écoutant le SA *Gauobmann* (premier responsable de la région Haute-Silésie), du nom de Pötzsh, haranguant la foule : *Travailleurs, travailleuses de toute l'Europe...* C'était l'Europe d'Hitler, bien sûr. Il s'est lancé dans une diatribe contre tous les démons en "us" : *Judaismus, Bolschewismus, Kommunismus...* Sa mimique redondante et ridicule nous a bien amusés. Quant au contenu de son discours, il ne nous intéressait pas. J'ai conservé le programme de la rencontre.

des travailleurs européens
Europäische Arbeiter
singen, spielen und tanzen in Oberschlesien
chantent, jouent et dansent en H. S. Schlesi

Programme
Programmfolge:

- introduction* 1.) **Eröffnung** durch Pg. Herzberg.
- Discours* 2.) **Ansprache** des Gauobmannes Pg. Pölzsch
und Auszeichnung der 10 besten Gemeinschaftslager aus dem
Lagerwettstreite 1943 im Gau Oberschlesien.
- Orchestre international de Heydebreck* 3.) **Internationales Orchester des Gemeinschaftslagers Heydebreck:**
Operetten-Potpourri von Léhar.
- Choristes* 4.) **Kroatische Gruppe Ottmuth:**
Weit ist von mir die Perle der Adria (Dalmatisches Volkslied),
In blauer Weingegend steht ein altes Haus (von Prejac),
Soldatenlied (Lied der Ustascha-Jugend).
(Klavierbegleit.: Kroat. Gauverbindungsmann Herr Bente).
- Ukrainien* 5.) **Ostarbeiter Gruppe Ratibor:**
Sehnsucht nach der Heimat — Marsch,
Sulika — Kaukasisches Volkslied,
Dort wo Jatrans Ströme fließen — Duett.
- Flamands* 6.) **Flämische Gruppe Gemeinschaftslager Auschwitz:**
Chorgesang — Wij zijn bereid — Wir sind bereit.
Solo — Mijn land is vlaenderen — Mein Land ist Flandern,
Solo — Mijn Moedertaal — Meine Muttersprache,
Chorgesang — Waar Maas en Schelde vloeien — Wo Maas
und Schelde fließen.
- Italiens* 7.) **Italienische Gruppe, Orchester des Gem.-Lagers Auschwitz:**
Sperenze perdute — Verlorene Hoffnungen (Walzer),
O solo mio — O meine Sonne von Di Capua.
- Ukrainiens* 8.) **Westukrainische Gruppe Hindenburg:**
Ein Mädcl im Vorhaus steht,
Abschied der Galizianer,
Man sieht ein Dorf,
Dort oben am Berge wird gemäht,
Kosakenlied,
Los, Jungs.
- Ukrainiens* 9.) **Ostarbeiter Gruppe des Gemeinschaftslagers Auschwitz:**
Ukrainiens { Ukrainischer Gruppentanz,
Der Kuckuck,
les Brein { Ukrainischer Volkstanz,
Die 12 Räuber,
Kaukasischer Tanz. } *danses et chants splendides*
- Français* 10.) **Französische Gruppe des Gemeinschaftslagers Auschwitz:**
chorale chantée a) Chor des franz. Arbeitsdienstes
La Route — Die Strasse,
La Madelon — Madelon,
La Route de dijon — Die Straße nach Dijon,
Le destin qui nous lie — Das Schicksal, dem wir leben.
orchestre b) Caiunga — Cunga
Le Chant si doux — langsamer Walzer.

Le camp était riche de jeunes sportifs : foot, basket, rugby surtout. Beaucoup venaient du Sud-Ouest. Mon équipe s'est honorée d'avoir le champion de cross de Haute-Silésie : Joannès Arnaud, de Saint-Bonnet-le-Courreau. Il est arrivé un dimanche soir avec sa coupe et réveillant les camarades déjà couchés. Il avait arrosé - à la bière seulement - un succès bien mérité.

Des rassemblements festifs étaient organisés régulièrement entre nous : chants, sketches... Je relève quelques dates dans mes carnets :

- 3 octobre 1943 : fête sportive au stade de l'IG Farben.
- 4 décembre 1943 : soirée au Casino avec le colonel Furioux.
- 24 décembre 1943 : soirée mi-profane mi-religieuse au foyer français.
- 29-30 mai 1944 : kermesse au camp. Visite du chef Charles Baisle⁶⁷ de Montbrison.
- 1^{er} juillet : "Veillée du bout de l'an", pour le premier anniversaire de notre arrivée à Auschwitz.

Que pensions-nous de tout cela ? Le rapport du chef Toupet, de 1945-1948, dans le livre de Pierre Martin⁶⁸, est très exact, mais sans doute certains le trouveront idéalisé et vu d'en haut. En bas, c'était parfois lourd : il fallait préparer tout cela et les jeunes se sentaient trop sollicités par toutes ces activités. Les longues et dures journées de travail de certains pesaient beaucoup... Ca râlait parfois, mais ça marchait quand même - comme les célèbres grognards ! Et je pense honnêtement qu'en fin de compte tout cela a constitué notre cohésion et notre force de résistance.

Le problème sanitaire

J'ai déjà dit que les installations du camp étaient supérieures à celles des Chantiers de Jeunesse : chauffage par radiateur à la vapeur, baraque des toilettes, des douches avec eau chaude à volonté... Tous les 2 mois nous passions à la désinfection. Nous restions 2 heures dans le plus simple appareil pendant que nos habits étaient dans l'étuve. Nous les récupérions après notre passage sous la douche.

Cela n'empêchait pas les invasions de poux, de punaises, de puces. Les poux étaient énormes avec une raie sur le dos. *Ils portent la croix gammée* disions-nous. Les punaises, par centaines, se cachaient dans les rainures des châlits. Les puces sautaient de tous côtés. De temps en temps les baraques étaient désinfectées. Hermétiquement fermées pendant notre absence, on y faisait brûler je ne sais quoi... C'était efficace, mais au bout de quelques semaines les bestioles étaient revenues.

Je ne sais combien nous avons eu de morts pendant notre séjour à Auschwitz. Le premier : Bouix est mort de maladie le mois de notre arrivée, 29 juillet 1943. Cadierque est décédé le 13 août 1943 du typhus intestinal ; le 22 août 1944 : Soulié qui avait été blessé au 1^{er} bombardement. Des camarades sont morts d'accident : Vigne le 22 février 1944, Darnis et Marty le 20 juin 1944, Casimir Roland le 9 août 1944⁶⁹. D'autres gravement blessés n'ont jamais été évacués. Je parlerai plus loin des autres camarades morts.

Une baraque a dû subir une quarantaine d'un mois à cause du typhus. Plusieurs camarades ont eu des pleurésies ou autres maladies. Le problème était de se faire reconnaître malade à la visite. Après quoi on était assez bien soigné à l'infirmerie ou dans les hôpitaux. J'en ai moi-même fait l'expérience.

⁶⁷ Charles Baisle, assistant dans les Chantiers en France, faisait partie des chefs volontaires qui nous accompagnaient. Il n'était pas à Auschwitz mais dans les environs.

⁶⁸ Pierre Martin, *Mission des Chantiers de Jeunesse en Allemagne*, éd. Lavauzelle, 1992, p. 216-229.

⁶⁹ Il y avait aussi les trois Français empoisonnés au méthanol. C'étaient des volontaires et nous ne les connaissions pas. Voir p. 18.

Au bord des fleuves de Babylone

En janvier 1944 une épidémie d'oreillons se manifeste dans le camp. J'ai été l'une des premières victimes : une chance ! A la visite nous sommes reconnus, trois camarades et moi, et chargés dans une camionnette qui nous emmène vers l'est. Nous contemplions par la lucarne la neige et les bouleaux qui défilaient, avec une certaine inquiétude. *Ils vont nous livrer aux Russes ! Non.* Au bout d'un voyage de 35 km qui nous a semblé long, on nous débarque devant l'hôpital d'une petite ville : Wadowitz⁷⁰. Je vois une croix à l'entrée : soulagement. Surprise de voir arriver une religieuse polonaise avenante, parlant assez bien le français. Elle avait vécu 2 ou 3 ans à Paris. Elle était heureuse de nous accueillir et ravie d'avoir à faire à un séminariste.

Quelle femme admirable que sœur Jeanne ! Toujours souriante, de forte corpulence, souvent assise sur une toute petite chaise où elle était drôle à voir. Drôle aussi était son français. Elle nous parlait de la situation, *des garçons des forêts* - les maquisards. Elle nous a soignés avec tout son cœur. Nous étions quatre Français. Sœur Jeanne nous aurait gardés avec grand plaisir : *Restez, je vous donnerai de la température !* Mais nous nous languissions des camarades. Et pour moi, je voulais voir Henri France qui allait partir en permission.

C'est dans cet hôpital que nous avons vécu un petit fait que je n'oublierai jamais. Nous étions couchés tous les quatre. Arrive un officier allemand, médecin militaire, suivi de Sœur Jeanne. Il nous parle en allemand et me demande : *singen Sie mir la Marseillaise*, chantez-moi la Marseillaise. Moment de surprise et d'hésitation pour nous. Que veut cet homme au juste ?... Alors notre regard se tourne vers Sœur Jeanne qui nous dit : Chantez-lui la Marseillaise. Nous nous exécutons. L'Allemand est content et nous remercie. Nous venons de revivre le psaume 137 avec les déportés juifs de Babylone :

Au bord des fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurons...

Alors nos vainqueurs nous ont demandé des chansons...

"Chantez quelque chant joyeux de Sion..."

Comment chanter un chant du Seigneur en terre étrangère ?...⁷¹



Nous sommes restés à Wadowitz du 21 janvier au 4 février 1944 et nous avons regagné le camp avec l'ambulance qui amenait d'autres camarades. Par la suite je suis retourné plusieurs fois à Wadowitz voir Sœur Jeanne, et ses voisins les sympathiques Pères franciscains, avec un plaisir réciproque. Nous avons également correspondu un peu après la guerre. J'ai gardé 4 lettres d'elle. Quelle belle figure que Sœur Jeanne !

**Sœur Jeanne avec des malades
devant une baraque
de l'hôpital de Wadowitz**

⁷⁰ En polonais Wadowice où était né en 1920 Karol Wojtyła, futur Jean-Paul II.

⁷¹ Evidemment, on ne peut pas dire que la Marseillaise soit "un chant du Seigneur" !

3 - Quelques temps forts

Les rassemblements et le coup du drapeau

Régulièrement les chefs rassemblaient les jeunes pour leur parler, annoncer, expliquer, s'expliquer... Il fallait toujours qu'ils se méfient : *Feind hört mit, l'ennemi écoute*, disaient les affiches. C'était vrai aussi pour nous. Les jeunes étaient toujours nombreux à se rendre à ces rencontres.

Des rassemblements festifs étaient régulièrement préparés et organisés : chants, jeux, sketches, gymnastique, matches... J'en ai déjà parlé.

Parfois le cinéma de la ville passait des films français - généralement sans valeur. Mais les Allemands nous "gratifiaient" aussi de spectacles de propagande ainsi le 20 septembre 1944, au cinéma, le film anti-juif connu : *Le Juif Süß*. Ce film était déjà passé en France. Nous n'étions pas obligés de le voir. De toute façon il ne produisait sur nous aucun effet. Nous étions convaincus de son caractère de propagande.

Je lis dans mon carnet au 4 septembre 1943 : *Nous montons le mât pour demain*. Effectivement le dimanche 5 nous effectuons solennellement la montée des couleurs, au garde-à-vous, avec clairon et Marseillaise. Un temps très fort qui nous retrempe. Depuis Napoléon sans doute nos couleurs n'avaient pas flotté par là.

J'ajoute ici une anecdote significative. L'après-midi du 5 un camarade, ancien CJF, est venu d'un camp voisin voir des connaissances. Apercevant le drapeau au mât, il lance : *Tiens, vous avez monté la guenille !* C'était le terme méprisant déjà entendu en France sur les lèvres de jeunes défaitistes et railleurs. En tout cas, cette phrase tombe à plat au milieu des gars de mon équipe. L'un d'eux, Marcel Baroux, de la Chapelle-en-Lafaye, me souffle à l'oreille : *Tu as entendu ce qu'il a dit. Regarde comme on devient quand on est perdu, tout seul. Nous avons de la veine d'être ici ensemble*. Pouvais-je ajouter meilleure conclusion ?

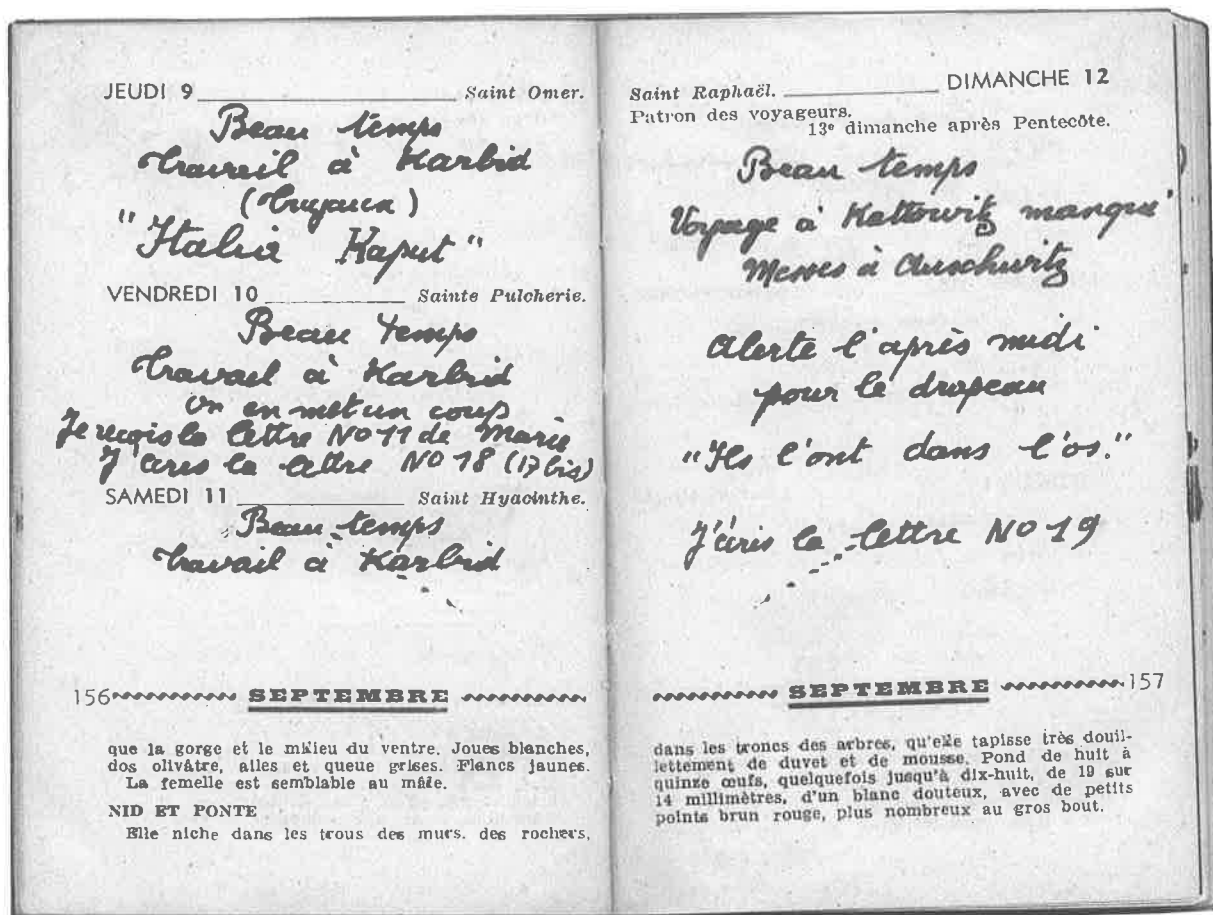
C'est le dimanche suivant 12 septembre que les choses se sont gâtées. Avec 2 ou 3 camarades je n'avais pas participé à la montée des couleurs. Nous étions partis à la gare dans l'espoir d'un train pour Kattowitz. Il n'y en avait pas. Retour au camp et sieste... Tout à coup le veilleur de service – prévu pour annoncer les alertes – entre en coup de vent : *Debout les gars, tout le monde dehors, ils veulent "piquer" notre drapeau !*

Tout le monde bondit. Et nous nous retrouvons en masse, tête nue, au garde-à-vous, alignés entre les baraques, formant une haie d'honneur en zigzag depuis la porte du camp. Combien étions-nous ? Plusieurs centaines, surtout des CJF bien sûr, contents de montrer aux Allemands que nous pouvions leur tenir tête.

Effectivement au bout d'un moment les *Schupo*⁷² arrivent. Surpris, ils hésitent devant cette haie muette, s'interrogent, et disent, paraît-il (d'où j'étais je ne pouvais pas entendre) : *C'est un malentendu*. Et ils s'en vont bredouilles. Bien sûr nous ne pourrions plus monter les couleurs. Le chef Toupet inventera la cérémonie de remplacement : le célèbre "Face à l'Ouest", avec minute de silence, clairon et Marseillaise. Le moral restera intact.

Et j'ai écrit dans mon carnet à la date du 12 septembre 1943 : *Ils l'ont dans l'os*. C'est tout. Cette formule vulgaire était courante alors, elle convenait bien ce jour-là après le bon tour que nous venions de jouer aux "copains".

⁷² *Schutzpolizei* : agents de police de sécurité.



Pages doubles de mon agenda Kim avec la journée mémorable du drapeau (le 12 septembre)

Le colonel Furioux

C'était un officier de l'armée française. Il avait brillamment servi en 1914-1918, comme capitaine et chef de bataillon sur divers fronts. Le général de La Porte du Theil, qui le connaissait bien, lui avait confié la responsabilité du Groupement 1 à Tronçais, au nord de Montluçon. C'était le premier groupement CJF à être créé. Agé déjà de 62 ans, il devait être envoyé en Allemagne pour soutenir les jeunes chefs volontaires dans la *Mission Chantiers*, en décembre 1943. Son franc-parlé et son audace étaient légendaires. *Si quelqu'un l'invite à une certaine prudence : "Ne t'inquiète pas mon petit, ils ne comprennent rien", affirme-t-il mezza voce.*⁷³

Le colonel Furioux avait visité un camp français à Vienne en Autriche où, disait-on, il s'était fait siffler. Et voilà qu'on annonce son passage chez nous. Quelques éléments perturbateurs et mal intentionnés prétendent lui réserver une "conduite de Grenoble"⁷⁴. Ils n'en auront ni le temps ni les moyens.

Le 5 décembre 1943, dimanche lendemain de la soirée, rassemblement de tous les Français à la grande cantine du camp. A table sont assis : les chefs Toupet et Devaux, Furioux au milieu, à côté l'*Oberlagerführer* et d'autres Allemands connaissant probablement le français.

⁷³ *Mission des Chantiers en Allemagne, op. cit., p. 96.*

⁷⁴ C'est-à-dire empêcher l'orateur de s'exprimer avec des sifflets et des cris... D'après l'échec de Lesdiguières devant Grenoble en 1590. Ou aussi d'après la réaction de la ville de Grenoble, anti-royaliste, contre un régiment d'infanterie ayant réprimé une manifestation dans le sang en 1832.

On fait silence. Le colonel prend la parole et de sa voix sèche s'écrie : *Je ne suis pas venu ici parce que j'aime l'Allemagne, mais parce que j'aime la France et que j'aime les Français !* avec un sonore coup de poing sur la table. Du coup l'auditoire est conquis. Il continue dans un silence impressionnant. Je me rappelle une autre formule : *J'ai averti les Allemands : je ne vous dirai pas tout ce que je pense, mais ce que je vous dis, je le pense...* Tout le monde écoute jusqu'à la fin et applaudit à tout rompre devant les Allemands impassibles.

"La tenue verte"

Avant notre départ nous avons rendu la tenue verte pour partir en civil. Au bout de quelques semaines à Auschwitz le bruit courait que nous allions tous recevoir une tenue "chantier", neuve et complète. Bobard, pensions-nous.

Et pourtant... Nous découvrions peu à peu que le chef Toupet avait le bras long et efficace. On nous annonce un beau jour qu'un wagon de tenues "chantier" au complet vient d'arriver. Il y a la tenue verte en drap, chaussettes, chemises et maillot gris, cravate, béret, souliers militaires, leggings, treillis, et même la peau de bique et la célèbre musette 35 de l'armée française. S'y ajoute une capote en laine de l'armée française ; elle n'est pas neuve, mais en excellent état. Nous pourrions la faire retoucher par le bon tailleur du camp.

Les membres de la chorale ont été les premiers à être habillés à l'occasion d'une soirée de chant et de musique au Casino le 2 octobre 1943. Quelques jours plus tard tous les jeunes en sont pourvus. Même certains requis, ceux qui désirent faire partie du camp CJP. Beaucoup d'ailleurs avaient effectué leurs 8 mois de chantiers et sont venus avec joie nous rejoindre.

Le fait est que nous avions fière allure. A côté des tenues fripées de Messeix ! ou de l'habillement que nous pouvions avoir à l'arrivée. Le 8 août 1943, avant l'arrivée des tenues, nous étions 3 séminaristes à Bielitz, au Tzigeuner Wald⁷⁵, assis tranquillement sur un banc. Un officier allemand nous voit et bondit sur Georges Didier portant une veste kaki de l'armée française qu'il avait touchée au départ de Limoges. Un prisonnier évadé ? pense-t-il. Georges en bon Vosgien placide, sort son *Ausweis* sans rien dire. L'officier s'en va penaud.

L'inverse se produisait aussi. Je lis dans ma lettre du 11 octobre 1943 : *A Myslowitz, samedi dernier, nous aurions été des merles blancs ça n'aurait pas produit plus d'effet. Un officier allemand⁷⁶ parlant très bien français m'a demandé ce que c'était que notre uniforme. Il nous a dit que nous étions "très chics" avec ça !*

Hélas, il y aura des retours de bâton. Quand les choses se gâteront pour l'Allemagne, nous n'aurons plus le droit d'entrer en tenue verte dans les églises et les magasins. Nous le ferons quand même, parfois, en nous méfiant.

Les permissions

Avant de parler des permissions voici quelques précisions sur les loisirs possibles. Les STO travaillaient deux semaines entières à la suite : chaque jour 10 heures, le premier samedi et le premier dimanche jusqu'à 13 heures. Seul le 2^e dimanche était libre.

Dans la journée, après le travail, nous pouvions monter en ville, à 500 mètres, faire un tour, boire une bière, honorer nos faux tickets de pain. En réalité nous n'avions pas la possibilité de dépenser les 90 *Mark* gagnés par mois. Les camarades d'origine rurale sortaient peu. Nous, les étudiants, avons pris l'habitude de visiter la région, le samedi après-midi et le dimanche libre. Nous pouvions circuler librement en train dans un certain rayon - 50 km ? - grâce à notre *Ausweis*

⁷⁵ Actuellement Bielsko Biala, le bois des Tziganes.

⁷⁶ Un autre officier évidemment !

et, éventuellement, à un certificat de permission obtenu de la firme : 2 ou 3 jours parfois, et des tickets de ravitaillement.



**La gare de Kattowitz
en 1943**



L'auteur

(photo prise à Myslowitz le 9 octobre 1943)

C'est ainsi que nous allions à Myslowitz nous faire photographier, à Kattowitz (35 km) visiter la ville et rencontrer d'autres Français, à Bielitz plus au sud dans les monts des Beskides pour nous promener pendant les dimanches libres. Mais Cracovie, à 75 km, était interdite, se trouvant dans le Gouvernement général c'est-à-dire la partie polonaise non annexée par Hitler, faisant tampon entre l'Allemagne et l'U.R.S.S. Nous avons appris par lettre qu'il y avait à Schwartz-Wasser, à 50 km au sud-est, un groupe de STO avec deux séminaristes, dont Roger Tardy, mon ami du séminaire de Lyon. Ils travaillaient durement sur un chantier mobile, à faire des socles de pylônes en ciment armé. Ils connaissaient à Grossweichsel un prêtre polonais fort sympathique : le Père Dobrowolski, parlant très bien français. Nous avons été reçu chez lui. Par ailleurs nos amis venaient nous voir et nous leur rendions la visite.

Sitôt après notre arrivée à Auschwitz devait avoir lieu un premier départ de permissionnaires. Il concernait les "requis" arrivés 5 ou 6 mois plus tôt. J'ai déjà dit comment le

camarade Michat, de Sury, avait posté ma lettre n° 4 de passage à Paris. Un autre gars de mon équipe, Louis Boibieux de Sauvain, s'était fait faire une fausse déclaration de maladie de son père. Il obtint une permission et ne revint pas. Il nous en avait avertis, tout comme Michat.

Ce premier départ concernait quelques Français. Ils ne furent pas nombreux à revenir : 23 sur 80 en novembre 1943. Les autorités allemandes ne semblaient pas prendre la chose trop au sérieux. Par la suite, à la fin de l'hiver 1943-1944, on commença à parler de permissions possibles pour nous. Le système était le suivant : un jeune partait, laissant 2 camarades garants de son retour. Ou plutôt 2 otages. C'est ainsi qu'Henri France obtint une permission pour aller voir son père gravement malade et qui devait mourir quelques mois plus tard.

J'étais l'un des 2 garants avec Jean Martial de Montarcher. Il nous avait dit qu'il reviendrait et nous lui faisions confiance. Que se passerait-il pour nous deux en cas de non retour ? Nous étions à Auschwitz, et nous savions les Allemands capables de toutes les représailles. Aussi est-ce avec joie que nous avons vu revenir le permissionnaire. Mon carnet porte : *le Mardi-Gras 22 février, retour d'Henri France à 3 h !*

Normalement Jean Martial et moi-même aurions dû partir en permission. Elles furent précisément supprimées à ce moment-là. Je n'en fus pas déçu, au contraire. Si j'étais parti, je serais sûrement revenu, pensant aux risques que je faisais courir à mes deux camarades laissés comme otages à côté d'un KL. Les événements m'enlevaient un gros poids dans le cœur : qu'aurais-je dit à mes parents ? Pas grand chose... comme Henri France qui ne fut pas très loquace en passant chez lui.

Les indésirables

L'Eglise de France avait demandé des prêtres qui acceptèrent de partir pour le service et le soutien des jeunes du STO. Environ 40 avaient répondu et étaient partis comme travailleurs volontaires. Parmi eux deux seulement ne seront pas inquiétés ni emprisonnés. Je le tiens de l'un d'eux, le Père capucin Jean Damascène (Alfred Besson), âgé de 40 ans à l'époque. Ce méridional de Nice, à la faconde et au moral indestructibles, m'avait raconté son histoire : *Quand j'ai appris qu'on demandait des volontaires, j'ai dit : ils sont fadas !... Trois semaines après je me suis inscrit.* Il avait traversé l'orage de la guerre sans accroc avec son air sûr de lui et imperturbable. Il m'avait raconté son odyssée en 1955.

Marius Staron, jeune prêtre du diocèse de Lyon avait vécu une situation différente. En contact avec le cardinal Suhard de Paris, il était parti et avait été emprisonné. Il me racontait avec humour : *Je ne pensais pas en sortir. J'avais deux regrets : ne plus revoir ma mère... et ne plus manger de saucisson cru !...* Il avait réussi à amadouer un vieux gardien de prison, en lui confiant avec des larmes qu'il ressemblait à son père !... Son moral et sa foi l'en avaient tiré.

Je pense aussi au Père Antoine Charmey, mon professeur de seconde au petit séminaire de Montbrison. Prisonnier en 1940, il avait couru le risque de devenir "travailleur libre", pour aider les jeunes du STO, perdant ainsi la protection de la Convention de Genève⁷⁷. Arrêté par la Gespato, il est mort d'épuisement au camp de concentration le 2 avril 1945.

Dans la région de Kattowitz et la Haute-Silésie, il n'y avait pas de prisonniers français, mais beaucoup de requis ou de STO. Nous apprenons un jour qu'un jeune prêtre vient d'y arriver : l'abbé Pierre Maurel, du diocèse d'Agen, 23 ans. Nous avons réussi à obtenir son adresse et à le rencontrer le 19 septembre 1943.

⁷⁷ Les prisonniers de guerre dépendaient de l'*Abwehr* (service de l'armée allemande, cf. notre 2^e bureau), les "travailleurs libres" dépendaient de la Gestapo. La convention de Genève reconnaissait certains droits aux prisonniers de guerre. L'Allemagne l'avait signée.



Le Père Antoine Charmey et quelques uns de ses élèves préparant une pièce de théâtre en février 1938.

Sachant que les Français étaient nombreux à Auschwitz, il aurait désiré y venir. Le chef Toupet était d'accord. Malheureusement cela n'a pas eu lieu. Je lis dans une lettre à ma sœur du 2 janvier 1944 : *J'ai appris que Maurel est reparti définitivement pour la France. Tu devines pourquoi. Les "copains" trouvaient qu'il faisait du bruit et se remuait trop. Il a eu histoires sur histoires. Il est parti aux alentours de Noël !...* Lui au moins n'avait pas connu la prison et le KL, mais seulement l'hôpital pour avoir reçu un cric sur le pied.

Au printemps 1944 Hitler a décidé de se débarrasser des séminaristes français présents dans le Grand Reich. Ils étaient indésirables. Effectivement nous y étions nombreux : 60 du seul diocèse de Lyon. Parmi eux, mon plus proche voisin Roger Tardy à 50 km de moi : à Schwartzwasser. Quelques-uns sont rentrés. Très peu en réalité, car il y eut d'autres chats à fouetter pour Hitler après le 6 juin. Par cette mesure il faisait d'une pierre deux coups : il se débarrassait d'éléments perturbateurs, et il nous déconsidérait auprès de nos camarades qui, eux, restaient...

Un jour, le 31 mai 1944 le chef Toupet convoque les 4 séminaristes du camp et nous apprend le décret d'Hitler que nous connaissions déjà. Et il ajoute : *Mais comme nous n'avons pas de prêtre français au camp, j'ai décidé d'intervenir et de vous garder. Qu'en pensez-vous ?* Nous avons tous été de son avis. Quelle pouvait être notre action de séminaristes ? Nous étions connus comme tels dans le camp. Nous établissions le contact avec les prêtres polonais. Et après ça ?

Parmi les jeunes "requis" ou STO à travers l'Allemagne, beaucoup étaient des chrétiens motivés et tentèrent de faire des rencontres : Action catholique (A.C.), lecture d'Evangile... Attention ! *Verbotten !!!* Strictement défendu. Certains, pour ça, finiront en prison ou au KL. Je lis dans la lettre à ma sœur du 5 janvier 1944 : *Nous espérons faire quelques petites choses avec les camarades "de notre bord", jacistes et autres. Je m'occuperai des étudiants surtout.* Et j'ajoutais en patois : *Timpouoyupamèdyere: je ne peux pas t'en dire plus.* La censure n'avait rien vu...

Je lis dans ma lettre du 7 janvier 1944 à mes parents : *Nous pensons faire quelque chose en A.C. Nous ferons de petites réunions que nous appellerons : "Cercle intellectuel et littéraire". Nous y discuterons les sujets qui nous intéressent.* Le problème était de trouver un coin pour nous retrouver. Mais surtout il fallait se méfier. Nous trouvions les camarades chrétiens de Kattowitz pas très prudents⁷⁸. La proximité du KL nous faisait hésiter. En réalité nous ne sommes pas allés très loin. Mes lettres n'en parlent plus. Peur ou maladresse ? A la réflexion je pense que les militants chrétiens de la J.E.C, J.A.C. et J.O.C.⁷⁹ étaient plus mûrs que les séminaristes de leur âge. Nous étions à l'époque formés si loin de la vie !...

⁷⁸ Nous avons eu l'occasion d'en rencontrer quelques-uns. Ils prenaient de gros risques à notre avis. Ils ignoraient ce qu'était un camp de concentration.

⁷⁹ Jeunesse Etudiante Chrétienne, Jeunesse Agricole Chrétienne, Jeunesse Ouvrière Chrétienne.



1

- 1 - Tenue verte des Chantiers.
A la place de la cape
nous avions la capote
de l'armée teinte en vert.
- 2 - Insigne des Chantiers
de la Jeunesse Française.
- 3 - Insigne du Groupement 21
(Les Noës-Renaiss),
le seul groupement de la Loire.
- 4 - Insigne du Groupement 22 Joffre
à Messeix (Puy-de-Dôme) ;
c'était notre groupement.



2



3



4

Ci-dessous : un numéro de déporté juif rapporté d'Auschwitz. On distingue à gauche le triangle rouge sur le triangle jaune, formant une étoile.



Chapitre VI

Le vent tourne

(juin-décembre 1944)

1 - Ca devient dur

Avec les événements qui vont se précipiter, les six derniers mois de 1944 vont devenir plus difficiles - mais sans commune mesure avec la période janvier-mars 1945. Il nous faudra redoubler d'attention de toutes parts.

D'abord nous ne recevrons plus de lettres. Donc plus de nouvelles de la maison : pour le moral voilà un coup dur. Jusqu'ici le courrier avait été régulier. L'année précédente les premières lettres nous étaient arrivées de France le 31 juillet 1943. Les dernières que nous écrivons et qui arriveront chez nous en France dateront du début août 1944 (ma lettre n° 96). Une exception cependant : ma lettre n° 106 écrite le 1^{er} septembre. Je me demande comment elle a pu arriver. C'est celle qui a reçu un coup de ciseaux. Le plus drôle est au bas de la dernière page : *Jean*, une phrase en patois : *oyin de nuvelle fretze* ("on a des nouvelles fraîches"). Dernier pied de nez à la censure allemande !...

La propagande allemande en profitait pour faire de l'intoxication. Je lis dans mon carnet : 17 septembre 1944 : *Que se passe-t-il en France ? Communisme ?* On nous racontait que les communistes allaient s'emparer du pouvoir. A la même page je lis : *Débarquement des Anglais en Hollande. Ca avance...* C'était vrai, mais le fameux parachutage d'Arnhem⁸⁰ allait faire fiasco au bout de quelques jours.

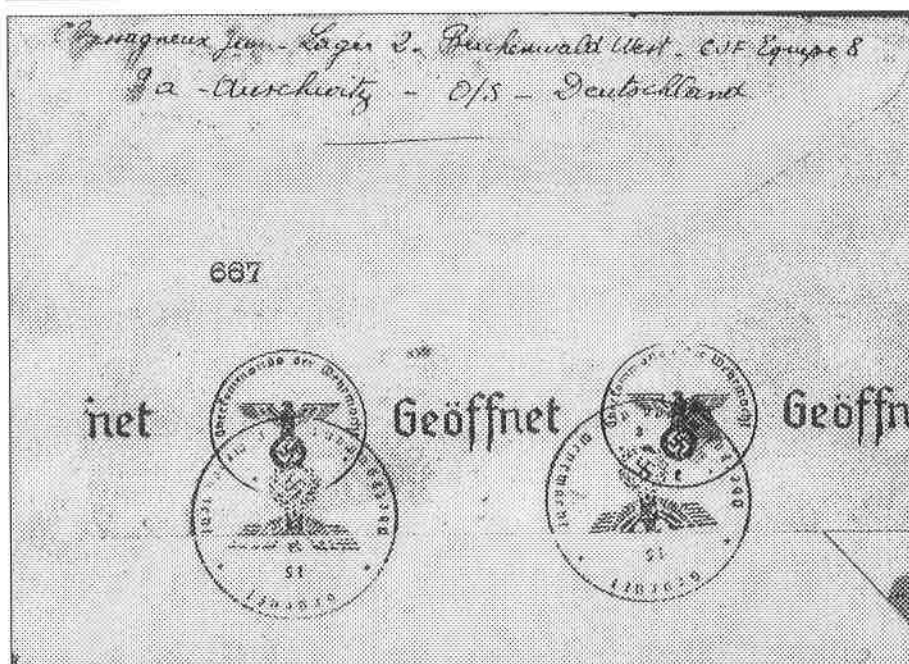
Par ailleurs le ravitaillement va connaître une crise. L'Allemagne subit le blocus. Tout le monde le ressent. Le marché noir va devenir plus difficile. Le prix des faux tickets de pain va grimper et ils deviendront rares. Les colis n'arriveront plus. Etant presque tous de la campagne, nous n'avions pas été abandonnés par nos familles. Les premiers colis étaient arrivés le 25 août 1943. Les plus rapides mettaient quatre semaines, le record le plus long étant de trois mois. Parfois ils avaient subi quelques prélèvements pendant le voyage. Après juillet 1944 les colis ne partiront plus de France... Mais nous savions qu'il faudrait passer par là.

2 - Ils ont débarqué !

Le 6 juin 1944, dans la matinée, le bruit court sur le chantier qu'un débarquement allié a eu lieu en France. Où ?... En Normandie... Avant midi la nouvelle semble confirmée. Je vois encore ce déporté juif déchaîné courant dans l'usine, criant à tue-tête entre les machines : *Ils ont débarqué, ils ont débarqué !* Nous constatons une fois de plus que dans un camp de concentration les nouvelles arrivent très vite. Comment ? Grâce aux postes cachés, aux réseaux de détenus, aux relations extérieures, etc. L'imagination était immense.

Dans mon carnet je lis, 6 juin : *Le débarquement a-t-il eu lieu ?* Et le 7, *le débarquement se confirme : Normandie, Caen, Cherbourg, Le Havre...* Et le 8 ce bobard énorme : *Débarquement à Calais et Dunkerque !!!* C'est ce qui se disait. Il est vrai que les Allemands l'attendaient surtout de ce côté-là. Pour nous la nouvelle constituait un espoir immense. Nous pensions que les choses iraient vite. Nous allions devoir déchanter.

⁸⁰ Sans doute l'avais-je appris chez les prêtres polonais. Il s'agissait de neutraliser la base de lancement de V2 sur Londres (les fameuses "armes nouvelles").



Ecrivez moins souvent,
Ecrivez moins longuement,
Ecrivez lisiblement
et vous recevrez vos lettres
plus vite et plus sûrement.

La Censure.

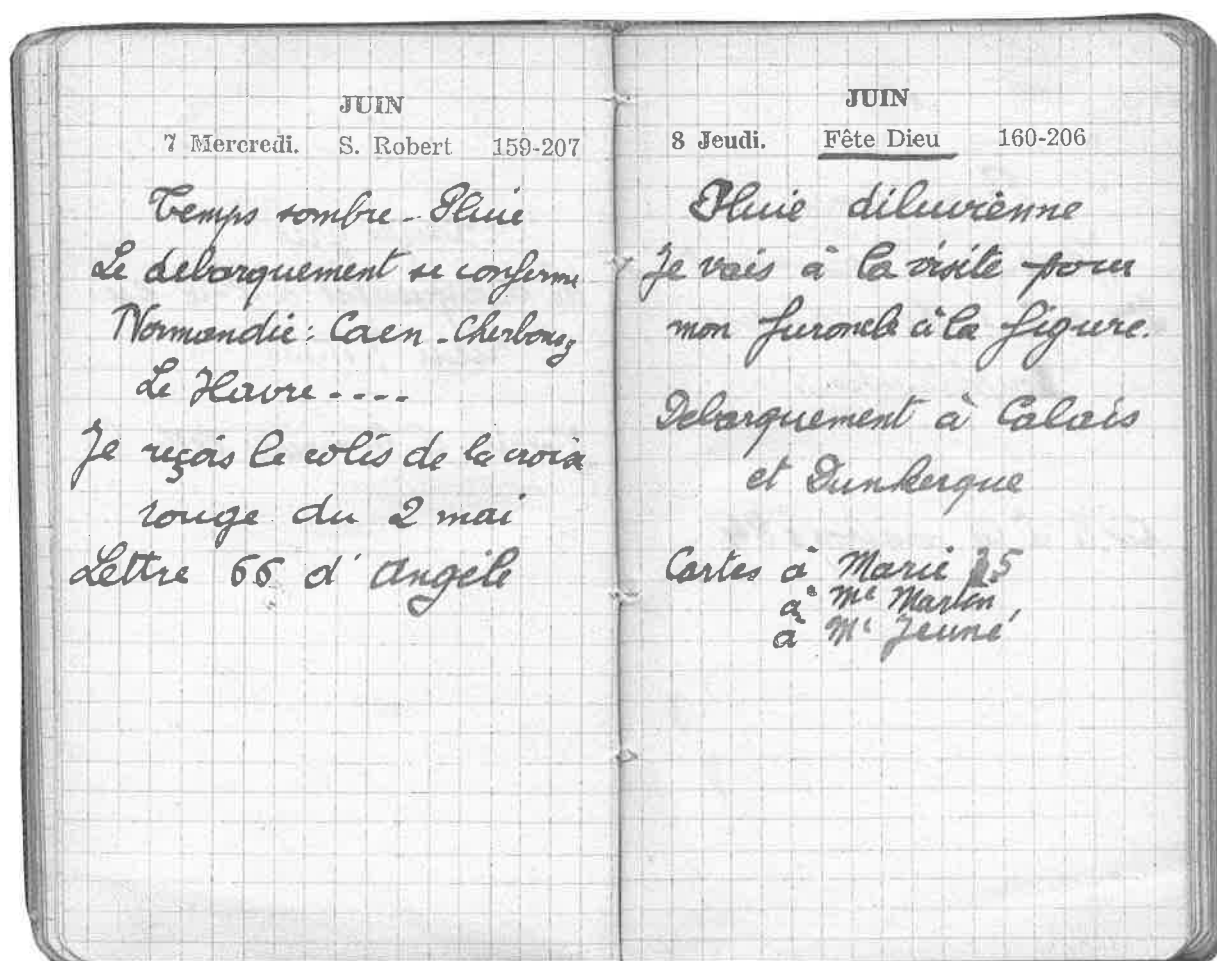
Recto et verso d'une lettre ouverte

Dans mes lettres à mes parents : les "conseils" de la censure allemande

Les Allemands, eux, faisaient grise mine. A côté des hâbleurs qui prétendaient écraser "l'invasion", comme ils disaient, il y avait une majorité plus réaliste qui se taisait. Je me souviens cependant de ce petit chef d'équipe sympathique me disant tristement tout bas : *Si dans deux jours nous ne les avons pas rejetés à la mer, c'est fini !* Il avait raison. Le débarquement de Provence le 15 août allait activer le mouvement.

C'est juste à ce moment que l'Allemagne lançait ses nouvelles armes. Mon carnet précise le 17 juin : *On parle de l'arme secrète*. Certains fanatiques se rengorgeaient de satisfaction. Les V1 furent un échec. Les V2 étaient beaucoup plus redoutables. Ils redonnaient aux Allemands un espoir qui serait vite déçu.

Par la suite, allant souvent chez les prêtres, nous avions des nouvelles plus sûres, données par Radio-Londres en polonais. Eux aussi attendaient ce jour avec impatience. Nous pouvions suivre l'avance alliée et préciser aux prêtres où se trouvaient le front et les villes citées dans le communiqué ! Mais nous trouvions que ça n'allait pas vite...



Pages de mon carnet (7 et 8 juin 1944)

3 – Attentat contre Hitler

Le 21 juillet 1944, l'attentat provoque un traumatisme considérable en Allemagne. Oser tuer le Führer en pleine guerre, c'était inimaginable. Dans notre barbe nous rigolions doucement, regrettant seulement que "Julot" – c'est ainsi que nous l'appelions – n'ait pas été supprimé.

Le soir du 22 juillet les Français du camp sont appelés à la cantine pour une réunion organisée par l'*Oberlagerführer* et un acolyte. Beaucoup de Français s'y rendent, se promettant une bonne soirée. Effectivement l'Allemand se dresse, prend la parole et se met à tonner : *Unser Führer lebt noch !...* "Notre Führer vit encore". Il a à ses côtés notre camarade interprète du camp. La scène valait le déplacement ! L'orateur criait, gesticulait, avec des effets théâtraux. L'interprète traduisait phrase par phrase, très exactement, mais à mi-voix, d'un ton bas et monocorde. C'était comique.

Je ne pense pas que les Allemands présents aient perçu la subtilité de l'interprète et le grotesque de la situation. Avec nos chefs, tous présents bien sûr, nous avons gardé un calme imperturbable, contents d'avoir passé un agréable moment. Cependant nous gardions un fond d'inquiétude en pensant aux conséquences possibles de cet attentat.

4 - Les premiers bombardements

Plus les STO étaient loin, moins ils craignaient les bombardements et à Auschwitz nous étions loin. En effet les bases de départ de l'aviation anglo-américaine se trouvaient à 2 000 km de nous. Mais nous comprenions fort bien la perversité du raisonnement inverse : plus serait long le chemin du retour. Par ailleurs l'Armée rouge se trouvait à moins de 150 km de nous après avoir franchi la Vistule le 7 août et pris Tarnov. Elle restait l'arme au pied à 20 km de Varsovie soulevée le 1^{er} août, laissant les Allemands écraser l'insurrection. Et elle laissait aux Anglo-Américains le soin de bombarder l'Allemagne. Depuis nous avions l'impression que le front est ne bougeait plus.

Il fallait bien s'attendre un jour au bombardement de la grande firme IG Farben. Les usines étaient toujours en construction, mais certaines produisaient déjà. Betriebskontrolle (BK) venait de fêter triomphalement le premier méthanol : *Der erste Methanol*. Comme l'espionnage marchait bien nous devinions que le calme n'allait pas durer.

Que dire de ce méthanol ? Il remplaçait l'essence, outil de guerre indispensable. Comme le méthanol est un alcool, certains avaient été tentés de le boire. C'était un poison qui tuait ou rendait aveugle ou fou, nous disait-on. J'ai encore un tract qui nous le rappelait. On y lit les noms de ceux qui en sont morts. Parmi eux, trois noms français, inconnus. Probablement des volontaires arrivés bien avant nous.

Le premier bombardement de l'usine eut lieu l'après-midi ensoleillé du dimanche 20 août 1944. Depuis octobre nous avions retrouvé nos grades des Chantiers. J'étais redevenu chef d'équipe responsable de mes 22 camarades de chambrée. J'étais de sortie avec les chefs de camp et mes camarades chefs d'équipe à Jawislowitz. Nous l'avions entendu. A notre retour nous apprenons la nouvelle. Le camp et la ville n'ont pas été touchés. Certains bâtiments de l'usine avaient reçu des bombes. Je lis dans mon carnet le 21 août : *Nous visitons et déblayons les ruines : Buna, BK et d'autres en poussière. De lamentatione*⁸¹. *Alerte de 10 à 12 heures.*

⁸¹ *De Lamentatione* : début des *Lamentations* de Jérémie, chanté au séminaire le Vendredi Saint.

Le deuxième bombardement aura lieu le 13 septembre. Le chantier sera peu touché ! Mais il y aura des victimes civiles dans le *Lager* 8 des travailleurs non français. De toutes façons le premier bombardement avait arrêté la production.

5 - En prison à Auschwitz

Au premier bombardement du 20 août 1944 les bâtiments de la firme ont été durement touchés : en particulier l'atelier et les bureaux de BK. Le directeur décide de mettre une équipe de garde la nuit pour éviter les pillages. Une équipe de Français est choisie : nous sommes quatre des CJF plus un jeune de la région parisienne, un requis de moins de 20 ans, avec un Polonais un peu plus âgé que nous. Il a vécu à Paris et parle très bien le français.

Nous prenons la garde dans les bâtiments plus ou moins démolis le samedi 2 septembre jusqu'au dimanche 6 heures. Rien à signaler. Nous revenons le dimanche 3 septembre 1944⁸² à 13 heures. Il pleut... Nous jouons aux cartes et bavardons. Le Polonais nous dit tout de go :

- Je veux tuer mon père !
- Tu veux tuer ton père ? Pourquoi ?
- Il me prend mon argent !...

Voilà pour situer le bonhomme...

Nous nous organisons pour la nuit : Jean Robert, camarade CJF de la Dordogne et moi-même, coucherons sur des établis près des placards éventrés des contremaîtres. Les autres un peu plus loin en des lieux différents. La nuit se passe sans incident malgré les dos un peu endoloris. Et nous rentrons au camp.

Le lundi en fin de matinée on nous appelle à la *Verwaltung* (la direction du camp). Nous sommes convoqués tous les cinq à la police du chantier à 13 heures. Motif : un vol a eu lieu cette nuit à BK. C'est ce qu'on nous explique à la comparution : les bottes et l'imperméable de Meister X⁸³ ont disparu. Nous restons interloqués. A tour de rôle nous comparaissons. On nous interroge, on nous prend l'*Ausweis*, les lacets et la ceinture. Et on nous enferme les uns après les autres dans la même petite cellule.

Xavier Ayrem (de Montauban) est le premier à se voir boucler. Pince-sans-rire, il nous déclare avec humour : *C'était drôle de voir la tête que vous faisiez en arrivant !* J'ai souvent remarqué comment dans les moments les plus tragiques, il y a toujours quelqu'un pour trouver de quoi rire. Bref..., la pièce est petite : deux bat-flanc de 80 cm de large et un tabouret, avec une lucarne très haut perchée. Nous voilà accusés de pillage suite à un bombardement. Nous faisons le point : aucun de nous n'a volé. Nous avons la conscience tranquille. Mais nous savons que la chose est très grave : tout pillard risque la peine de mort.

La nuit est dure : quatre couchent sur les bat-flanc, un cinquième reste assis sur le tabouret, à tour de rôle. "Jus" le matin, soupe à midi et le soir. Le mardi : alerte. Notre gardien, un vieux *Werkschutz* armé, nous fait sortir dans la rue. Un camarade nous aperçoit : *Qu'est-ce vous faites là ?* Il a vite compris. Nous lui disons d'avertir le camp. Retour à la cellule d'où on nous extrait pour traduire et expliquer la notice d'une caisse de fusils de guerre... de Saint-Etienne !

Le mercredi, interrogatoire devant un policier peu amène. Sans doute la police de la firme – pas la Gestapo –, sur la table un pistolet. A côté un interprète avec un drôle d'air. Nous comprendrons qu'il est alsacien. C'est Robert et moi qui étions surtout visés. Nous avons beau nous défendre... C'est facile de faire s'embrouiller un accusé. *Vos déclarations ne concordent*

⁸² Le jour où de Lattre de Tassigny et les Américains libèrent Lyon.

⁸³ Meister X : J'avais déjà croisé le fer avec lui voir p. 32.

pas, vous risquez le conseil de guerre à Bielitz et la pendaison ! Voulait-on nous effrayer seulement ? Leurs menaces étaient-elles fondées ?

J'ai noté dans mon carnet – après coup ! : 6 septembre 13 h 30, interrogatoire. Au pied de la potence ? Fièvre et colique. Effectivement je regagne la cellule avec une trouille mémorable et une colique terrible. Je n'arrêterai pas de tambouriner à la porte... A un moment j'entends le gardien venir en jurant : *Herr Gott, Herr Gott* (Bon Dieu !). Je m'attends à une raclée. Non. Il ouvre : *Bitte schön !* : Je vous en prie ! Je suis arrivé à temps.

Ensemble nous réfléchissons... Qui leur a dit que Robert et moi veillions près des placards ? Aucun de nous. Et le Polonais, où est-il ? C'est là que nous avons compris. Et le lendemain jeudi, vers 11 heures, le gardien arrive : *Fünf Mann entlassen !* Libérer cinq hommes ! Sans autre explication.

Nous rentrons au camp, moi avec ma colique et un bon torticolis. Qui nous a fait libérer ? Le chef Toupet ? La firme BK ? Peut-être les deux, car le soir de notre incarcération la firme avait été surprise de ne pas nous voir arriver. Elle avait fait des recherches. Meister X avait porté plainte de son propre chef.

Mais ça ne se passera pas comme ça ! Nous revêtons la tenue verte et dare-dare courons à BK chez le docteur Eggert. Il convoque Meister X. Ce dernier arrive, s'explique, s'embrouille et nous dit ses regrets... Ca suffit, l'honneur est sauf ! Nos rapports avec lui seront désormais des plus froids. Quant au Polonais, nous n'en avons plus entendu parler.

Mais voilà le plus fort de l'histoire. La firme nous remet tous les cinq de garde et nous donne même un pistolet à barillet avec 6 balles !... La nuit suivante nous nous installons pour dormir. De temps en temps nous faisons un tour. Mais... notre jeune camarade parisien croit voir une ombre et tire !... Le lendemain une balle manque. Nous nous expliquons avec Meister Hütter⁸⁴ : *Achtung, il ne faut pas tirer si vite que ça !* – Ah ces imprévisibles Français ! On nous désarme et on nous exempte de corvée de garde. L'expérience a semblé concluante !! Nous reprendrons le travail normal le 11 septembre 1944.



Un "Face à l'Ouest" de quelques chefs et jeunes :
Chefs Toupet (à gauche) et Devaux (à droite). Les murs en moellon cachent les baraques.

⁸⁴ Un brave homme, voir p. 32.

6 - La vie continue quand même

Elle continue les derniers mois de 1944 avec des périodes calmes et d'autres assez agitées. Les dimanches libres nous poursuivons nos sorties. Les camarades séminaristes de Schwartzwasser viennent chez nous le 1^{er} octobre et le 19 novembre. Le 4 décembre je vais pour la dernière fois rendre visite à Sœur Jeanne à Wadowitz. Nous écrivons aussi des messages qui n'arriveront jamais.

Le 7 octobre se produit un événement que nous avons toujours ignoré : la révolte du Sonderkommando de Birkenau⁸⁵. C'est le commando spécial chargé des chambres à gaz et des fours crématoires. Ces pauvres détenus jouissaient de faveurs spéciales mais savaient que leur tour viendrait un jour. Ils étaient 874 en fonction fin août 1944.

Ils montèrent un vaste projet de révolte armée. Mais un Kapo allemand de droit commun les dénonça. La révolte dut être avancée le 7 octobre et effectuée de jour. Trois SS furent tués, mais les fuyards furent repris et abattus : 250 environ dont leur chef. Les SS fusillèrent 200 détenus des équipes rebelles. A cette date je lis dans mon carnet : *Alerte de 7 h ¼ à 9 h ¼ (du soir) DCA et canonnade*. L'alerte avait eu lieu à la fin de la révolte et sans lien avec elle.

J'ai noté dans mon carnet le bon coup que j'avais réussi avec le docteur du camp. Je m'étais brûlé la jambe sur les tuyaux de chauffage. La plaie s'était infectée. Je vais à la visite le 23 octobre, devant le médecin : un Russe, parlant à peine l'allemand, flanqué de sa fille d'une vingtaine d'années. Il me donne deux jours de repos. Le 26 derechef, le 28 etc. Ça continue jusqu'au 20 novembre. Chaque fois avant la visite, j'avais soin, d'un coup d'ongle, de remettre la plaie à vif. Finalement elle devait mettre deux mois à guérir... J'avais profité de ces quatre semaines pour me reposer et apprendre à jouer à la belote avec les travailleurs de nuit. Apprentissage très utile pour moi par la suite !...

C'est aussi à ce moment que nous faisons nos sacs. Nous y mettions tout ce que nous voulions sauver en cas de bombardement, et tout ce que nous souhaitions emporter au moment de l'évacuation. Sentant la fin prochaine, nous avons acheté des sacs volés à *Kanada*⁸⁶ par les déportés juifs. Mais il fallait fabriquer sur le chantier une armature métallique – un jeu d'enfant – et la passer à la sortie, ce qui était plus compliqué.

Il est vrai que l'astuce ne nous manquait pas. L'un de nous avait fabriqué un petit poêle pour faire cuire les pommes de terre volées dans les champs voisins car c'était la saison. Le corps du poêle est fait avec un tuyau de 18-20 centimètres de diamètre sur 50 de long. Pas de problème pour passer les ronds la porte et le fond dans la *musette* 35⁸⁷. Mais le corps du poêle ? Le camarade a eu l'idée d'enfiler la jambe dans le tuyau, de se l'attacher avec une ficelle, et de revêtir le treillis par dessus. Bien sûr il marchait un peu raide, mais en se glissant au milieu d'un groupe complice, *Ausweis* en main, il a échappé au regard du *Werkschutz* de service.

C'est également au cours de ce trimestre que furent édifiés les murs en moellon entre les baraques. Ils enlaidissaient beaucoup le camp mais devaient arrêter les incendies en cas de bombardement. Nous avons dû aussi creuser des tranchées ici ou là. Nous n'étions pas les seuls. Je lis dans mon carnet : *11 novembre, il neige. Les fillettes au terrassement*. Ces fillettes étaient de très jeunes Polonaises réquisitionnées.

⁸⁵ Cf. *Volontaire pour Auschwitz*, op. cit., p. 228.

⁸⁶ *Kanada* : l'entrepôt où étaient gardés les bagages des Juifs arrivés au camp, voir p.23-25.

⁸⁷ La *musette* 35 était fabriquée en toile très résistante. Elle avait été distribuée dans les casernes françaises en 1935, d'où son nom.

Chapitre VII

La fin à Auschwitz

(décembre 1944 – 21 janvier 1945)

1 - Troisième bombardement : 18 décembre 1944

Début décembre les alertes aériennes se multiplient. Le lundi 18, par un temps très froid, a lieu le troisième bombardement des bâtiments de l'IG Farben. J'étais dans un abri. Le souffle m'ayant tellement impressionné, je décidai que, dorénavant, en cas d'alerte, je resterais à l'air libre tapi dans un trou.

Le 16 décembre Hitler avait lancé une offensive surprise dans les Ardennes. Elle fit une percée dont les journaux allemands firent grand cas. Je me souviens de la comparaison : *Le poing du boxeur est aussi dangereux plaqué sur l'épaule qu'au bout de sa course...* Les Allemands pavoisaient. *Vous allez pouvoir partir en permission*, nous disaient les contremaîtres les plus optimistes. Quant à nous, nous n'avions pas perçu la gravité de cette offensive ni le danger menaçant Strasbourg. Nous pensions que c'était du bluff... Heureusement la brèche fut colmatée trois semaines plus tard.

Le dimanche 24 décembre a lieu le rassemblement solennel avec le "Face à l'Ouest". Nous avons conscience de vivre notre dernier Noël en Allemagne. Nous réveillonnons joyeusement ensemble dans notre équipe de 22 h à 3 h du matin avec quelques produits que nous avons pu trouver. Le lundi 25 nous préparons l'autel où le prêtre allemand va célébrer. Mon carnet dit : *250 présents, 50 communiants*. J'en ai déjà parlé.

2 - Quatrième bombardement : 26 décembre 1944

Le lendemain de Noël, jour de repos pour la majorité, mais de travail pour moi et deux camarades de BK. Il fait soleil et très froid. Alerte vers 11 heures. Nous courons hors des bâtiments vers un terrain vague dans un petit ravin servant parfois de latrines. Nous entendons les ronflements bien connus des quadrimoteurs américains. La *Flak* (D.C.A.) tire, les avions arrivent et nous entendons soudain siffler les bombes. Nous nous couchons au milieu des excréments. Comme il gèle à pierre fendre, le danger ne viendra pas de là !... Nous mettons la gamelle sur la tête : protection dérisoire sous les bombes, mais très efficace contre les éclats d'acier fondu de la D.C.A. Les bombes tombent, mais pas dans notre secteur, plutôt sur le chantier du côté de la ville. Le sol vibre. Après le passage des vagues de forteresses volantes nous nous redressons. C'est fini. Nous regagnons le camp.

Avant d'y arriver nous devinons le drame. Le Lager II où se trouve notre camp a été touché. On comptera près de 120 bombes, certaines non éclatées. Le bloc I est détruit. On dénombre 14 morts, dont 4 Français, des Belges... et 15 à 20 blessés. Certains sont surpris alors qu'ils font la cuisine sur un réchaud ou un poêle. Une bombe tombe près de la baraque. Les portes et les fenêtres sont voilées et bloquées ; le feu prend au poêle ; la baraque flambe, les occupants aussi. Je revois encore ces troncs noircis et ces bras tendus... Sinistre vision... Le soir aura lieu une veillée funèbre auprès des morts.

Le chantier a été touché lui aussi, BK en particulier, une fois de plus. Le 27 janvier nous déblayons le camp et nous sommes dérangés par une alerte. De même le 28. Nous reprenons la

garde de nuit. Le dimanche 31 décembre ont lieu à Auschwitz les funérailles des quatre camarades français dont je n'ai pas marqué les noms. Le soir l'équipe se retrouve pour une veillée en attente de l'année nouvelle, dans un climat de morosité et d'espoir.



L'usine polonaise actuelle de produits chimiques construite sur l'emplacement de l'IG Farben

3 - 1945 : tristes derniers jours

Curieuse ambiance en ce début d'année. Nous allons au travail de façon épisodique. Pour faire quoi ? La garde, le démontage de manomètres, le remplacement de vitres et de conduites fendues. On a l'impression que plus personne n'y croit.

Au camp le ravitaillement est de plus en plus difficile. Les alertes se succèdent : nous prenons le précieux sac et nous courons vers la Vistule. On voit de tout. Le 10 janvier j'ai noté dans mon carnet : *Conférence de M. Scherb du ministère de l'Information... Sans commentaires !...* Des gens affectent encore d'y croire. Le 13, au foyer, on joue *Le Bourgeois Gentilhomme*. Nous soignons les célèbres "coins d'équipe", bien connus dans les groupements, où étaient affichées photos, cartes, guirlandes... Les chefs tiennent à notre moral. Ils nous laissent entendre que nous devons nous tenir prêts au départ. Mais nous nous posons beaucoup de questions.

Le 14 janvier, je lis dans mon carnet : *On parle d'une offensive à l'est ?* En réalité le 12 janvier 1945 sur le front de l'Ukraine le général Koniev a lancé son offensive sur la Pologne et

la Silésie. Il prendra Cracovie le 19 janvier⁸⁸. Chez nous : alertes incessantes, canonnades, passages d'avions russes isolés ; la nuit, fusées éclairantes, bombes tombant çà et là en semant la panique. Ça bouge... A Auschwitz, tumulte grandissant, les convois militaires circulent... et les bruits les plus divers.

C'est au cours de ces derniers jours que nous avons vu pour la dernière fois nos amis les prêtres d'Auschwitz. Le Père Marian Stawarz devait me donner une paire de bons souliers pour moi ou un camarade. Ils avaient bien conscience - et ils nous le disaient - que l'arrivée des Russes ne serait pas une libération pour eux, mais un changement de "maîtres". C'est le cœur un peu gros que nous les quittons après avoir reçu d'eux un certificat personnel de "bonne conduite".



Certificat de bonne conduite (en latin) que nous avait donné le curé avant notre départ :

Je certifie que Jean Chassagneux, pendant son séjour dans ma paroisse à Auschwitz, a très bien accompli ses devoirs de clerc. Auschwitz 18 -1-1945.

*Stanislas Bayer,
administrateur*

⁸⁸ Dates et chiffres sont tirés de *2 194 jours de guerre*, op. cit.

A partir du 17 janvier j'écris au crayon dans mon carnet. Nous allons parfois travailler... Plus de déportés juifs sur le chantier. On s'attend au départ. Le sac est toujours prêt. Alerte, encore alerte... Combats de chasseurs dans le ciel. Un avion russe est abattu en flammes... Nous allons chercher des camarades sur le chantier : pour nous l'essentiel est de rester ensemble avec tous ceux du camp. Il fait un froid terrible. Plus de chauffage suite au manque de charbon. Les toilettes sont gelées. La nuit, nous nous pelotonnons les uns sur les autres. Il gèle à moins 20 degrés, moins 25. L'ordre de départ va bientôt venir.

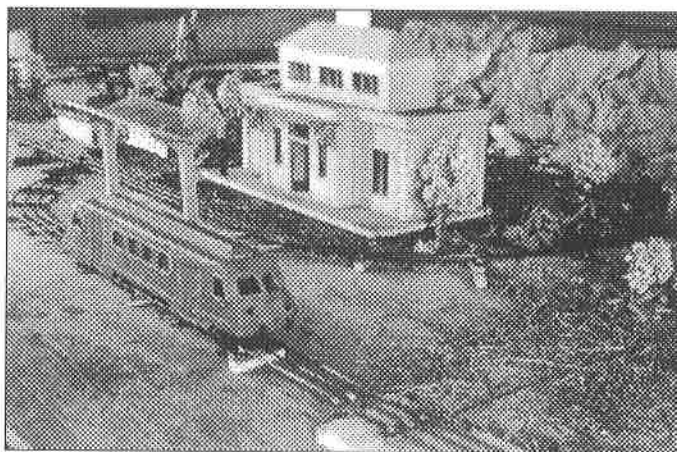
Que sont devenus les malheureux déportés en tenue rayée ? Nous apprendrons bien plus tard qu'ils ont été évacués le 17 janvier. Ils sont partis à pied, par groupe de 500, direction sud-ouest, poussés par les kapos et les SS. Ceux qui traînent sont abattus... Combien arriveront à s'en sortir ?

Primo Levi était au camp de Monowitz (l'Auschwitz III). Il travaillait sur le chantier de l'IG Farben. Il fait partie de ceux qui ont été abandonnés au camp : épuisés, voire mourants ou morts. Il explique dans son livre *Si c'est un homme*, comment, au moment où avec un autre détenu il sort un cadavre, il voit arriver quatre cavaliers russes, l'avant-garde de Koniev.

C'est le matin du 27 janvier 1945. A 9 heures l'armée soviétique entre dans le camp de concentration de Monowitz (A III), le plus à l'est, s'empare des installations de l'IG Farben, de la ville d'Auschwitz, des camps A I et A II Birkenau. Le combat est terminé à 15 heures. Mais les SS se sont défendus âprement. Deux cent trente et un soldats russes y ont été tués ce jour-là. Le 27 janvier nous étions déjà loin d'Auschwitz (voir chapitre suivant).

Les Russes ont trouvé des camps de concentration remplis de morts, de mourants, d'hommes et de femmes épuisés. En tout 7 000 vivants, dont 200 enfants dans la trentaine de camps dépendant d'Auschwitz. Ils seront pris en charge par des médecins russes ou autres, soignés par la population et la Croix-Rouge. Beaucoup cependant mourront après avoir été libérés. Le camp d'Auschwitz avait fonctionné en tout 1 688 jours.⁸⁹

Mais tout cela, bien sûr, nous ne le savions pas.



Maquette d'une locomotive réalisée par un jeune Français
La photo porte, au verso, un cachet :

"CAMP FRANCAIS D'AUSCHWITZ
Service information
et propagande"

⁸⁹ Les précisions fournies dans ces trois derniers paragraphes ont été tirées de :

- *Auschwitz*, interpresse, Varsovie.
- *Volontaire pour Auschwitz*, Elsevier Séquoia, Bruxelles.

Deuxième partie

La marche vers l'ouest : Königstein

Chapitre I

Premier exode

(21 janvier 1945 au 4 février 1945)

1 - Attention au départ ! (c'est le premier)

L'ordre de départ : nous l'espérions et nous le redoutions. Le chef Toupet a raconté comment les choses s'étaient déroulées vers le 15-20 janvier⁹⁰. Les déportés en tenue rayée et les prisonniers anglais étaient partis. Lui-même estimait préférable d'attendre sur place les troupes russes. L'autorité allemande n'a rien voulu savoir et l'a contraint d'ordonner le départ sous la direction d'un officier SS, ne voulant sans doute pas perdre sa main-d'œuvre.

Tout cela nous l'ignorions. De toutes façons nos sacs étaient prêts depuis longtemps, avec tout ce que nous voulions sauver. Le reste nous l'abandonnions !... J'avais bien conseillé aux camarades de s'embarrasser le moins possible pour la marche. Certains gardaient en plus de leur sac une valise ou une caisse. Pour moi je n'avais que le sac sur le dos et la "musette 35" pendue au cou sur la poitrine. Elle contenait le ravitaillement et les choses indispensables chaque jour.

Le soir du dimanche 21 janvier, tout le monde est sur pied de guerre dans la baraque. A l'appel des chefs responsables des groupes respectifs et de la marche, nous sortons et nous nous alignons en colonnes par quatre. Par un heureux hasard c'est ma baraque et mon équipe qui ouvriront la marche. Ce sera à nous de déterminer la vitesse et de fixer les arrêts et les départs, avec le chef CJF désigné. En revanche je ne me souviens pas d'avoir remarqué la présence de SS ou de *Werkschutz*. Ils devaient être dans la colonne.

Imaginez ce qu'allait devenir cette file de plus de 2 000 hommes plus ou moins disciplinés, marchant, suant dans la neige et sur la glace, par 20 ou 25 degrés au-dessous de zéro, le long des routes encombrées de convois militaires en retraite, susceptibles d'être survolés par l'aviation soviétique. Heureusement la population locale ne partait pas, et nous étions physiquement en assez bonne forme. Mais au bout de quelques heures de marche la troupe allait s'effiloche, se disloquer, avec de petits groupes qui perdaient la colonne, et des hommes affaiblis qui restaient sur place. Quel triste spectacle devait se produire 3 ou 4 kilomètres derrière nous.

2 - Les ails et les oignons d'Egypte

Nous sommes partis d'un bon pas et en ordre. Mais bien vite les problèmes sont apparus. Les mauvais marcheurs se plaignaient. Tel qui avait une valise à la main ne trouvait rien de mieux que de se l'attacher à la ceinture et de la tirer comme une luge sur la glace. Imaginez la

⁹⁰ *Mission Chantiers de jeunesse, op. cit.*, p. 314.

joie des suivants. Tel autre commençait à délester le sac d'une paire de souliers... Nous avons marché deux bonnes heures avant de faire la première pause.

C'est là que les récriminations ont éclaté : *Pourquoi nous ont-ils fait partir, pour nous faire crever dans ce froid ? On aurait dû rester à Auschwitz, les Russes ne nous auraient pas "bouffés"*. Et voilà des valises, des souliers, des gamelles qui voltigent sur les congères gelées, au milieu de jurons ! J'ai pensé alors à Israël sortant d'Egypte, à ses récriminations contre Moïse : *Pourquoi nous as-tu fait partir pour mourir dans ce désert ? En Egypte nous avions de la viande, des oignons et des ails*⁹¹. L'humanité sera donc toujours la même ! Il est vrai que notre terre promise nous semblait encore si loin !...

Nous avons marché toute la nuit, avec un arrêt toutes les 2 heures. Il nous fallait laisser passer les convois allemands qui allaient dans tous les sens. Nous ne savions même plus de quel côté était le front. Heureusement le temps était couvert et nous n'avons pas été inquiétés par l'aviation. Mais la marche était harassante dans la glace ou la neige épaisse avec le froid et le poids du sac.

A Kenty où nous arrivons au petit jour, je me souviens de ce mulet qu'on avait dû abattre sur place, le pied cassé entre deux blocs de glace. Il fallait le contourner, ne pas perdre les autres dans cette chenille qui avançait en accordéon.

3 - Ah les braves gens !

Le matin du 22, au cours d'un arrêt, nous mangeons un morceau. Mais le plus dur, avec la transpiration, c'est la soif. Certains suçaient de la glace qui, bien vite, les brûlait. Le mieux, lorsque nous étions en pleine campagne, c'était de demander à boire aux paysans polonais. Ils nous accueillaient cordialement. Il y avait toujours sur le poêle une marmite d'eau qui bouillait. Comme nous étions en tête de la colonne nous avons la chance d'être servis. Mais ceux qui étaient derrière nous ?...

Nous avons marché jusqu'au lundi soir 22 : 16 à 17 heures de route, à suer et à nous geler à la fois. Quand nous faisons un arrêt, la fatigue nous terrassait. Nous nous écroulions à terre, sac au dos. Un camarade devait nous aider à nous relever. Ainsi sommes-nous arrivés vers 16-17 h à Bielitz. Nous avons un peu reformé la colonne pour entrer en ville. Et là, nous avons eu la surprise de voir des femmes venir à notre rencontre avec des seaux, des marmites de boissons chaudes. Qui les avait averties ?

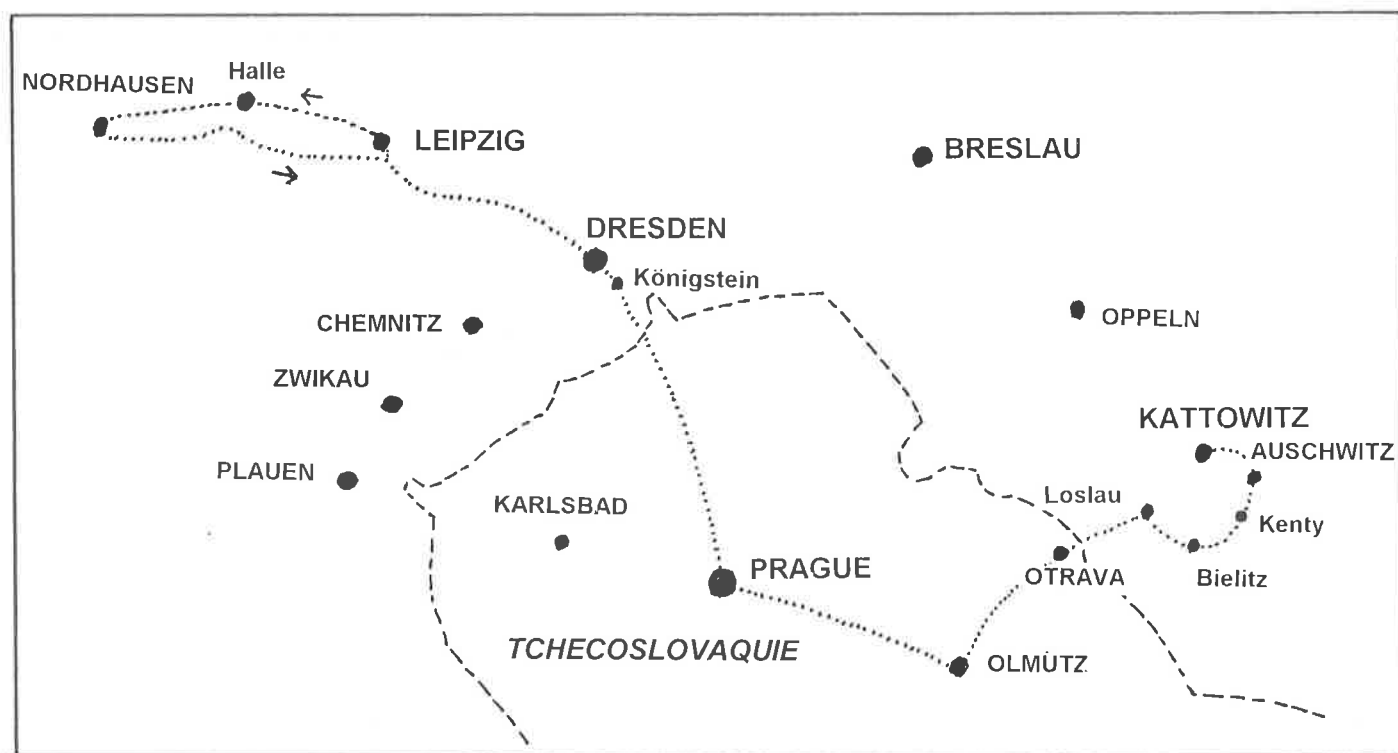
Dans mon carnet je lis : Lundi 22 : *Auschwitz-Kenty-Bielitz, 42*. C'est tout. Je l'ai écrit au crayon le soir évaluant le trajet à 42 km. Désormais j'écirai au crayon jusqu'à la fin de février lorsque nous serons un peu installés. Et avec ce froid l'encre aurait gelé dans le réservoir du stylo... On nous loge dans une immense bâtisse à plusieurs étages. Comme nous avons reçu au départ quelques vivres pour plusieurs jours, nous prenons le temps de manger assez abondamment. *Ce sera ça de moins à traîner, disons-nous, demain on verra !*

Ce soir-là les hommes n'ont qu'une idée : confectionner des traîneaux pour tirer les bagages. Certains ont déjà arraché des planches ici ou là aux clôtures. Nous nous mettrons par deux et tirerons à tour de rôle. Avec mon camarade Henri Chapuis je tente ma chance dans une petite ferme où on nous accueille à bras ouverts. Mon titre de séminariste provoque la surprise. Je dois y laisser une photo. On nous donne deux planches, du fil de fer et des ficelles. Nous confectionnons un traîneau de fortune et regagnons la troupe. Nous nous étendons par terre pour une nuit bienfaisante.

⁹¹ Exode XIX 24, Nombres XI 5.

La sympathie des Polonais pour nous Français était touchante. Mais le plus beau s'est présenté le lendemain 23 janvier. Nous partons après avoir arrimé nos sacs sur nos deux planches et sortons de la ville pour attaquer une côte assez raide. Nos deux planches cèdent... Sans outils, nous essayons avec peine de réparer. Mais voilà une bande d'enfants jouant sur la neige. Ils s'arrêtent, s'approchent et nous regardent travailler. Tout d'un coup une petite fille encapuchonnée vient à moi et me tend une ficelle avec sa luge au bout. J'ai bien compris, mais j'hésite. Un camarade me dit : *Tu vois bien qu'elle te la donne*. Et voilà... Nous chargeons nos sacs et nous repartons, laissant les enfants avec nos deux planches.

J'ai souvent songé à cette fillette de Bielitz... Qu'a-t-elle pensé ? Qu'a-t-elle dit à ses parents ?... Si au moins nous avions pu lui donner quelque chose ! Oui, que de braves gens... avec des enfants qui leur ressemblent !



Carte du 1^{er} exode : Auschwitz-Königstein, avec l'escapade à Nordhausen

Chemin parcouru du 21 janvier au 4 février 1945, d' Auschwitz à Loslau : à pied, de Loslau à Königstein : en train.

4 - Fuite en zigzag

La marche continue parfois vers le nord, parfois vers l'ouest. Désormais nous ne ferons plus que de courtes étapes d'une vingtaine de kilomètres. Le soir du 23 janvier nous voilà à Zarzetch où nous couchons à l'école. Mais la colonne s'est disloquée. Des hommes ont abandonné la troupe, d'autres groupes se sont égarés et ont perdu la route.

Le 24, à ma grande surprise, nous passons à Grossweichsel, village que je connais : c'est là qu'habite le Père Dobrowolski⁹². Je m'éclipse 5 minutes pour aller le saluer et boire une tasse de café. Il me propose de rester chez lui. Il n'en est pas question, et il le comprend bien. Je rentre dans le rang... Je correspondrai avec lui deux ans plus tard.

Le soir du 24 nous arrivons à Sussetz. C'est la nuit, on nous propose une grange et du foin. Les murs sont à mi-hauteur, prolongés par une palissade en planches mal jointes sous le toit. Dans le noir nous ne pouvons pas nous déshabiller ni quitter les souliers par crainte de ne pouvoir les retrouver au matin dans le foin. Et nous voilà écrasés les uns sur les autres au milieu des sacs. Impossible de dormir... La nuit la plus dure de ma vie...

Je lis dans mon carnet : Jeudi 25 : *lever à 5 heures. Soupe chaude...* Je ne sais par quel miracle. Départ. Notre luge trop maltraitée finit par casser. Sac au dos de nouveau... *Embouteillage à Sohrau. Nous perdons le gros de la colonne et arrivons à 15 h à Popellau. Visite à la cure. On y couche. Bombe... Alerte... Bonne nuit : 100 km.* C'est la distance que j'estime avoir effectuée depuis Auschwitz avec mon équipe de 22 hommes. Voici un nouveau miracle : une soupe chaude. Nous sommes toujours tous ensemble chez ce curé sympathique dont nous avons envahi la maison.

5 - Sur les plates-formes et dans les wagons de la *Reichsbahn*⁹³

Le 26 à 6 h nous repartons. Combien sommes-nous ? Peut-être 100, ou 150, mon équipe, celles de la baraque et quelques autres... Où sont passés les camarades du camp depuis ces 4 ou 5 jours ? Au bout de quelques kilomètres nous voilà à la gare de Loslau. Nous montons tous sur les wagons à plates-formes d'un train prêt au départ. Assis sur le plancher, serrés les uns contre les autres, béret enfoncé cachant les oreilles, tournés vers le wagon de queue, nous essayons de tenir le coup dans le froid sibérien. Nous arrivons à Seibersdorf où nous attendrons 11 heures dans le froid. Enfin nous partons vers Oderberg sur des wagons de charbon, remplis à mi-hauteur, avec de hautes ridelles.

Je relis le carnet : *A Oderberg, café, soupe, nuit à la caserne italienne. Départ le 27 à 6 heures pour la Tchécoslovaquie, jusqu'à Weisskirchen. Arrivée à 11 h. Soupe, café et re-café sans formalités. Visite de la ville. On trouve du pain. Départ glacial à 20 h. Arrêt à Prerau. Soupe et coucher.* Depuis Oderberg nous voyageons dans un train bondé.

Le dimanche 28 nous roulons : Prerau, Olmutz, Prague. Nous y arrivons le soir du 29. Nous couchons dans un café sous les tables. Le 30 nous restons sur place. Avec mon camarade séminariste Georges Didier nous faisons un grand tour à Prague : les Pères salésiens, la cathédrale Saint-Guy (fermée), le Palais. Nous rencontrons des Tchèques sympathiques parlant le français.

Le 31 janvier nous partons pour Dresde. Là-bas : foule énorme. Des gens se bousculent : ceux qui veulent descendre du train et ceux qui veulent monter. Nous sautons par les fenêtres

⁹² Voir page 52.

⁹³ C'est le réseau ferroviaire allemand, comme notre S.N.C.F.

des wagons avec nos sacs. La foule est obligée de nous faire place. C'est la cohue de gens effrayés, sur les quais et sur toutes les voies de cette immense gare. Une femme a perdu son enfant et crie : *Mein Kind, mein Kind ! (Mon enfant, mon enfant !)*... Ca nous fend le cœur... La foule nous presse hors de la gare, je ne sais comment.

Dehors, nous nous regroupons en colonne et revenons à l'intérieur vers minuit. Encore un miracle : une soupe ! Trouver du ravitaillement dans une telle confusion m'a toujours étonné. A qui, à quoi le devons-nous ? Nos chefs, nos "guides" allemands, l'organisation de l'armée ? Nous partons à 1 h 30 : Leipzig, gare démolie... Halle... Nordhausen... Werfen... Avec des attentes, des alertes, dans des wagons bondés de réfugiés, vieillards, femmes et enfants, au milieu des troupes...

Le vendredi 3 février, après une soupe, une nuit et un nettoyage, nous repartons à pied vers Nordhausen où nous rencontrons encore des détenus en habit rayé. Il y en a donc partout... Combien restons-nous du camp CJF ? Je ne sais pas. J'ignore aussi d'où venaient les ordres et les contrordres dans cette cohue. Toujours est-il que nous reprenons le train pour Halle, Leipzig et Dresde.

Nous voilà revenus à la case départ, ou presque. Nous débarquons à Heydenau, faubourg de Dresde le 3 février au soir : soupe, coucher. C'est là, semble-t-il, que se trouve le centre de regroupement des rescapés de l'IG Farben. Nous y retrouvons d'autres groupes de camarades.

Le dimanche 4 février, très tôt, nous reprenons le train direction est. Après moins de 10 km, longue attente en gare de Pirna. Et nous voilà enfin à Königstein où nous débarquons vers midi. Nous y retrouvons, je ne sais par quel miracle – encore ! – bon nombre de camarades CJF ou requis de l'IG Farben éparpillés dans la débâcle. D'autres arriveront par la suite. Mon équipe a eu la chance de ne perdre personne dans ces 15 jours de folie.



Auschwitz aujourd'hui (au premier plan la mairie) ; comparez avec la photo de la page 13

Chapitre II

A Königstein

(5 février – 28 avril 1945)

1 - Arrivée et installation

Königstein : ce gros bourg s'étire au fond de la vallée de l'Elbe, sur la rive gauche du fleuve, encaissé entre les montagnes. Dresde (Dresden en allemand) se trouve en aval à 25 ou 30 km, puis Heydenau, et Piana. En amont : Bad Schandau. Nous sommes en Saxe pas très loin de la Tchécoslovaquie.

La ville est dominée par le rocher Lilienstein et, surtout, par la célèbre forteresse militaire où sont détenus les généraux et officiers français pris en mai-juin 1940. Ils sont près de 600. Il y avait parmi eux le général Giraud qui commandait la 7^e armée dans les Flandres. Il a réussi à s'évader en avril 1942, à regagner la France puis l'Afrique du Nord. On parlera beaucoup de lui jusqu'à la Libération. En désaccord avec le général de Gaulle, il sera mis sur la touche en avril 1944 et mourra en 1949⁹⁴.

Combien d'hommes du camp français se retrouveront finalement à Königstein ? Le chef Toupet dans son compte rendu⁹⁵ en cite 1 250. J'en doute un peu. Que sont devenus les manquants ? Ils ont été rattrapés par l'armée russe ou se sont cachés et dispersés ici et là, marchant ou peut-être roulant en direction de l'ouest. A partir de ce moment d'ailleurs, plusieurs, par petits groupes quitteront Königstein pour tenter leur chance vers l'Autriche et la Suisse.



1944

*Elbsandsteingebirge, Königstein a. Elbe mit Lilienstein ****

Königstein

⁹⁴ Cf. 2 194 jours de guerre, op. cit.

⁹⁵ Mission Chantiers, op. cit., p. 315.

Le groupe des rescapés auquel appartient mon équipe arrive donc à Königstein. D'autres y sont déjà. Nous sommes installés un peu partout : dans des cantonnements sommaires, dans des péniches sur l'Elbe ou dans des écoles. C'est dans la classe de l'une d'elles que nous nous trouvons ; à peine la place de se coucher l'un à côté de l'autre. Nous nous installons tant bien que mal sans vider nos sacs : ils doivent rester prêts en cas d'alerte.

Le ravitaillement aussi est sommaire. Parfois nous tentons une visite aux fermes des environs pour acheter des pommes de terre. Le plus souvent sans succès. Nous ne sommes plus en Pologne ni en Tchécoslovaquie. Les quémandeurs sont trop nombreux. Des réfugiés allemands sont arrivés avant nous.

Certains jours nous sommes réquisitionnés pour effectuer des transports : ravitaillement, châlits... Le plus souvent nous restons inoccupés. Alors nous allons visiter Königstein. Avec mes deux camarades séminaristes nous allons rendre visite au curé de la paroisse. Il nous reçoit cordialement et nous explique les difficultés qu'il a, lui, Rhénan, au milieu de la Saxe protestante. Un autre jour nous poussons jusqu'à Bad Schandau. Nous montons les 299 marches menant à l'école. Des Français de IG Farben y sont aussi⁹⁶. Et nous trouvons une sorte de féculerie où travaille un prisonnier français. Nous "piquons", grâce à lui, quelques kilos de *Kartoffen-Floken*. Ce sont des flocons de pommes de terre. Bouillis dans de l'eau ils tromperont un peu la faim, mais nous écoëureront vite. Nous tentons la chance pour obtenir un *Stamm*⁹⁷ dans les restaurants. Mais c'est la période des vaches maigres... très maigres, comme nous allons le devenir nous-mêmes. Finalement nous regagnons Königstein.

2 - Le bombardement de Dresde : 13 et 14 février 1945

L'après-midi du Mardi gras 13 février nous faisons cuire quelques pommes de terre dans les bois et effectuons une balade, route de Dresde, ignorant le drame qui se prépare.

En racontant ce que nous avons vécu, j'insère quelques précisions qui furent fournies plus tard⁹⁸. Vers 10 h 30 du soir, alors que nous dormons déjà : alerte. Nous sautons sur nos sacs et grimpons dans les bois au-dessus de la ville et de l'Elbe. Soudain arrivent les vagues de 245 Lancaster britanniques avec leurs bombes de 2 tonnes ou leurs projectiles incendiaires. Après l'attaque nous revenons à l'école. Mais aussitôt nouvelle alerte. C'est l'écrasement total de la ville par 529 bombardiers de la R.A.F.⁹⁹ Nous entendons de nouveau les rares tirs de la *Flak* (D.C.A.) et surtout le roulement et l'impact des bombes. Nous restons écrasés à terre sur le sol qui vibre, avec les avions passant au-dessus de nous, bien conscients du drame qui se déroule à 25 km de là. Tout brûle, tout brûlera pendant 4 jours.

Le lendemain matin on nous réquisitionne pour porter des châlits. La vallée de l'Elbe et la ville sont couvertes d'un épais nuage noir porté par le vent d'ouest venant de Dresde. Je vois arriver devant moi un cahier d'écolier ouvert, flottant comme un gros papillon. Je tente de le saisir : il me reste une poignée de cendres dans les mains.

Vers 11 heures, nouvelle alerte. Nous fuyons. Ce sont les 450 B17, les "forteresses volantes" américaines qui viennent achever de pilonner les ruines. Nous n'avions jamais vu ça... On a discuté beaucoup par la suite sur la "nécessité" de ce massacre et de l'écrasement de cette belle ville d'art sans défense, remplie de réfugiés. Nous y étions 10 jours plus tôt. Combien de

⁹⁶ C'est là que se trouvait Pierre Soudidier, cf. *Déporté du travail à Auschwitz*, 1992, travail personnel dactylographié.

⁹⁷ Voir page 22.

⁹⁸ *2 194 jours de guerre*, op. cit., p. 673.

⁹⁹ Royal Air Force ; les Anglais bombardaient la nuit, les Américains le jour.

victimes ? Entre 40 000 et 150 000 a-t-on dit ? Le saura-t-on jamais. Sans doute plus qu'à Hiroshima ?

On me permettra d'ajouter le témoignage de mon ami Yves Paloque qui a vécu de très près le bombardement, puisqu'il était dessous.

Lui et un groupe de Français, ayant perdu la colonne, se trouvaient à Heydenau, faubourg est de Dresde, depuis le 7 février. La nuit du 13 au 14, ils subirent les bombardements. Ils se terrent dans la cave de l'école près de laquelle ils logent. Le premier raid déclenche de fantastiques détonations et allume un brasier dans toute la ville. A la fin arrivent les voitures de pompiers, mais en vain. Le second raid vient achever les premières destructions, anéantissant les véhicules de secours sous les bombes au phosphore.

Le matin du 14 février passent les réfugiés de Dresde. Certains ont perdu la vue et donnent le bras à ceux qui ont encore leurs yeux. Un centre d'accueil est improvisé vers l'école pour tous ces malheureux. Mais voilà que vers 11 heures reviennent les bombardiers américains. Ils lancent des plaquettes hexagonales de phosphore. Les baraques des Français sont touchées et commencent à flamber. Nos camarades ont juste le temps de sauver leurs sacs. Ils peuvent quitter Heydenau par le train dans une cohue indescriptible. Ils nous retrouveront 15 km en amont, vers l'est, à Königstein après l'avoir échappé belle¹⁰⁰.

A notre retour, à la fin de l'alerte, dans une âcre atmosphère de fumée, nous faisons cuire des pommes de terre dans la cour de l'école. Par moments le ciel se dégage. Nous ne voyons que des avions alliés. Aucun appareil allemand. Oui, c'est bientôt la fin.

Le soir et les jours suivants arriveront des blessés. Nous ne les verrons pas. Nous devons évacuer l'école et nous entasser un peu plus loin. Des avions circuleront... Alertes nocturnes incessantes... On nous réquisitionne à la *Gleiskolonne* : l'équipe des voies ferrées, pour porter des rails, refaire et stopper¹⁰¹ les voies démolies par le bombardement, etc. Les relations avec les contremaîtres deviennent souvent houleuses, près de mal tourner.

Nous essayons, sans succès, la quête des pommes de terre. Un jour arrivent des seaux de confiture, sortis des ruines de Dresde, venus chez nous je ne sais comment. Elle est phosphorée mais mangeable ; chacun une demi-gamelle. En revanche on reçoit aussi des sacs de seigle, plein de cendres. Ce grain une fois cuit gardera un goût de phosphore le rendant presque immangeable et très lourd pour nos estomacs délabrés. S'ajoutent à tout cela : la pluie, la boue, le froid, les poux... et le découragement. Mais pour nous le pire est encore à venir.

3 - *Eselswieselager* : "le camp du pré des ânes"

"Pourvu qu'on ramène la carrosserie"

Le samedi 24 février on nous ordonne de quitter le cantonnement. Et nous montons à travers bois en direction de l'*Eselswieselager*, le "camp du pré des ânes" ! Nous y trouvons d'immenses baraques de plus de 100 places mal équipées où nous devons nous installer en nous serrant. Il y a déjà d'autres Français. Je fais ainsi la connaissance d'un séminariste de Dax : Jean Guichement. A côté de nous des baraques sont occupées par des Russes, d'autres par des Anglais. Des barbelés nous séparent. Avec la pluie, la boue, l'humidité partout.

Le ravitaillement est de plus en plus maigre : soupe le matin, repas extrêmement clair le soir avec margarine et pain noir et parfois saucisse. Le partage du pain donne lieu à tout un

¹⁰⁰ Cf. *STO Auschwitz Königstein*, p. 34-36.

¹⁰¹ C'est le terme employé pour l'opération qui consiste à stabiliser la voie ferrée en calant les traverses en bois avec des pierres.

cérémonial. Comme chef d'équipe, il me revient de partager les deux boules en 22 portions. Les parts sont faites devant l'assemblée attentive. Je demande si elles paraissent égales. Chacun donne son avis. Je coupe une bouchée ici, je la pose là... Enfin l'un de nous se retourne. Au jugé je choisis une part : *Pour qui ? – Pour un Tel*, répond le camarade retourné. Ainsi de suite...

Chacun prend sa précieuse part de pain. Un jour, Joannès Passel, de Moingt, plein d'humour - souvent noir - et ne disant pas une phrase sans jurer, se met à crier : *Bon Dieu de Bon Dieu, les gars, y en a encore trop, il faut qu'on ait la boule à 20 !* Et il ajoutait : *Pourvu qu'on ramène la carrosserie*. Il avait raison. Nous n'étions pas encore au bout de notre carême.

Après ça, nous voilà embauchés à la firme *Schmarzel* pour le transport de wagonnets de pierres. Nous devons descendre dans la vallée par un sentier assez raide, jusqu'au bord de l'Elbe entre Königstein et Pirna. Et là, dans le flanc de la montagne, les Allemands ont fait creuser des galeries en vue d'installer une usine souterraine à l'abri des bombes. Ce sont encore des déportés en tenue rayée qui travaillent là. Est-ce un commando de Buchenwald ? Je ne sais pas. D'ailleurs nous ne ferons que les entrevoir de loin. Ils déversent les rochers qu'ils ont extraits à l'entrée de la galerie, nous les rechargeons sur un décauville¹⁰² pour les rouler et les décharger dans la vallée. Parfois nous transportons poutres et rails. Les alertes sont nombreuses, les avions alliés circulent librement.

Les contremaîtres allemands sont hargneux, susceptibles, irrités par la perspective de la défaite et aussi par notre attitude moqueuse et provocante. Les accrochages se multiplient avec nous. A Auschwitz nous n'avions pas connu ça. C'est pendant cette période que les Allemands faisaient passer, de temps en temps, entre les alertes, un gros bombardier à 6 moteurs. C'était pour le moral des gens. Et ça prenait. Un petit contremaître nous démontrait un jour, sans rire, que l'Allemagne était la plus forte : son avion avait six moteurs, ceux des Américains seulement quatre !... C.Q.F.D. ! Nous nous sommes contentés de lui rigoler au nez, sans rien dire.

Bons Samaritains sur la route de Königstein

Je reprends mon carnet. De nouveau j'écris à l'encre depuis le 26 février. Nous sommes installés et nous avons de l'encre. Je me rappelle l'épisode du mercredi 7 mars.

Ce soir-là nous remontons au camp, comme de coutume le ventre creux et en silence, après une journée dite "de travail". Le rendement a été en fonction du ravitaillement. Et la montée à travers bois nous coûte fort. A un certain point le sentier traverse la route qui plonge sur Königstein. En y arrivant nous voyons descendre une jeune femme à bicyclette un sac au guidon. A-t-elle été surprise de nous voir déboucher devant elle ? A-t-elle malencontreusement freiné brusquement sur la route gelée ? la voilà qui pique du nez devant nous.

Nous nous précipitons pour la relever. Elle est K.O. mais encore un peu consciente : *Mein Kopf, mein Kopf*, gémit-elle, "ma tête, ma tête". Et je me souviens d'avoir vu son front grossir et bleuir à vue d'œil. Elle ne peut se relever. Arrive alors un soldat allemand descendant à pied vers la ville. Nous l'appelons. Il jette un vague regard... *Ce n'est rien, ça va aller mieux*. Et il nous plante là. Bien sûr, lui qui devait revenir du front russe en avait vu d'autres...

Que faire ? Nous sommes à quelques centaines de mètres du camp. L'un de nous quitte sa capote en laine de l'armée française. Nous chargeons la blessée sur cette civière improvisée. Quatre ou cinq hommes l'empoignent, un autre prend la bicyclette, moi le sac. Notre équipage arrive bien vite au camp où nous déposons la blessée à l'infirmerie. Nous n'avons pas eu de ses nouvelles. Un camarade concluait : *Quand même ! Ils nous les font toutes et nous ramassons leurs femmes sur la route !* Mais au fond il ne regrettait pas son geste.

¹⁰² Petit train à wagonnets circulant sur voie très étroite, du nom de son inventeur.

La faim, la boue, le froid, les poux, les gardes-chiourme

Mars et avril seront les mois les plus durs. Le camp est souvent plein de boue. Bien sûr les moins vingt-cinq degrés de janvier sont passés mais il fait encore froid, même si le soleil commence à briller entre les bourrasques de neige.

Surtout la faim nous tараude. Une expression revient : nous sommes de vrais "crevards", c'est-à-dire des gens qui ne pensent qu'à manger. C'est une obsession. La soupe du matin est supprimée le 7 mars, remplacée par une sorte de jus-tisane... Nous allons au travail à jeun. A midi, pendant l'heure de pause, nous nous asseyons au soleil... s'il brille. Et le soir nous remontons à jeun depuis la veille. Là, nous toucherons la ration de pain : la boule à 10, religieusement coupée, c'est-à-dire une rondelle de 2 cm d'épaisseur. Avec elle un rata souvent très clair, de choux, raves, pommes de terre, avec un carré de margarine et, parfois, un cornet de sucre.

A la cueillette de pissenlits

La grosse astuce, pendant l'arrêt de midi, ou même pendant le temps de travail sera de s'éclipser du chantier et d'aller ramasser des pissenlits dans les prés au bord de l'Elbe, lorsque le printemps se décidera à venir. Mais attention aux contremaîtres de plus en plus agressifs. Parfois nous ramenons une demi-musette de pissenlits. Nous les trions à l'arrivée et nous gardons un fond de rata comme sauce pour les accommoder. Ça nous remplit l'estomac un moment. Certains y gagnent une bonne diarrhée ou une incontinence urinaire très désagréable, la nuit surtout.

Des camarades, disait-on, avaient réussi à tuer un daim, en courant de grands risques. Leur ordinaire en fut amélioré quelques jours. Je me souviens d'avoir rampé avec d'autres au bord d'un champ de colza pour en couper et le faire cuire. Le propriétaire, à l'autre bout, nous tirait dessus au revolver. Inefficace mais dissuasif.

Certains parcouraient la région pour trouver un silo de pommes de terre ou de betteraves. Je me souviens de la délicatesse de mon ami Yves Paloque me donnant un soir une tranche de betterave : *Je comprends, ça doit te gêner de voler*. Je lui avoue que je fais comme les autres. Nous faisons rôtir la tranche sur l'unique poêle de l'immense baraque : la pointe est bonne ; le haut vers les rames, beaucoup moins.

Et il arrive à des camarades affamés de ne pouvoir résister devant la tranche de pain du voisin et de la voler furtivement... Suspicion, doutes, malaise... Parfois le cafard nous prend, avec le découragement : *ça va durer encore combien de temps ?* J'ai noté dans mon carnet le réconfort trouvé dans saint Luc, l'évangile de la joie, et le chapitre VIII de l'épître aux Romains : *Rien ne peut nous arracher à l'amour du Christ*¹⁰³... Heureusement nous sommes ensemble et les nouvelles sont bonnes...

Au travail les choses se gâtent également. Les contremaîtres crient et parfois nous mettent le "pétard" sous le nez. Ils n'y peuvent rien. Nous n'avons plus la force de charger les pierres dans les wagonnets. Mais nous savons toujours avoir l'air de travailler. Nous ramassons les pissenlits en nous traînant à genoux. Se lever ou se baisser d'un coup et nous risquons de tomber. Je constate que parfois je n'ai même plus la force de vouloir. Beaucoup d'entre nous auront perdu le tiers de leur poids et plus... A côté de nous se trouve un camp de jeunes prisonniers américains. Ils nous voient ramasser des pissenlits, de derrière leurs barbelés, et ne comprennent pas ce que nous faisons... Ils semblent aussi misérables que nous.

¹⁰³ Romains, 9 : 38-39.

Pour quelques patates

En mars nous apprenons que le front ouest a l'air de bouger. Les Américains avancent, dit-on. Où ? Nous l'ignorons. Souvent nous entendons des bombes ou une canonnade venant des deux fronts : est, ouest ! Le 24 mars : je me blesse le doigt. Au poste sanitaire je fais la connaissance du médecin letton. Il me dit en soupirant : *Frankreich, Paris, Freiheit !*, la France, Paris, la Liberté... Il me donne, avec son adresse, un repos indéterminé. Je peux aller librement aux pissenlits. Et le 19 mars : *Méditation sur saint Joseph au son du canon. Bombardement de Pirna : nous regardons et contrôlons la chute des bombes... Les Russes près de Berlin. Les journaux tombent du ciel...* C'étaient les Américains qui donnaient des nouvelles et des indications pour attendre la fin.

empfangen 26.3.75

Verpflichteter! Der Schein ist der Kasse sofort einzuschauen, sonst Krankengeldverlust! Vorher die Angaben in der unteren Hälfte des Scheins ausfüllen!

Arbeitsunfähigkeitsbescheinigung

Nachname des Mitglieds: *Chassagnoux* Vorname: *Jean*

geb. am: *7.4.32*

Krankheitsbezeichnung: *Bruchmetakarpale* I. II. III.

Arbeitsunfähig seit: *24.3.46*

Länger als eine Woche? ja — nein Gehfähig? ja — nein

Ist Bettruhe angeordnet? ja — nein

Ausgehzeit? ja — nein von bis

Arbeitsunfall? Unfall? Folge eines früheren Arbeitsunfalls? Unfall- versicherter Berufskrankheit? Verkehrs-, Sport- oder häuslicher Unfall? Schlägerei? Trunksucht? Vorsatz? Versorgungseiden? Feindeinwirkung? Folge einer früheren nicht behobenen Krankheit?

den 194

Stempel: **Dr. Roman Gawanaki** Unterschrift: *Dr. Roman Gawanaki*

Legenarzt

Vom Versicherten auszufüllen! Ohne diese Angaben kann das Krankengeld nicht berechnet und ausbezahlt (überandt) werden.

Wohnort des Versicherten: Postanstalt:

Straße und Hausnummer: Geburtstag:

Arbeitgeber: In:

M 5289

Certificat d'incapacité de travail (un doigt blessé)

Gagnaire remonte, nous passons à côté de lui, sans courir, sans un mot... J'étais tombé sur un brave homme. Nous nous en tirons bien, avec une grosse ampoule au talon qui me vaudra 5 jours de repos.

C'est alors que se produit un drame pour deux camarades de la baraque qui n'ont pas eu ma chance. Le soir du 12 avril, à la nuit, 10 ou 12 jeunes d'une autre équipe partent en silence en direction d'un silo... Arrivée là-bas : rafale de mitraillette... La troupe s'égaye, rentre en ordre dispersé ! Tous sauf un. Une heure après, un autre groupe, ignorant tout, tente la même opération. Nouvelle rafale, nouvelle débandade, tous rentrent sauf un. Les deux fois les rescapés

La semaine sainte se passe. Le Vendredi Saint à l'équipe et chez les chefs nous lisons "la Passion". Le 1^{er} avril, jour de Pâques, nous allons à la messe à Königstein. Eglise comble, avec environ 150 Français, dit mon carnet. Je mange un rata "extra" avec Jean Guichement et Georges Didier, les deux séminaristes encore avec moi... J'en ai oublié le menu !... Je reprends le travail le lundi de Pâques. Je relis le carnet : *Les fauves se sont calmés. Bonnes nouvelles : Kassel, Münster, Bayreuth sont atteints. La Q....¹⁰⁴ approche.* Mais le travail reste dur pour nos organismes affaiblis. Les pissenlits ont du succès. La faim, toujours la faim...

Le mardi 10 avril j'étais de nuit. A l'aube, avec Jean Gagnaire, nous décidons de rentrer par Rathen où se trouve, dit-on, un silo de pommes de terre. Nous le repérons dans le brouillard du matin. Gagnaire saute dedans ; j'allais faire de même quand nous entendons crier : "Oh !..." Devant nous, à 20 mètres, émerge du brouillard un *Werkschutz*¹⁰⁵ avec son fusil. S'il avait tiré, c'était pour moi...

¹⁰⁴ La "quille", c'est-à-dire la libération.

¹⁰⁵ *Werkschutz* : vieux soldat allemand, ancien de 1914-1918, armé, utilisé pour garder un silo, une entrée, un carrefour...

sont rentrés dans le noir, se sont couchés sans se compter, ignorant que deux des leurs étaient restés sur le carreau.

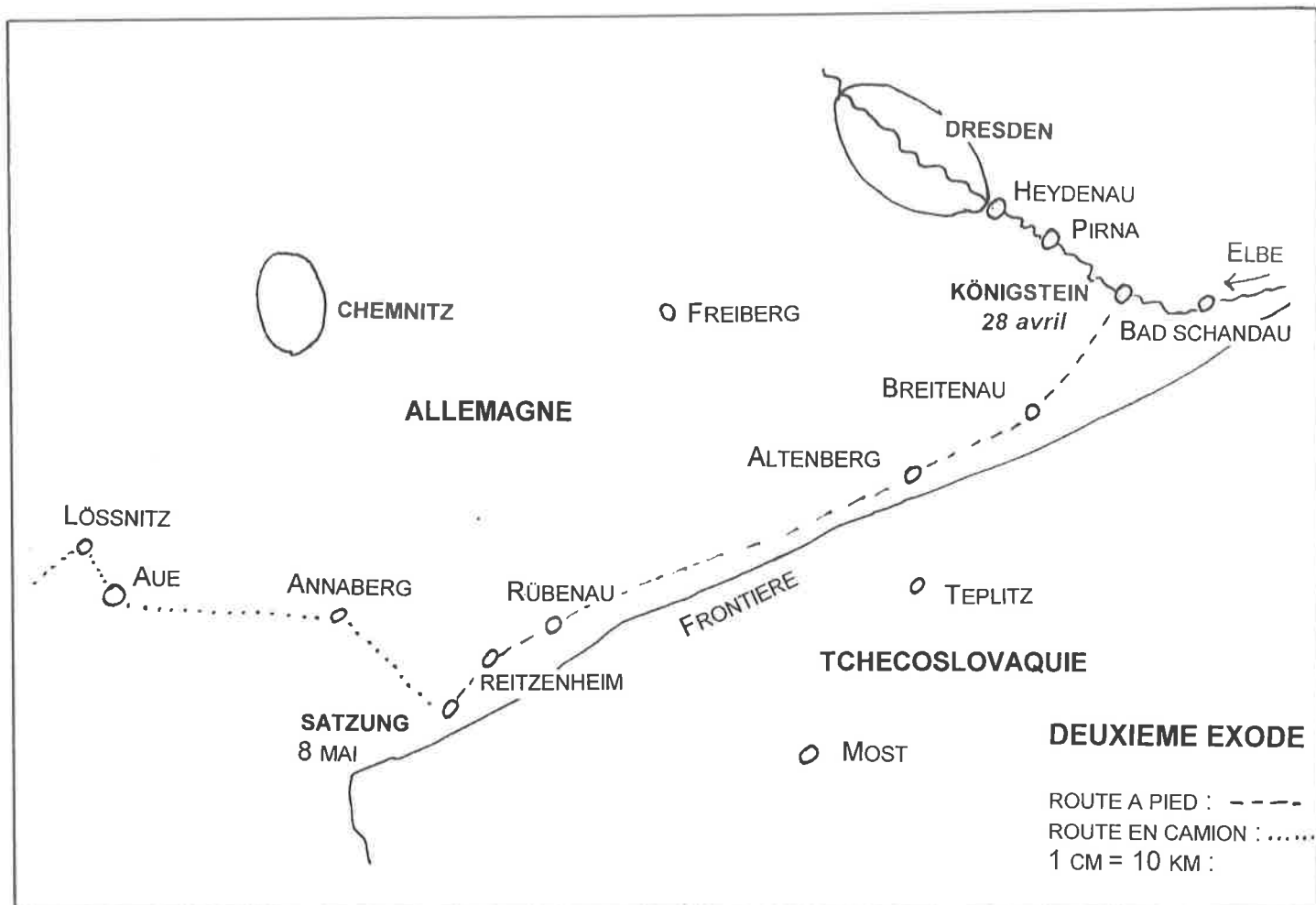
Le lendemain matin la police est au camp. *Allez à Struppen, deux des vôtres y ont été tués... Videz toutes les pommes de terre au milieu du camp, on fouille les baraques. Tout le monde dehors.* Aux moments les plus terribles se produisent des choses drôles. Les pommes de terre sont déversées. Certains les gardent en les couvrant de leur capote. Un dégourdi, couchant près de la fenêtre, prend le sac, le met hors de la baraque, referme... et récupérera son bien au retour.

Le soir, en tant que séminariste je me dois d'aller à Struppen avec quelques chefs ou camarades. C'est loin et pénible. Surtout un avion russe fait des rondes au-dessus de nos têtes avant de mitrailler un convoi au bord de l'Elbe. Nous mettons en bière les deux morts : Guyot et Toulousac, deux méridionaux que je ne connaissais pas. Ils semblent avoir été achevés. Nous allons voir le maire, le pasteur et le curé. Et le dimanche 17 nous allons célébrer les funérailles dans le petit cimetière pentu du village. Je revois encore l'endroit.

Heureusement les nouvelles sont bonnes. Ca bouge à l'est et à l'ouest. Je lis, le 18 avril : *attaque générale des Russes à l'est.* Effectivement le canon tonne à l'est. Nous descendons rouler des câbles dans les galeries. J'ai noté des nouvelles : *Une jonction est faite à Meissen¹⁰⁶, Berlin à demi-occupée par les Russes. Les Français à Sigmaringen et à 70 km de Munich. On parle de débarquement américain au Japon, de dissentiments interalliés au sujet de la Pologne (douteux). Les réfugiés circulent de plus en plus dans tous les sens !*

On nous embauche pour aller déblayer Pirna suite à un bombardement. J'y vais le 25 avril. Ce sera mon dernier jour de travail. Nous n'y faisons pratiquement rien. A midi arrive un ordre : *Vier Mann*, quatre hommes. Et on ajoute : *pour aller chercher la soupe...* Incrédules nous ne bougeons pas. Nouvel appel : je me décide avec d'autres... Effectivement c'est bien pour rapporter deux seaux de soupe. Je ne m'y attendais pas. Telle sera ma dernière participation à l'effort de guerre du Reich : aller à la soupe !

¹⁰⁶ En réalité la jonction des troupes russes et américaines se fera à Torgau le 25 avril ; cf. *2 194 jours de guerre*, op. cit. p. 730.



Nr. 361, Donnerstag,
12. April 1945

NACHRICHTEN FÜR DIE TRUPPE

Amerikaner an der Elbe 130 km vor Berlin

An Braunschweig vorbei—Panzer rollen auf Magdeburg

ALLIIERTE Panzer erreichten gestern abend die Elbe bei Magdeburg.

Die Alliierten stehen hier nur etwa 130 km von Berlin und nur 185 von den Sowjets an der Oder. Der Panzerverband, der an der Elbe auftauchte, war von Hannover aus an Braunschweig vorbeigerollt und ohne Widerstand zu finden bis an die Elbe vorgedrungen.

Südlich des Harzes sind alliierte Vorausabteilungen über Nordhausen hinaus durch die Goldene Aue vorgestossen und haben Kötterda genommen. Kötterda liegt nur 80 km westlich

Südlich des Thüringer Waldes wurde Koburg von den Alliierten genommen.



*Nouvelles pour la troupe,
journal parachuté
par les Américains
derrière les lignes allemandes*

Chapitre III

Deuxième exode

1 - Attention au départ ! : c'est le second...

Ces journées de fin avril sont très excitantes. Mon carnet des 25-27 de ce mois ne signale aucune alerte, mais la *foule dans les bois, des nuées de réfugiés. Ils continuent de passer. Ils arrivent de Freital*. On en dit plus de 4 000 ! Il est vrai que les gens, les femmes surtout, ont une peur bleue des Russes. On les comprend...

Nous avons connu la débâcle de 40. Ici c'est pire, avec les nombreux étrangers : prisonniers, STO de toutes les nationalités, qui ne font rien – au contraire – pour arranger les choses. Il faut se méfier des réactions violentes venant de partout, de l'armée et surtout des SS qu'il ne faut pas provoquer. Tout est possible.

Le chef Toupet réussit à obtenir une autorisation pour conduire ses hommes en direction de Karlsbad en Tchécoslovaquie. Il décide de les diviser en quatre groupes indépendants, avec chacun un chef responsable. Chaque groupe ira en direction du front présumé des Américains. En effet depuis plusieurs semaines nous entendons le canon, la mitrailleuse lourde des deux côtés. Le front s'est-il stabilisé ? Nous irons à sa rencontre. De vieux *Werkschutz*, armés mais inoffensifs, nous accompagneront. Ils seront notre sauf-conduit et favoriseront le ravitaillement.

Le 26 et le 27 avril ont lieu des réunions de chefs d'équipe avec les chefs du camp. Les consignes sont données. Le départ est fixé au samedi 28 au soir. Combien restons-nous ? Peut-être 6 à 800 ? Le groupe auquel mon équipe appartiendra comptera environ 150 hommes avec le chef Lacour. Il est vrai que depuis quelques semaines des hommes quittaient le camp pour tenter leur chance par petits groupes. Déjà le 13 mars les deux Stéphanois de mon équipe : Victor Sahuc et Marius Juban, avaient pris la route avec d'autres.

Reste une difficulté de taille. En janvier 1945, nous avons quitté Auschwitz en bonne forme physique. Fin avril, c'était différent. Avec la faim, la fatigue, l'humidité, nous étions tous épuisés. Les intestins fonctionnaient mal. Aussi avons-nous dû laisser à contre-cœur onze camarades, dont Jean Champet de mon équipe et Jean Guichement, séminariste, tous incapables de se mettre en marche. Heureusement pour eux, ils pourront partir en train pour rejoindre les lignes américaines, sans être rattrapés par les Russes. Mais à cette heure un espoir nous porte tous : la fin est proche.

Le 28 avril il pleut. Nous achevons les derniers préparatifs en faisant cuire du seigle et des choux "piqués" ici ou là. Pendant ce temps passent les réfugiés. Nous allons nous glisser au milieu d'eux, la nuit, ce sera plus facile.

2 - Direction l'ouest : laissons parler le carnet

28 avril : *Départ à 20 h 30 sous une pluie légère qui s'arrête de tomber. Nous nous perdons dans le noir, sur un chemin de terre, dans la boue.*

Dimanche 29 avril : *A l'aube, côte terrible, vent glacé, tourbillons de neige. Arrivée à Höseln à 4 h 30. Attente froide. Logement et ravitaillement dans le village. On mange surabondamment. Cette surabondance jouera des tours à nos estomacs fatigués. Nous nous*

jetons parfois sur les pommes de terre sans retenue. Il y a des problèmes. Le soir, à 5 h, nous repartons pour arriver à Breitenau ou nous logeons à 22 dans une bonne grange.

30 avril : *Temps froid mais beau. Café au lait ! (eh oui !) et pommes de terre. Départ à 10 h 30. Arrivée à Altenberg à 15 h. Attente dans le bois, on se chauffe et on fait cuire. Vent froid. Himmler aurait demandé l'armistice aux Anglo-Américains. Mussolini aurait été fusillé (ces nouvelles sont exactes : c'est le 28 que Mussolini a été fusillé à Giulino près du lac de Côme). Nous logeons dans le temple du village. Quart de nouilles. Nuit sous les stalles.*

1^{er} mai : *Départ à 13 h. Arrivée à Hermsdorf à 17 h. Ravitaillement. L'Italie occupée jusqu'au Brenner ? Je ne sais plus quel jour les camarades d'une autre équipe avaient "réquisitionné" un char à bancs sur lequel ils avaient chargé leurs sacs. Mais il leur manquait le cheval. Aux montées ils tiraient ou poussaient, et nous les attendions à la cime de la côte. A la descente le char s'emballait... Attention, on arrive, tirez-vous !... Il fallait nous écarter en vitesse. L'expérience n'a pas été concluante. Le lendemain nous les avons vus revenir sac au dos. Ils avaient "versé" dans un virage ; eux étaient indemnes mais le char était kaputt !*

2 mai : *Neige, vent froid. Je me rase, me lave et me restaure avec Chapuis chez notre sympathique hôtesse. Départ à 13 h ; descente dans la vallée, côte raide jusqu'à Nassau. Attente et logement. Je vais toucher le pain de la troupe : 200 grammes chacun. Bonne nuit chaude. Hitler a été tué sur le front de Berlin. Nous pouvions parfois écouter la radio chez des gens sympathiques. Ces Allemands exprimaient leur joie de voir finir la guerre. La radio et les journaux disaient : "le Führer est tombé sur le front de Berlin". En fait il s'était suicidé le 29 avril.*

3 mai : *Rafales de neige. Berlin aurait capitulé... Chapuis est malade. Départ à 10 h. Arrivée à Voiglsdorf à 15 h. Descente à Dorfchemnitz : nous logeons dans les fermes. Patates. Je suis fatigué la nuit... Mais pas à cause de ce qui suit !...*

Il m'est arrivé là une petite affaire cocasse que je n'ai pas inscrite dans mon carnet. Dans la ferme où nous logeons se trouve le patron, assez âgé ; il a un accent saxon incompréhensible pour moi. Avec lui : sa femme, et sa fille de notre âge. Elle semble assez intéressée par notre train-train dans la grange. Je vais demander à ces dames de faire cuire un œuf pour mon camarade malade. A mon retour je trouve les deux femmes à la cuisine. La mère me dit en montrant sa fille : *Wollen Sie mit ihr schlafen ?* "Voulez-vous coucher avec elle ?"... J'ai parfaitement compris, mais, un peu éberlué, je cherche ma réponse et fais répéter : *Bitte ? S'il vous plaît ?* La mère me redit la phrase avec les mêmes mots. Je réponds : *Non, est-ce que l'œuf est cuit ?* Je paye, je remercie et retrouve l'équipe, sans dire un mot bien sûr.

Je me suis plusieurs fois interrogé... Des filles qui s'offrent, je le concevais fort bien... Mais une mère qui propose sa fille au tout-venant ? Je ne l'avais encore jamais vu. Pourquoi ? Pour de l'argent ? Nous en avions peu et il allait perdre toute valeur... Pour ma personne ? Sale, maigre, plein de poux, je n'étais pas l'Apollon du Belvédère !¹⁰⁷... C'est mon ami Louis Salanon, prêtre et ancien prisonnier qui m'a donné la réponse : *Les Russes arrivaient, cette mère préférait voir sa fille dans les bras d'un Français plutôt que d'être livrée à la soldatesque soviétique. Aussi voulait-elle payer sa protection, en avance.*

4 mai. Nous ne partons pas. Nous nous regroupons dans une ferme voisine – ce que je préfère ! Nous recevons bon accueil chez des gens sympathiques où nous écoutons encore les "bonnes nouvelles" à la radio. Nous mangeons trop de pommes de terre ; nous sommes tous malades, incapables de repartir, dévorés aussi par les poux.

5 mai. Il pleut ; nous partons vers 13 h et trouvons des barrages de routes, faits de sapins abattus à la dynamite à hauteur d'homme. Après maints détours nous voilà à Oberseifen. Les gens y sont peu sympathiques. Nous faisons quand même une bonne nuit. Nos estomacs et nos intestins vont mieux.

¹⁰⁷ Célèbre et belle statue du Vatican à Rome.

6 mai. *Pluie la matinée. Attente jusqu'à 14 h 30. Départ vers Obernau. Pluie battante sur toute la route. Averses répétées. Retour sur nos pas... et sous la pluie ! Arrivée vers 20 h au camp de Katharinaberg. On se change. Bonne soupe chaude, bon Abendkost¹⁰⁸. Bonne nuit. Seuls restent les fronts Saxe-Bohème. Troubles à Prague. Les Anglais à Pilsen ? Le point d'interrogation indique quelques doutes... Mais c'était exact.*

7 mai. *Rogations¹⁰⁹. Départ à midi par les bois. Beau temps. Nous faisons sécher nos habits. Halte casse-croûte au soleil. On parle de la fin des hostilités. Arrivée à 16 h à Rübenau. Longue attente. Logement dans la grange d'un restaurant. Nouilles à la viande la nuit. Canonnade à Freiberg.*

Mardi 8 mai 1945. *Fin des hostilités en Europe. Beau temps. Départ par les bois à 9 h. Débâcle de la Wehrmacht. Soldats et officiers en civil. On parle d'armistice. Les Werkschutz jettent insignes et armes. En réalité nos deux "accompagnateurs" nous ont rendu service. Ils étaient nos garants, face à la police, et par eux nous avons pu trouver un peu de ravitaillement. Nous leur donnons "la quille" dans une joie réciproque. Conscients de la gravité de l'heure, nous faisons un "face à l'Ouest" joyeux avec une vibrante Marseillaise. Avec un moral de vainqueurs nous reprenons la route jusqu'au prochain village où nous nous installerons et prendrons le temps de voir venir !... Au même moment le groupe du chef Toupet, grâce à une étape de 50 km rejoindra les lignes américaines beaucoup plus au nord.*

3 - Avec les Russes

Nous arrivons à Satzung avec un excellent moral. D'après mon évaluation nous avons parcouru à pied, du 28 avril au 8 mai, environ 140 kilomètres par monts et par vaux en courtes étapes et en zigzag le long de la frontière tchèque en évitant les grandes routes. Le maire du village se charge de notre ravitaillement : un porc est sacrifié le premier. Les 150 Français s'égayent dans le village, furètent ici et là et cherchent à se loger. Mon équipe est hébergée chez un petit paysan, un très brave homme. Nous bavardons. Quelqu'un nous demande : - *Est-ce vrai que les Russes sont à X... ?* - *Nous y étions à midi, et nous n'avons rien vu...*

Tout à coup nous voyons déboucher une petite voiture découverte inconnue. Des hommes descendent : habillés de vert, comme nous. Les Russes ! Nous entourons ce petit officier sympathique en tripotant sans façon ses insignes sur la poitrine et son étoile soviétique. *Franntsouse* : nous disons à peu près ça comme indiquait le tract américain parachuté¹¹⁰. Mais ça suffit, on se comprend. Ils cherchent de l'essence : l'un de nous a repéré des bidons dans un fagotier. Très bien. Tout le monde est content. La voiture repart avec l'officier et ses deux hommes...

Une heure plus tard arrive l'armée soviétique, le 1^{er} front d'Ukraine du général Koniev. Elle défile devant nos yeux stupéfaits. Que voyons-nous passer ? Des chariots plats à quatre roues, tirés par des chevaux faméliques. Sur les chars : des hommes ivres qui crient et tirent en l'air, saluant la victoire... avec des femmes, des accordéons, des tables et autres produits de rapine. Comment donc une armée pareille a-t-elle pu battre la Wehrmacht ? pensons-nous. C'est ce que nous avons vu. Bien sûr l'armée soviétique présentait d'autres visages... Et c'était le 8 mai... ce qui explique cette pagaïe. A partir de là les jeunes filles ont intérêt à disparaître... Les paysans essayent de camoufler poules, cochons, veaux et autre bétail... C'est la terreur parmi les habitants. Et nous, les Français, circulons en uniforme vert forestier, sans être inquiétés le moins du monde.

¹⁰⁸ *Abendkost* : le repas habituel du soir.

¹⁰⁹ Rogations : jour traditionnel de prière, avant la fête de l'Ascension.

¹¹⁰ Ci-après p. 84

S.H.A.E.F.

NUMERO 7

Supreme Headquarters

Allied Expeditionary Force

le 16 AVRIL 1945

ULLETIN QUOTIDIEN DU

HAUT COMMANDEMENT ALLIE

SUIVEZ A LA LETTRE CES CONSIGNES :

**GROUPEZ-VOUS, RESTEZ SUR PLACE !
EVITEZ LES ROUTES MILITAIRES !**

Le porte-parole du GQG du général Eisenhower a rendu publiques les instructions suivantes adressées aux travailleurs déportés en Allemagne :

L'avance foudroyante des Alliés d'ores et déjà pour résultat la libération quotidienne de dizaines de milliers de vos camarades. Tous autant que vous êtes, vous comprenez qu'à l'heure actuelle les opérations militaires doivent avoir le pas sur toute autre préoccupation. Il est au pouvoir de chacun d'entre vous d'y contribuer. Mais il est également au pouvoir de chacun d'entre vous de retarder la rapide victoire à laquelle tous vous espérez pour pouvoir réintégrer vos foyers.

Voici donc les instructions qu'il vous faudra suivre une fois que vous serez libérés :

CE QU'IL FAUT FAIRE :

1. Demeurez où vous êtes. Attendez vos ordres. Soyez patients. Cela peut durer plusieurs jours.
2. Maintenez la discipline. N'admettez pas de querelles parmi vous. Tous, nous combattons un seul et même ennemi l'Allemand.
3. Organisez-vous en petits groupes de façon à veiller à vos intérêts. Elisez vos chefs. Une fois ces chefs élus, conformez-vous à leurs ordres.
4. Ne vous déplacez pas avant d'en avoir reçu l'ordre. A ce moment-là, écarterez-vous de toutes les routes servant aux transports militaires.
5. Ayez l'œil sur les agents allemands placés parmi vous. Ils

ont pour mission de créer le désordre dans vos groupes, de façon à retarder l'avance des Alliés. Signalez sans tarder aux soldats alliés la présence de ces fascistes et agents allemands.

6. Lorsque vous entrez en contact avec les armées alliées, choisissez, autant que possible, pour parler en votre nom un porte-parole connaissant l'anglais. Adressez-vous alors aux officiers du Gouvernement Militaire spécialement désignés pour vous venir en aide. Obéissez à leurs ordres et veillez à ce que vos camarades s'y conforment également.

CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE :

1. Circuler sur les routes servant au trafic militaire.
 2. Gêner les opérations militaires des Alliés en semant le désordre.
 3. Désobéir aux soldats alliés quand ils vous diront ce que vous devez faire.
 4. Permettre aux agents provocateurs allemands dissimulés parmi vous de vous pousser à commettre des actes répréhensibles. En agissant de la sorte, vous aiderez les Allemands.
- Il y a des millions de déportés. Chacun de vous aspire à rentrer chez lui le plus vite possible. Nous savons quelles ont été vos souffrances, et nous sommes résolus à faciliter votre retour. Mais il nous faut avant tout gagner la guerre. En suivant les instructions que nous venons de vous donner, vous nous aiderez tout en vous aidant vous-même.
- Conservez ce journal. Montrez-le au soldat allié auquel vous voudrez connaître

UN NAZI SE SUICIDE

Paul Hinkler, chef de la Police de Wuppertal, dans la Ruhr qui figurait sur la liste allée des criminels de guerre, s'est suicidé samedi matin, à Eribourg.

PLUS DE 3.000 PRISONNIERS CAPTURES AU NORD DE VIENNE

Moscou, le 15 avril

D' un ordre du jour du maréchal Staline adressé au maréchal Malinovsky, les troupes russes, progressant au nord de Vienne, ont isolé des unités allemandes dans le secteur de Floridsdorf et celui de Kornelbourg.

Selon cet ordre du jour, les troupes soviétiques ont fait au cours de ces combats plus de 3.000 prisonniers allemands et se sont emparées d'un important butin de guerre.

A l'ouest et à 40 km. de Vienne, les troupes du maréchal Tolbouk-

LEIPZIG INVESTI DE 3 COTES OFFENSIVE DANS LA GIRONDE

Londres, le 15 avril

La ville de Leuna, située à 19 km. à l'ouest de Leipzig et connue pour être le plus important centre allemand de production de pétrole synthétique, est tombée aujourd'hui aux mains des troupes de la Première Armée américaine.

D'autres éléments de cette même armée se sont emparés de Koethen, à 16 km. au sud-ouest de Dessau. Koethen est le siège de la plus grande usine d'avions Junker.

A Halle, des combats sont en cours de maison en maison, cependant que d'autres unités américaines, contournant la ville, ont traversé la Mulde au sud de Dessau, de telle sorte que Leipzig se trouve encerclé de trois côtés.

En Hollande, Arnhem est tombé aux mains de la Première Armée canadienne qui, d'autre part, a continué à progresser à l'est de l'Emme, capturant le centre de communications de Zwoile et atteignant la Mer du Nord à l'ouest d'Emden. Sur le flanc droit des Canadiens, les troupes de la 2ème Armée britannique progressent au nord de Cloppenburg, en direction de Wilhelmshaven, réduisant sur leur passage une forte résistance allemande.

DE GAULLE SALUE LES RAPATRIÉES

Un groupe de 117 femmes premier contingent de Françaises à être rapatriées, sur le total de 7.500 internées au camp de Ravensbrück, est récemment arrivé à Paris. A leur descente du train, en gare de Lyon, les rapatriées ont été accueillies par le général de Gaulle, qui a tenu à saluer personnellement chacune de ces victimes du nazisme.

D'après les déclarations de M. Henri Frenay, ministre des prisonniers et des déportés, un million environ de ceux-ci ont déjà été libérés, sur le nombre global de 2.500.000 prisonniers et déportés qui se trouvaient aux mains des Allemands.

Voici quelques chiffres pour illustrer l'accélération du rythme auquel s'effectue le rapatriement, étant entendu que ces chiffres ne comprennent que ceux des rapatriés qui sont passés par les contrôles de Paris : du 7 au 30 mars, 27.156, soit une moyenne de 1.100 par jour ; du 5 au 10 avril, 19.392, soit une moyenne de 3.200 par jour, c'est-à-dire, presque le triple

Les forces blindées de la 3ème Armée américaine ont poursuivi leur avance vers l'Est après avoir nettoyé Bayreuth.

A l'intérieur de Magdebourg, les combats se poursuivent. Au sud de la ville, un violent feu de l'artillerie allemande a obligé la 9ème Armée américaine à évacuer une tête-de-pont sur l'Elbe. D'autres troupes de la 9ème Armée ont enlevé la ville de Bismarck, au nord de Magdebourg. Une seconde tête-de-pont sur l'Elbe a été élargie, en dépit d'une forte opposition.

Ce matin à l'aube, les forces françaises de l'Ouest, commandées par le général de Larminat, ont pris l'offensive contre les places fortifiées de l'embouchure de la Gironde, tenues depuis l'été dernier par des forces allemandes évaluées à 17.000 hommes.

L'attaque avait été précédée d'un bombardement aérien effectué par 1.300 bombardiers lourds américains, qui appuyant le bombardement naval de la Pointe du Grave et de Royan par des bâtiments de guerre français opérant dans le Golfe de Gascogne. L'attaque terrestre était appuyée par l'artillerie américaine.

RADIO

(en langue française)

PRINCIPALES LONGUEURS D'ONDES : BBC - 49m, 173m, 1.500m, USA (Station d'Europe) - 267m, 307m. Radio Luxembourg - 1293m.

06.30-06.45 Nouvelles (BBC).
07.00-07.15 Pour les déportés (Luxembourg). 07.30-07.45 Nouvelles (BBC). 08.30-08.45 L'Amérique appelle la France (BBC). 09.30-10.00 Nouvelles et revue de presse (BBC). 13.00-13.15 Nouvelles (BBC). 13.30-13.45 Nouvelles (BBC). 14.30-14.45 Nouvelles (BBC et Lux). 16.30-16.45 L'Amérique appelle la France (BBC). 17.00-17.15 Nouvelles (BBC). 20.00-21.00 L'Heure française (USA). 21.15-21.30 Pour les déportés (Lux). 21.30-22.00 Radiodiffusion Française (BBC). 23.30-23.45 L'Amérique appelle la France (BBC). 00.30-00.45 Déportés et Prisonniers de Guerre (Radiodiffusion Française, BBC). 01.30-02.00 Nouvelles et Revue de presse (BBC).

UNE MINUTE D'ANGLAIS

JE SUIS FRANÇAIS : I AM FRENCH.

PRONONCEZ : AIE AMME FRENCH.

NOUS SOMMES FRANÇAIS : WE ARE FRENCH.

PRONONCEZ : OUI ARE FRENCH.

UNE MINUTE DE RUSSE

JE SUIS FRANÇAIS : YA FRANTSOUSE.

NOUS SOMMES FRANÇAIS : MOUI FRANTSOUSOU.

La nuit suivante a été assez bruyante. Nous avons réussi à dormir dans le foin de la grange. Vers minuit : alerte. Les Russes nous réveillent. Pas de femmes chez nous. Ils s'en vont. Le matin le paysan m'explique une histoire incompréhensible pour moi. Il y est question de Russes, à minuit et d'un veau. Je pensais qu'ils lui avaient pris un veau. Et je lui demande : Combien il pesait ? 100 kg ? — Nein, guckmal... Non, regarde... Devant moi je vois un petit veau nouveau-né. Les Russes étaient arrivés quand la vache était en train de vêler. Mais j'ignorais — et j'ignore encore — le terme allemand adéquat !...

Le lendemain le calme a l'air d'être revenu dans le village. Les gens restent terrés chez eux. Les Russes chargent les produits de leur razzia nocturne. Ils font d'abondantes distributions aux Français. Je m'approche d'un officier : Chvigna, ça voulait dire lard, nous avait-on dit. Nous retenions bien les mots exprimant la nourriture. Il fait un signe à un soldat qui soulève une bâche et avec un long couteau me coupe une tranche de lard de la largeur de deux mains. Avec Henri Chapuis nous en mettons vite cuire la moitié. Nous partageons l'autre moitié, et dans une réaction de "crevard", d'insatiable affamé, nous commençons à manger. Mais ce lard mou et à moitié chaud ne veut absolument pas descendre. Nous attendons la fin de la cuisson.

dans le bois près de la route. Les Wehrmacht jettent (?) insignes et armes. Face à l'ouest en arrivant à Satzung. Nous logeons et pouvons à manger chez de braves gens. — A 9h arrive des Russes, gros enoi dans le village. Ça arrive de partout. Requisitions, pillages, distributions gratuites... Bonne nuit dans le foin.

Mercrèdi 9 Mai 1945.

Très beau temps. L'armistice entre en vigueur ce matin à 0h05. Les Russes cherchent le village et font d'abondantes aumônes aux français. Coiffeur. Départ des groupes russes vers 11h. J'obtiens un morceau de lard. Le soir je vais au ravitaillement dans le village.

Jeudi 10 Mai.

Jeudi de l'Ascension — Très beau temps. Nous allons dépanser les camions dans les bois. Retour à 6h. On ne part pas ce soir. Réparatifs pour demain.

Vendredi 11 Mai — (140 kms)

Lever à 8h. Réparatifs. Départ en camion à 7h. Pannes, erreurs. Annaberg, arrêt. Je tiens une bonne indigestion de 2 à 3h. — Chue. Nous trouvons la 1^{re} voiture américaine à Loßnitz. Pannes... Arrivée à 9h 1/2 à Gröbzig. Centonnement en grange.

Samedi 12 Mai. (40)

Beau temps. Ravitaillement, départ à 8h. Travers, marches contre-marches. On tourne autour du pot. A midi on arrive à Plauen derrière. Longue attente près du camp. Départ à 6h. Arrivée à Liegnitz à 10h. Arrêt au Carroz, nous couchons à l'école.

Dimanche 13 Mai.

Chaud. Départ à 11h. Les camions roulent pas mal. Arrivée à 9h 1/2 près de Schweinfurt. On couche chez le maire.

Lundi 14 Mai. (80)

Chaud. ~~Je~~ Je fais cuire et vais au ravitaillement en pain.

4 - *Nach Hause* : à la maison

Attention au départ : le troisième sera le bon

Le mercredi 9 mai à 11 h les troupes russes se retirent. Nous n'avons pas souffert de leur présence. Au contraire. Mais l'expérience de leur passage dans ce village ne nous dit rien qui vaille et nous invite à ne pas moisir ici. Car ils vont revenir. Alors vite il nous faut rejoindre l'ouest et les Américains.

Jeudi de l'Ascension : 10 mai. Nous avons remarqué le grand nombre de camions, cars, voitures abandonnés précipitamment par la Wehrmacht en déroute aux alentours du village. La plupart de ces véhicules sont en bon état. Comme nous sommes environ 150 il y en aura assez pour tous. Parmi nous les chauffeurs et les mécanos ne manquent pas. Il fait beau. Nous allons dépanner ces véhicules et les mettre en état de marche pour le lendemain matin, en les tenant à l'écart des Russes.

Vendredi 11 mai. Nous nous levons très tôt. Les chauffeurs arrivent avec leurs véhicules et nous nous répartissons pour les occuper. Mon équipe se serre avec d'autres sur la plate-forme d'un camion à ridelles. Ca ira...

C'est alors que s'est déroulée une anecdote pénible. Il y avait dans le village sept ou huit prisonniers français. Nous leur avons proposé de partir avec nous, et ils étaient d'accord. Au moment du départ, ils sont là. Mais deux ou trois ont une femme en larmes à leur cou... Leur groupe décide, par solidarité, de ne pas partir. Assez choqués, nous avons fait entre nous quelques réflexions désobligeantes... Les P.G.¹¹¹ et les STO : deux expériences très différentes... Ne faudrait-il pas souvent apprendre à nuancer nos jugements ? Sur le coup ils étaient trop sévères.

La course vers l'Ouest

Et nous partons à 7 h. Nos drapeaux français flottent près des chauffeurs. Plusieurs d'entre nous avaient gardé le drapeau reçu au départ de Limoges. Nous avons réussi à les camoufler. Mais bien vite certains moteurs fatigués tombent en panne. Le convoi s'arrête. Les mécanos réparent. Plus loin, erreur de direction, il faut s'en retourner. En passant dans les villages des gens nous arrêtent. Effrayés ils veulent monter dans nos véhicules, des filles surtout. Nous sentons un peu partout la terreur provoquée par les Russes.

Au bout de 40 km nous voilà à Annaberg. Surprise : les Russes sont déjà là et nous arrêtent. La chance a voulu qu'une Ukrainienne se trouve là, parlant allemand. Le chef de groupe s'explique : nous sommes bien organisés et nous n'avons besoin de personne. Il est vrai que notre convoi avait fière allure. Nous désirons seulement rentrer chez nous, et pour cela rejoindre les lignes américaines.

Finalement tout se passe bien. Nous repartons drapeaux au vent. Je me souviens seulement d'une fantastique indigestion de "fayots" que j'ai guérie en les restituant par-dessus les ridelles. Mon carnet me la rappelle, mais je ne risquais pas de l'oublier.

Il fait beau et ça roule... Nous traversons la ville de Aue. Et tout d'un coup, à Lössnitz, surgit une voiture découverte inconnue : une jeep avec 4 soldats américains ; d'autres la suivent. Nous les croisons en les saluant de nos cris. Ils nous répondent joyeusement du bras... Circulez... Sans nous arrêter nous poursuivons notre route. Cette fois nous tenons le bon bout...

¹¹¹ P.G. : prisonnier de guerre.

Vers 9 h 30 du soir nous arrivons dans le village de Grosszöbern : nous avons fait 140 km disent les chauffeurs. Nous cantonnons dans une grange. Le lendemain 19 mai nous repartons par un très beau temps. Hélas nous faisons encore des erreurs d'aiguillage. Et il faut tenir compte des convois de l'armée américaine. Elle nous invite, ici ou là, à faire certains détours car des SS résistent encore. Mon carnet dit : *Erreurs, marches et contre-marches...*

A midi nous sommes à Plauen, ville presque rasée. Nous passons dans les rues encombrées, entre les ruines. Seules tiennent debout les cheminées, comme de tristes girafes esseulées. Après une longue attente près d'un camp - les "patrons" sont quand même les Américains - nous repartons vers 18 h. Et finalement nous arrivons à Ziegenrück, devant un barrage. Arrêt pour la nuit. Nous couchons à l'école.

J'ai de cette école un souvenir précis. Nous couchions par terre dans une classe. Sur le mur, au-dessus de moi, pendait la *Grossdeutschlandskarte* ; la carte de la "Grande Allemagne". Au bord du Rhin, côté allemand, on voyait un petit soldat allemand tout tremblant ; en face, un énorme soldat français, pantalon rouge, fonçant sur lui baïonnette au canon... J'ai appelé mes camarades : *on nous a bourré le crâne, on le leur a bourré tout autant*. Effectivement contempler cette carte pour un petit Allemand pendant toute sa scolarité explique pour une part ce qui venait de se passer...

Dimanche 13 mai. Départ à 11 h. Les camions roulent bien mais les réservoirs se vident. Encore un coup de chance : nous trouvons un Français soldat de l'armée américaine. Il nous emmène dans les réserves. Nous faisons le plein, et en route. Nous arrivons à Schweinfurt à 9 h 30. Nous couchons dans un village des alentours. Mon équipe est très honorée de loger chez le maire.

14 mai. Départ à 10 h. A 15 h l'un de nos camions est accidenté. Il est entré dans le talus de la route. Heureusement celui de gauche, à droite c'était la vallée du Main. Par la suite nous avons su que le chauffeur chahutait avec ses voisins. Pendant la réparation nous allons nous baigner dans le Main. Nous étant mis dans le plus simple appareil, nous croisons, avec un peu de gêne, un groupe de filles. Elles n'en paraissent pas trop effarouchées.

Finalement nous parvenons à Reicholtzheim où nous goûtons le cidre du pays. Et nous sommes heureux et un peu surpris de l'accueil des populations rurales allemandes. Effectivement depuis notre départ en camion nous n'avons pas eu de problèmes de ravitaillement. Nous le devons aux provisions rapportées de Satzung, - abondance de pommes de terre - aux Américains et aux Allemands qui nous hébergeaient.

Mardi 15 mai. Départ à 10 heures. Les camions roulent bien. Mon carnet signale le drame que nous avons évité. En traversant un village, dans une descente, un de nos gros camions précède le mien. Et voilà qu'une fillette de 3 ou 4 ans traverse la route venant de droite en courant. Elle passe sous le camion, ressort derrière et va se blottir sous nos yeux dans les bras de sa mère à gauche. Le chauffeur s'est arrêté "pile", il descend, regarde sous le véhicule : rien. Nous lui indiquons l'enfant au cou de sa mère... La hauteur de la carrosserie l'avait sauvée. Nous poussons tous un ouf de soulagement. Les sentiments humains commencent à nous revenir...

Le soir du 15 nous rencontrons les troupes françaises à Bruchsaal. Il y a d'abord un moment de froid. Les gars de l'armée d'Afrique ne connaissaient pas les STO et nous prenaient pour des volontaires. Heureusement les officiers le savaient. Après un temps d'attente nous partons vers le nord-ouest jusqu'à Speyer (Spire) où nous envoie l'armée française. Nous avons fait, au dire des chauffeurs, autour de 600 km depuis Satzung.

A Spire se trouve un grand centre d'accueil des rapatriés. Nous commençons par un épouillage sous la tente : nous faisons la connaissance du D.D.T. : des soufflets nous envoient la poudre dans nos pantalons, nos chemises, un peu partout. Enfin une nouvelle libération très agréable !

A un bureau un officier nous questionne : "N'y a-t-il pas parmi vous des gens douteux, N'avez-vous pas à vous plaindre de certains ?" etc. Pour nous, rien à signaler. Nous sommes reçus de façon fort sympathique avec douche et dîner sur une nappe blanche. Le lendemain : repos et visite de la ville.

Ah ! le petit vin blanc

Le jeudi 17 mai nous partons en camions américains jusqu'à Landau. De là un train de marchandises nous amène à la frontière. A Obermodern, terre française, nous recevons un accueil enthousiaste. C'est là que nous entendons pour la première fois *Le petit vin blanc*, chanson écrite en France en 1943. Aussi cette chanson résonne joyeusement en moi chaque fois que je l'entends. A 10 heures du soir nous arrivons à Saverne (Bas-Rhin) où se trouve un grand centre de rapatriement.

Le 18 mai ont lieu les formalités du rapatriement avec l'envoi du télégramme, le même pour tous les rapatriés : *Rentré France, arrivée imminente*. Nos familles vont enfin pouvoir respirer. Sans nouvelles depuis dix mois, elles-mêmes libérées depuis huit mois, elles se demandaient ce que nous étions devenus. Longue attente !...

Indications de service. {

18-5-45

Le verrier

Timbre

date

L'Etat n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique. (loi du 20 novembre 1850.)

ORIGINE.	NUMERO.	NOMBRE DE MOTS.	DATE.	HEURE.	MENTIONS DE SERVICE.
Saverne	Pic		18		
A la Rentrée France arrivée imminente					
Jean Chagnon					

N° 701.
J. 20099-43.

Le 19 nous partons pour Revigny (Meuse). Nous sommes reçus au Centre d'accueil où, à l'entrée, une foule énorme nous salue et nous pose des questions : *D'où venez-vous ? Avez-vous vu un tel ?* etc. C'est là qu'aura lieu la dispersion. Les 150 du groupe se font leurs adieux assez rapidement car il faut vite rejoindre les lieux de départ dans les diverses directions : Paris, Lyon, Bordeaux...

Le dimanche de Pentecôte 20 mai, le reste du groupe - nous les "gars de la Loire" - part à 1 h du matin pour un lent et long voyage par Chaumont, Dijon et Lyon-Brotteaux où nous retrouvons les mêmes foules assez inquiètes attendant des êtres chers. Les trains de rapatriés arrivaient nombreux. Cela devait durer jusqu'en juin. Les derniers rapatriés, revenant après un détour par la Russie, ne parviendront chez eux qu'au mois d'août. Il est vrai que nous nous demandions également si nous allions retrouver tout le monde à la maison, après 11 mois de silence.

Enfin le lundi 21 nous repartons de Lyon pour un long trajet en train de 5 heures jusqu'à Saint-Etienne. Un car nous emmène à Saint-Romain-le-Puy. C'est là que s'effectue la séparation des gars de mon équipe, après 2 ans de camaraderie. Nous nous disons au revoir, avec promesse de nous retrouver à ce mythique "banquet des anciens" que nous avait si souvent annoncé notre camarade Joannès Passel au temps les plus noirs : *Bon Dieu de Bon Dieu, on le fera un jour ce banquet des anciens !*

Là aussi un compatriote, ancien prisonnier de guerre, Hippolyte Suchet, nous prend en charge et ramène chacun *Nach Hause* : à la maison avec sa camionnette de boucher. Il avait été volontaire pour ce service. Chacun de nous retrouvera heureusement tous les siens. J'arrive chez moi vers midi. Mes parents, mes sœurs sont là. Mon vieux chien Sultan avance timidement. "Va-t-il te reconnaître ?" dit ma mère. Il me flaire lentement et se met à remuer la queue.

Le temps est gris. Mais la vie est belle : 21 mai 1945, le plus beau jour de ma vie.

*Comme un oiseau nous avons échappé
au filet des chasseurs.
Le filet s'est rompu, nous avons échappé.*

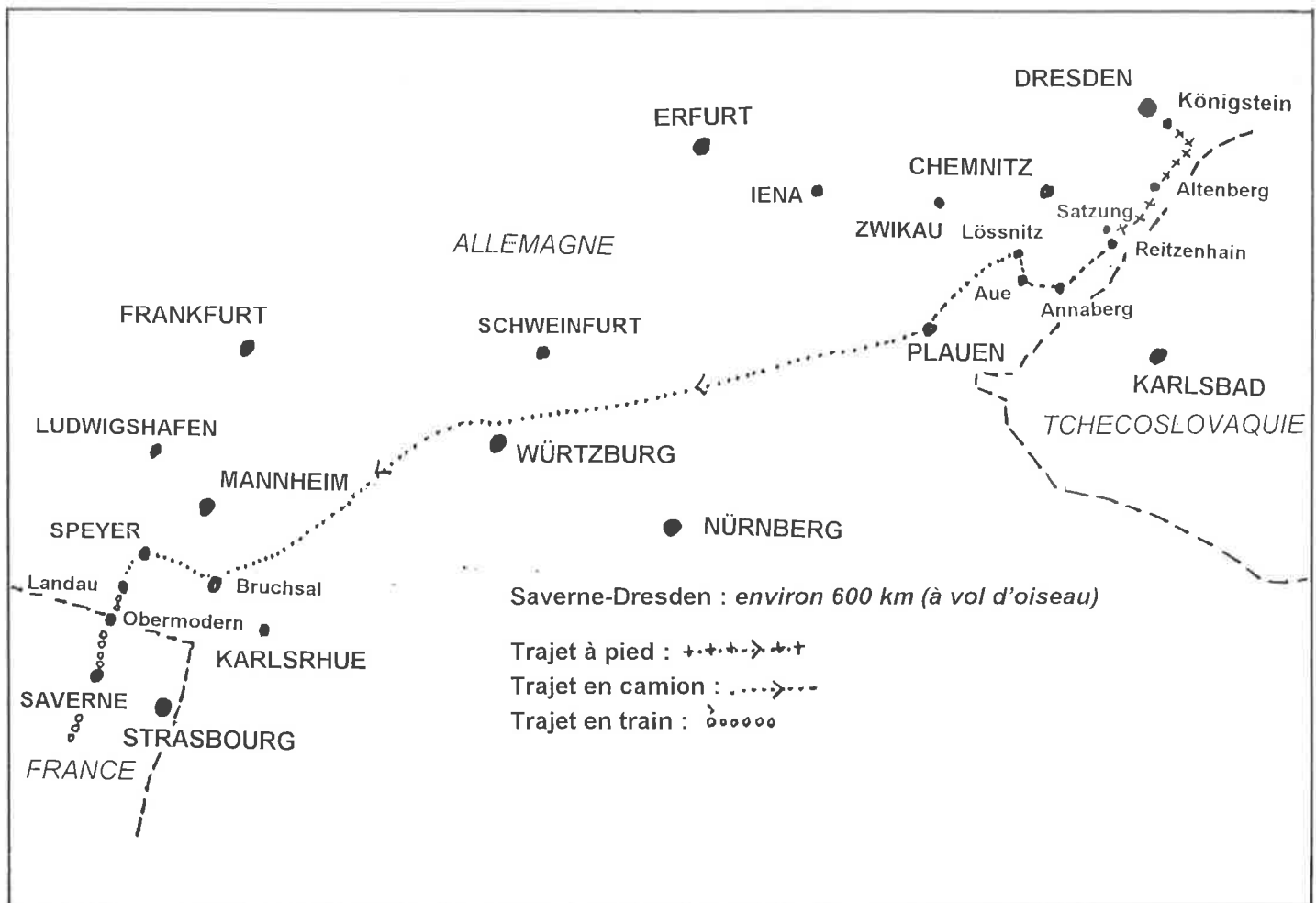
Psaume 123

*Quand le Seigneur ramenait les captifs de Sion
nous avons cru rêver.
Alors notre bouche était pleine de rires
et notre langue criait sa joie.*

Psaume 125



Nach Hause (à la maison, le Verdier, Saint-Jean-Soleymieux)



JANUAR	FEBRUAR	MARZ	APRIL	MAI	JUNI
1 Neujahrstag 2 Dienstag 3 Mittwoch 4 Donnerstag 5 Freitag 6 Sonnabend 7 Sonntag 8 Montag 9 Dienstag 10 Mittwoch 11 Donnerstag 12 Freitag 13 Sonnabend 14 Opfersonntag 15 Montag 16 Dienstag 17 Mittwoch 18 Donnerstag 19 Freitag 20 Sonnabend 21 Sonntag 22 Montag 23 Dienstag 24 Mittwoch 25 Donnerstag 26 Freitag 27 Sonnabend 28 Sonntag 29 Montag 30 Dienstag 31 Mittwoch	1 Donnerstag 2 Freitag 3 Sonnabend 4 Sonntag 5 Montag 6 Dienstag 7 Mittwoch 8 Donnerstag 9 Freitag 10 Sonnabend 11 Opfersonntag 12 Montag 13 Dienstag 14 Mittwoch 15 Donnerstag 16 Freitag 17 Sonnabend 18 Sonntag 19 Montag 20 Dienstag 21 Mittwoch 22 Donnerstag 23 Freitag 24 Sonnabend 25 Sonntag 26 Montag 27 Dienstag 28 Mittwoch	1 Donnerstag 2 Freitag 3 Sonnabend 4 Sonntag 5 Montag 6 Dienstag 7 Mittwoch 8 Donnerstag 9 Freitag 10 Sonnabend 11 Heldengedenktage 12 Montag 13 Dienstag 14 Mittwoch 15 Donnerstag 16 Freitag 17 Sonnabend 18 Sonntag 19 Montag 20 Dienstag 21 Mittwoch 22 Donnerstag 23 Freitag 24 Sonnabend 25 Sonntag 26 Montag 27 Dienstag 28 Mittwoch 29 Donnerstag 30 Freitag 31 Sonnabend	1 Ostersonntag 2 Ostermontag 3 Dienstag 4 Mittwoch 5 Donnerstag 6 Freitag 7 Sonnabend 8 Sonntag 9 Montag 10 Dienstag 11 Mittwoch 12 Donnerstag 13 Freitag 14 Sonnabend 15 Sonntag 16 Montag 17 Dienstag 18 Mittwoch 19 Donnerstag 20 Freitag 21 Sonnabend 22 Sonntag 23 Montag 24 Dienstag 25 Mittwoch 26 Donnerstag 27 Freitag 28 Sonnabend 29 Sonntag 30 Montag	1 National. Feiert. 2 Mittwoch 3 Donnerstag 4 Freitag 5 Sonnabend 6 Sonntag 7 Montag 8 Dienstag 9 Mittwoch 10 Himmelfahrt 11 Freitag 12 Sonnabend 13 Sonntag 14 Montag 15 Dienstag 16 Mittwoch 17 Donnerstag 18 Freitag 19 Sonnabend 20 Pfingstsonntag 21 Pfingstmontag 22 Dienstag 23 Mittwoch 24 Donnerstag 25 Freitag 26 Sonnabend 27 Sonntag 28 Montag 29 Dienstag 30 Mittwoch 31 Donnerstag	1 Freitag 2 Sonnabend 3 Sonntag 4 Montag 5 Dienstag 6 Mittwoch 7 Donnerstag 8 Freitag 9 Sonnabend 10 Sonntag 11 Montag 12 Dienstag 13 Mittwoch 14 Donnerstag 15 Freitag 16 Sonnabend 17 Sonntag 18 Montag 19 Dienstag 20 Mittwoch 21 Donnerstag 22 Freitag 23 Sonnabend 24 Sonntag 25 Montag 26 Dienstag 27 Mittwoch 28 Donnerstag 29 Freitag 30 Sonnabend

Calendrier tiré d'un journal allemand

Conclusion

Quiconque a beaucoup vu, peut avoir beaucoup retenu.

La Fontaine, L'hirondelle et les petits oiseaux.

Devons-nous, pouvons-nous tout retenir ? Non sans doute, et c'est mieux ainsi. Un tri se fait dans les souvenirs. Mais il nous reste un devoir de **mémoire**. Ne laissons pas perdre les milliers de pièces de ce puzzle qu'est la **vie**. Ensemble elles constituent l'**histoire** des hommes.

En terminant ce livre ce que je retiens cinquante-sept ans plus tard. C'est ma façon de voir. D'autres pourront avoir un regard différent...

1 - Que dire de ces années de chantiers et de STO pour ma vie en Eglise ?

A notre retour d'Auschwitz nous avons été fort bien accueillis au grand séminaire de Lyon. Cependant nos maîtres n'auraient-ils pas été bien inspirés de nous inviter à faire la relecture de ces événements passés, pour en découvrir le positif et le négatif. Mais ce n'était pas dans la tradition : elle nous demandait plutôt : "fermez la parenthèse et reprenez où vous en êtes restés". Le séminaire était si loin de la vie.

Ce travail de relecture j'ai eu le temps de le faire seul. Les responsables du grand séminaire avaient eu la bonne idée d'envoyer tous les rapatriés passer une radiographie à la rentrée de 1945. Le docteur ayant décelé un épanchement pleural à mon poumon droit, je fus renvoyé chez moi pour y effectuer six mois de repos, lit et chaise longue, et respirer l'air des sapins.

Ces six mois et quelques autres par la suite m'aidèrent à voir clair sur mon passé, sur ma situation et sur mon choix définitif. Je pus réfléchir à tous ces événements dans lesquels j'avais été jeté sans y être préparé. J'eus le temps de relire tout ce vécu et de voir comment il éclairait la suite de ma route.

Là-bas nous avons rencontré la misère, la souffrance, la haine, voire le mal absolu avec Auschwitz. Ce mal, nous l'avons parfois senti se répandre autour de nous et s'infiltrer en nous, sous diverses formes. Nous avons pu expérimenter "ce qu'il y a dans l'homme".

Heureusement, malgré la misère, il y avait aussi de belles choses. Nous avons vécu des heures fraternelles inoubliables. Je pense surtout à la franche et joyeuse camaraderie dans l'équipe et dans le camp, dans les échanges inattendus avec tous ces gens que nous avons côtoyés et qui souvent nous avaient aidés. En particulier la population polonaise, avec une place spéciale aux prêtres d'Auschwitz et d'ailleurs. Je leur dois en partie ma vocation.

Notre expérience de prisonnier et de STO nous avait ouvert l'esprit et le cœur. Elle nous a rendus capables d'accueillir les changements de l'Eglise, surtout le concile Vatican II. Les séminaristes rapatriés de 1945 n'ont pas eu de peine à l'accueillir et à en être les ouvriers. Un regret cependant : l'élan du concile n'est-il pas un peu retombé depuis ?

2 - Que dire en ce qui concerne ma vision du monde ?

La guerre nous avait jetés dans ce grand brassage des hommes. Vivre ensemble jour et nuit, des mois, des années, c'est la grande épreuve de vérité. On ne peut jouer longtemps la comédie. Ce frottement, parfois douloureux, nous a aidés à voir et à accepter les autres tels qu'ils

sont, avec leurs défauts, mais aussi leurs qualités. Nous en sommes sortis, me semble-t-il, avec un regard plus optimiste et plus tolérant sur autrui.

Pendant mon enfance j'avais vécu dans l'ambiance de la montée du nazisme. J'étais au contact de mes parents, de mon père, de mes oncles et des voisins, tous anciens de 1914-1918. Je ne me sentais pas porté à la sympathie à l'égard de l'Allemagne. Et la presse en rajoutait encore. J'ai vu arriver la guerre et je suis parti avec une certaine haine au cœur. Elle s'est d'abord nourrie de tout ce qu'Auschwitz nous apprenait.

Puis le temps a fait son œuvre, au cours du STO et après. Peu à peu nous avons réussi à dissocier le système affreux et inacceptable du nazisme de tous ces gens qui n'en avaient pas senti le danger au départ, qui l'avaient soutenu peut-être avant d'en devenir eux-mêmes les victimes. Et je crois pouvoir dire que finalement nous avons laissé la haine derrière nous. Rencontrer des gens qui sont nos ennemis, parler avec eux, les fréquenter, ça nous a nécessairement marqués. Je pense en particulier aux soldats de la Wehrmacht qui nous disaient leur dégoût de la guerre et à la population rurale allemande qui nous hébergeait au cours de notre deuxième exode. Comme nous elle était heureuse de voir la fin du cauchemar.

Oui, au retour nous étions d'autres hommes. Personnellement je recherchais volontiers la rencontre de prisonniers allemands chez nous. J'ai pu effectuer plusieurs séjours en Bavière, certains dans le cadre d'échanges franco-allemands de jeunes. Là-bas je ne manquais pas l'occasion de bavarder avec les vieux Allemands anciens de la Grande Guerre. C'étaient bien les frères de mon père et de mes oncles.

Et lorsque l'Europe a vu le jour et a commencé à grandir, nous étions assez enthousiastes et y participions chacun à notre place. Je regrette seulement un certain refroidissement actuel des sentiments européens. Je partage l'appel récent des treize anciens dirigeants de l'Union européenne. Il se termine par ces mots : *L'Europe sommeille, réveillons-la*¹¹².

On me permettra une dernière remarque d'actualité. L'épreuve de la misère et de la faim m'a révélé qu'un homme affamé ne réfléchit pas, ne se raisonne pas. Il est prêt à courir tous les risques y compris celui de perdre la vie. N'est-ce pas un avertissement à notre monde actuel ? Les peuples du Tiers-Monde, méprisés et exploités, vont-ils accepter longtemps leur triste condition. Leur fera-t-on justice un jour ? Leur situation n'est-elle pas le terreau où poussent et se nourrissent les haines et les terrorismes. Le 11 septembre 2001 nous fera-t-il réfléchir ?

3 - Que dire en ce qui concerne ma vision du peuple juif ?

En juin 1943 j'ignorais à peu près tout de lui. Mes premières années de grand séminaire ne m'en avaient donné qu'une idée bien vague. Et les ragots de la propagande embrouillaient tout.

En arrivant à Auschwitz j'ai découvert brutalement le monde juif : des femmes, des hommes vivant dans une misère, une humiliation, une déchéance voulues et programmées par le nazisme. Ce que voyaient mes yeux, ce que mes oreilles entendaient de leurs bouches, ce que mes narines sentaient des sinistres bûchers en juin et juillet 1944, quelle terrible découverte pour moi... Oui j'ai connu des Juifs, je les ai fréquentés, mais je n'ai pas partagé le tragique de leur vie.

A l'époque nous pouvions constater cette affreuse réalité. Mais nous ignorions au fond le mécanisme et la perversion d'une telle persécution. Shoah, holocauste, génocide : ces mots et leur sens étaient encore inconnus pour nous. C'est au retour, et après dans mes voyages et mes lectures, que j'ai pu mesurer l'étendue et la profondeur du drame.

¹¹² Octobre 2001 : Parmi eux : Dehaene, Delors, Kohl, Schmidt, Soares...

Que dire aujourd'hui ? Le peuple d'Israël qui a connu l'esclavage d'Egypte, de Babylone et de la Shoah a retrouvé sa terre. Mais l'histoire a fait que cette terre est aussi celle d'un autre peuple, les deux ayant des origines communes. Ces deux peuples sauront-ils cohabiter dans la paix ?

Terminons avec André Chouraqui¹¹³, bien placé pour en parler : *Nous entretenons un conflit sans issue et sans but, sinon la destruction de deux peuples. Les Allemands et les Juifs se sont réconciliés après la Shoah et ses millions de victimes. Quand donc les Palestiniens et les Israéliens mettront-ils fin à leur conflit absurde et mortel ?*

Oui il y a un temps pour la guerre : il a assez duré ; et un temps pour la paix ; saurons-nous le faire advenir ?

*Martelant leurs épées ils en feront des socs de charrue
De leurs lances ils feront des serpes.
On ne brandira plus l'épée nation contre nation,
On n'apprendra plus à se battre.*

Isaïe II 4

Montbrison, 15 décembre 2001

L'auteur

Jean Chassagneux a été ordonné prêtre en 1948. Il a effectué son ministère dans le diocèse de Saint-Etienne. Il est maintenant en retraite à Montbrison.

Son adresse : Résidence des Comtes de Forez, 42600 Montbrison.

¹¹³ André Chouraqui, homme de trois cultures : naissance en Algérie, études en France, ancien maire de Jérusalem. Auteur de : *Mon testament, le feu de l'Alliance*, Bayard 2001, p. 50.

Sources

(archives personnelles de Jean Chassagneux)

- *Carnets personnels* de l'auteur écrits au jour le jour en 1943, 1944 et 1945.
- *Lettres* de l'auteur à sa famille (110) envoyées de juillet 1943 à juillet 1944 (une date du 1^{er} septembre 1944)

Bibliographie

- Aventurier Gérard, Cellier Albert (ouvrage collectif présenté et commenté par), "Des S.T.O. de la Loire dans la tourmente", *Village de Forez*, Montbrison, 1998.
- Aventurier Gérard, Cellier Albert, "Des instituteurs de la Loire au Service du travail obligatoire (S.T.O.) dans le troisième Reich", *Village de Forez*, Montbrison, 1997.
- Danuta Czech, *Auschwitz camp hitlérien d'extermination*, Interpress, Varsovie, 1986.
- Edmond Paul, *Images des Chantiers de la jeunesse française*, l'Orme rond, Fontenay-sous-Bois, 1982.
- Garlinski Joseph, *Volontaire pour Auschwitz*, Elsevier, Paris, 1976.
- Grynberg A., *La Shoah impossible oubli*, Gallimard, Paris, 1995.
- Hervet Robert, "Les Chantiers de la jeunesse", *Miroir de l'histoire*, n° 312, octobre 1979, p. 30 et suivantes.
- Hoess Rudolf, *le Commandant d'Auschwitz parle*, La Découverte, Paris.
- Levi Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, 1987.
- Martin Pierre, *La Mission des Chantiers de jeunesse en Allemagne*, Lavauzelle, 1992.
- Paloque Yves, *STO Auschwitz*, travail personnel, 1960.
- Salmaggi Cesare, *2194 jours de guerre*, Reader's Digest, janvier 1980.
- Soudidier Pierre, *Déporté du travail d'Auschwitz 1943-45*, travail personnel, 1987.
- Toupet Georges, *Rapport sur les activités et le retour en France du camp français d'Auschwitz (Haute-Silésie)*, 1945 (rapport établi par l'auteur à l'intention de ses supérieurs des Chantiers et de la Résistance).

Remerciements

Mes plus sincères remerciements vont à tous ceux qui m'ont encouragé et aidé à effectuer ce travail,

particulièrement :

Georges Toupet qui a bien voulu le présenter,

Pierre Martin qui m'a permis de puiser abondamment dans son ouvrage : *Mission des Chantiers de jeunesse en Allemagne*,

Joseph Barou qui a eu la charge de me déchiffrer et de traiter mon texte ainsi que les cartes et illustrations et Colette Barou qui ont assuré la relecture,

Bruno Cornier qui, de son œil de lynx, a relu mon texte et m'a permis de le rendre plus lisible pour les jeunes générations.

Edouard Crozier qui a réalisé la page de couverture,

Les amis du comité de rédaction de *Village de Forez* et les responsables du Centre Social de Montbrison qui ont permis sa publication.

Table

Présentation : de Georges Toupet	page 3
Avant-propos	5
Première partie : Auschwitz	
Chapitre I : Les "Chantiers de la Jeunesse Française" (CJF)	
"Nous sommes les Chantiers..."	7
<i>Insignes et grades aux Chantiers de jeunesse</i> [encadré]	9
"Mais dans cette antre..."	10
Le départ	11
Chapitre II : L'arrivée à Auschwitz	
Le camp, les camarades	14
<i>Quod scripsi, scripsi !...</i>	14
Les "pyjamas"	15
Surprises à l'embauche	15
Notre équipe à l'arrivée à Auschwitz [encadré]	16
Chapitre III : La vie à Auschwitz	
Le chantier de l'IG Farben	17
<i>Betriebskontrolle</i> (BK)	17
Une journée type de STO au camp français d'Auschwitz	19
Chapitre IV : Nos relations	
1 - Avec les déportés : les <i>Häftlinge</i> du <i>Konzentrationslager</i> (KL) Auschwitz	
Le camp	23
Les camps de concentration : <i>Konzentrationslager</i> ou KL [encadré]	25
Les prisonniers du camp de concentration	28
2 - Avec les Allemands	
Nos rapports avec l'armée allemande	30
Quelques figures d'Allemands	31
3 - Avec les prisonniers britanniques	33
4 - Avec les Polonais	34
5 - Avec les autres nationalités	35
6 - Avec les prêtres polonais	
L'église blanche et l'église rouge	37
Quatre séminaristes à Auschwitz	39
Chapitre V : Le camp français	
Preliminaires : les premiers arrivants	
Les "volontaires"	41
Les "requis"	41
Le camp CJF	
1 - Les chefs volontaires	42
2 - Organisation du camp	44
3 - Quelques temps forts	49
Chapitre VI : Le vent tourne	
1 - Ca devient dur	57
2 - Ils ont débarqué !	57
3 - Attentat contre Hitler	60
4 - Les premiers bombardements	60
5 - En prison à Auschwitz	61
6 - La vie continue quand même	63

Chapitre VII : La fin à Auschwitz (décembre 1944-21 janvier 1945)	
1 - Troisième bombardement : 18 décembre 1944	64
2 - Quatrième bombardement : 26 décembre 1944	64
3 - 1945 : tristes derniers jours	65

Deuxième partie : La marche vers l'ouest ; Königstein

Chapitre I : Premier exode	
1 - Attention au départ ! (c'est le premier)	68
2 - Les ails et les oignons d'Egypte	68
3 - Ah les braves gens !	69
4 - Fuite en zigzag	71
5 - Sur les plates-formes et dans les wagons de la <i>Reichsbahn</i>	71
Chapitre II : Königstein	
1 - Arrivée et installation	73
2 - Les bombardements de Dresde : 13 et 14 février 1945	74
3 - Eselswieselager : "le camp du pré des ânes"	75
Chapitre III : Deuxième exode	
1 - Attention au départ ! C'est le second...	81
2 - Direction l'Ouest : laissons parler le carnet	81
3 - Avec les Russes	83
4 - <i>Nach Hause</i> : à la maison	86
Conclusion	91
Sources et bibliographie	94
Remerciements	94

Village de Forez, bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Supplément au numéro **89-90** d'avril 2002 - **ISSN - 0241- 6786**

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou, Pascal Chambon.
- Abonnement et diffusion : André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Claude Latta, Mickaël Lathière, Stéphane Prajalas, Jean-François Roche, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2002.

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.